

SARA SHEPARD

Pretty Little Liars



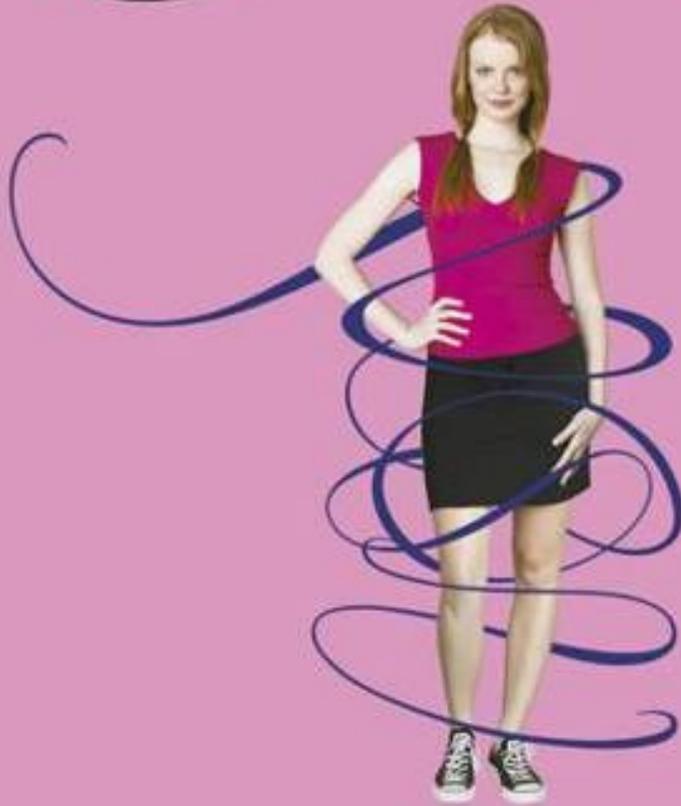
Les Menteuses Menaces

CONNAISSEZ-VOUS VRAIMENT
VOS MEILLEURES AMIES ?

IZN

SARA SHEPARD

Pretty Little Liars



Les
Menteuses
Menaces

CONNAISSEZ-VOUS VRAIMENT
VOS MEILLEURES AMIES ?

IZN

Les Menteuses

MENACES

SARA SHEPARD

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Troin*

fleuve
ÉDITIONS

Pour Caron

*L'important, ce n'est pas qui entame la partie,
mais qui la termine.*
John Wooden

UN PAQUET DE SECRETS

Avez-vous déjà fait quelque chose de si terrible, quelque chose de si choquant, quelque chose qui vous ressemblait si peu que ça vous a donné envie de disparaître ? Peut-être que vous êtes restée terrée dans votre chambre pendant toutes les grandes vacances, trop mortifiée pour oser vous montrer ? Peut-être que vous avez supplié vos parents de vous laisser changer de bahut ? Ou peut-être que vos parents ignorent tout, parce que vous vous êtes cachée d'eux autant que du reste du monde : un seul coup d'œil à votre visage, et vous craigniez qu'ils ne devinent ce que vous aviez fait ?

À Rosewood, une certaine jolie fille a gardé un secret de ce type pendant neuf longs mois. Elle s'est coupée de tout et de tous, à l'exception de ses trois meilleures amies qui avaient juré de ne rien raconter à personne.

Mais à Rosewood, le seul moyen d'empêcher que vos secrets ne finissent par être dévoilés, c'est de ne pas en avoir du tout...

Cet été-là s'était révélé l'un des plus chauds jamais enregistrés à Rosewood, une charmante et riche petite ville située à environ vingt minutes de Philadelphie. Pour échapper à la canicule, les gens affluaient en masse à la piscine du country club et au Rita local où ils commandaient des glaces à la fraise géantes. Ils allaient jusqu'à se baigner nus dans la mare aux canards de la fromagerie bio Peck, malgré la vieille rumeur affirmant qu'un cadavre y avait été repêché autrefois.

Mais la troisième semaine d'août, la météo changea brusquement. Les médias locaux baptisèrent ce phénomène « le gel d'une nuit d'été », à cause des températures polaires qui régnèrent sur la ville pendant plusieurs nuits d'affilée. Les garçons ressortirent leurs sweats à capuche ; les filles étrennèrent les jeans Joe's et les doudounes sans manches achetés pour la rentrée des classes. Les feuilles des arbres commencèrent à virer au rouge et à l'or, comme si la Faucheuse était venue emporter l'été prématurément.

Par un jeudi soir glacial, une Subaru cabossée longeait une rue obscure de Wessex, une ville voisine de Rosewood. L'horloge du tableau de bord indiquait 01 : 26 en chiffres verts fluorescents. Pourtant, les quatre occupantes de la voiture étaient bien réveillées. En fait, elles étaient cinq : Emily Fields, Aria

Montgomery, Spencer Hastings, Hanna Marin... et le minuscule bébé encore dépourvu de prénom dont Emily avait accouché le jour même.

Elles roulaient au pas, scrutant les numéros sur les boîtes aux lettres. Quand elles arrivèrent au 204, Emily redressa le dos.

— Arrête-toi, dit-elle d'une voix forte pour couvrir les pleurs du bébé. C'est ici.

Aria, qui portait le pull Fair Isle acheté le mois précédent pendant ses vacances en Islande – un séjour auquel elle ne supportait plus de penser –, se rangea le long du trottoir.

— Tu es sûre ?

Elle détailla la modeste maison blanche. Un panier de basket flanquait l'allée ; un gros saule pleureur inclinait ses branches sur le côté, et des massifs de fleurs colorées s'étendaient sous les fenêtres de devant.

— J'ai vu l'adresse un million de fois sur les formulaires d'adoption. (Emily toucha la vitre.) 204 Ship Lane. C'est bien ici.

Le silence se fit dans la voiture. Même le bébé cessa de pleurer.

Hanna jeta un coup d'œil à la fillette posée près d'elle sur la banquette arrière. Ses lèvres roses minuscules et parfaites faisaient la moue. De l'autre côté d'Hanna, Spencer regarda le bébé elle aussi et se dandina, mal à l'aise. Elles pensaient toutes la même chose : comment la gentille, l'obéissante Emily Fields avait-elle pu se retrouver dans une situation pareille ?

Aria, Hanna et Spencer étaient ses meilleures amies depuis la 6^e, à l'époque où Alison DiLaurentis, la fille la plus populaire de l'Externat de Rosewood – le collège privé qu'elles fréquentaient toutes – les avait recrutées pour former sa nouvelle bande. Emily avait toujours été la plus sage d'entre elles, celle qui ne disait du mal de personne, qui ne cherchait jamais la bagarre, qui portait des T-shirts trop grands plutôt que des jupes moulantes... et qui préférait les filles aux garçons. Jamais elle n'aurait dû tomber enceinte.

Depuis le début de l'été, ses amies croyaient qu'elle suivait un programme d'études à l'université Temple, tout comme Spencer en suivait un à celle de Pennsylvanie. Puis Emily leur avait révélé la vérité : elle se planquait dans la chambre universitaire de sa sœur parce qu'elle était enceinte. Aria, Hanna et Spencer avaient toutes réagi de la même façon. Elles étaient restées bouche bée, profondément choquées.

— Depuis quand le sais-tu ? avaient-elles demandé.

— J'ai fait un test de grossesse en rentrant de Jamaïque, avait répondu Emily. Le père était Isaac, un garçon avec lequel elle était sortie l'hiver précédent.

— Tu es sûre de vouloir faire ça ? demanda Spencer à voix basse.

Un reflet dans la vitre attira son attention, et la jeune fille frémit. Mais quand

elle se tourna vers la maison d'en face, un petit ranch en brique, elle ne vit personne.

— Je n'ai pas tellement le choix.

Emily tritura le bracelet en plastique de l'hôpital Jefferson, qu'elle portait encore au poignet. Le personnel ignorait qu'elle était sortie : les médecins voulaient la garder un jour de plus, le temps qu'elle récupère de sa césarienne.

Mais si elle était restée, son plan n'aurait pas fonctionné. Elle ne pouvait se résoudre à donner son bébé à Gayle, la femme riche qui l'avait payée très cher pour ça. Aussi lui avait-elle dit que sa césarienne était programmée pour le surlendemain. Puis elle avait demandé à ses amies de l'aider à quitter l'hôpital discrètement, juste après la naissance du bébé.

Chacune d'entre elles avait eu un rôle dans son évasion. Hanna avait rapporté son argent à Gayle. Spencer avait accaparé l'attention des infirmières pendant qu'Emily se traînait vers la sortie. Aria avait accepté de jouer les chauffeurs, et même déniché un siège auto dans un vide-grenier.

Et ça avait marché. Gayle n'avait pas pu emporter le bébé.

Soudain, comme s'il s'agissait d'un signal, le téléphone d'Emily sonna, brisant le silence tendu qui régnait dans la voiture. La jeune fille le sortit du sac en plastique dans lequel étaient fourrées ses affaires et consulta l'écran. *Gayle*. Frémissant, elle appuya sur « Ignorer ». Son portable se tut un moment, puis recommença à sonner. C'était toujours Gayle.

Hanna se mordit l'intérieur de la joue.

— Tu ne devrais pas décrocher ?

— Pour lui dire quoi ? (Emily refusa de nouveau l'appel.) « Désolée, Gayle, mais je ne veux pas te donner mon bébé parce que je te trouve cinglée » ?

— Ce n'est pas illégal ? insista Hanna en balayant la rue du regard. (Il n'y avait personne en vue ; pourtant, elle se sentait nerveuse.) Et si elle porte plainte ?

— Ce qu'elle a fait est illégal aussi, répliqua Emily. Elle ne peut pas me dénoncer sans se compromettre du même coup.

Hanna mordilla l'ongle de son pouce.

— Mais si les flics l'apprennent et qu'ils se mettent à enquêter sur d'autres trucs ? La Jamaïque, par exemple ?

Une tension palpable s'installa dans la voiture. Même si elles y pensaient constamment, les filles s'étaient promis de ne plus jamais reparler de la Jamaïque. Ce voyage était censé leur faire oublier la véritable Ali, l'adolescente diabolique qui avait tué sa sœur jumelle Courtney – l'Ali que les filles connaissaient et adoraient.

L'année précédente, la véritable Ali était revenue à Rosewood et avait tenté de se faire passer pour leur vieille amie. Plus tard, elle s'était révélée le nouveau

« A », le corbeau qui les tourmentait en leur envoyant des textos. Elle avait tué Ian Thomas, le bourreau des cœurs de l'Externat que la police soupçonnait du premier meurtre, et Jenna Cavanaugh à qui les filles et *leur* Ali avaient accidentellement fait perdre la vue pendant leur année de 6^e.

La véritable Ali avait l'intention de tuer Aria, Hanna, Spencer et Emily. Elle les avait emmenées dans sa maison des Poconos, les avait enfermées dans une chambre et avait craqué une allumette. Mais les choses ne s'étaient pas passées comme prévu. Les filles avaient réussi à s'échapper, laissant la véritable Ali prisonnière de la maison au moment où celle-ci avait explosé. Même si on n'avait jamais retrouvé son corps, tout le monde pensait qu'elle était morte.

Et si tout le monde se trompait ?

Les vacances en Jamaïque devaient permettre aux filles de tourner la page et de renforcer leur amitié. Mais une fois sur place, elles avaient rencontré une dénommée Tabitha qui leur avait beaucoup fait penser à la véritable Ali. Elle savait des choses que seule Ali pouvait savoir, et elle avait les mêmes manières qu'elle. Petit à petit, les amies s'étaient convaincues qu'il s'agissait d'elle. Peut-être qu'elle avait survécu à l'incendie ? Peut-être qu'elle était venue en Jamaïque pour achever le travail commencé dans les Poconos ?

Il n'y avait qu'une seule chose à faire : l'arrêter avant qu'elle puisse se venger. Alors que la véritable Ali s'apprêtait à pousser Hanna de la terrasse du toit de l'hôtel, Aria était intervenue, et c'était Ali qui avait fini par tomber. Le temps que les filles descendent sur la plage, son corps brisé avait disparu – probablement emporté par la marée. Depuis, Aria, Hanna, Spencer et Emily étaient partagées entre le soulagement qu'Ali ait disparu pour de bon et l'horreur d'avoir tué quelqu'un.

— Personne ne découvrira jamais ce qui s'est passé en Jamaïque, grogna Spencer. Le corps de Tabitha a disparu.

Le téléphone d'Emily sonna de nouveau. *Gayle*. Puis il y eut un bip. 6 *nouveaux messages*, annonça l'écran.

— Tu devrais peut-être les écouter, chuchota Hanna.

Emily secoua la tête, les mains tremblantes.

— Mets ton portable sur haut-parleur, suggéra Aria. On va écouter avec toi.

Les lèvres pincées, Emily obtempéra.

— Heather, c'est Gayle, lança une voix dure. Tu ne m'as pas rappelée depuis plusieurs jours, et je m'inquiète. Tu n'as pas accouché plus tôt que prévu, quand même ? Il y a eu des complications ? Je contacte l'hôpital pour me renseigner.

— Heather ? répéta Spencer, nerveuse.

— C'est le nom que j'ai donné à tout le monde cet été, répondit Emily. Je m'en suis même servi pour décrocher un boulot, avec une fausse carte d'identité

achetée dans South Street. Je ne voulais pas qu'on fasse le rapprochement entre moi et l'affaire Alison DiLaurentis. Quelqu'un aurait pu raconter à la presse que j'étais enceinte, et mes parents l'auraient appris. (Elle fixait son téléphone.) Gayle a l'air vraiment furax.

— Heather, c'est encore Gayle, disait le deuxième message. Je viens d'appeler Jefferson – c'est bien là-bas que tu devais accoucher, non ? Personne ne veut rien me dire. Tu peux décrocher et m'expliquer ce qui se passe, bordel ?

Les messages suivants témoignaient de plus en plus de sa frustration et de sa colère.

— Je suis à l'hôpital, annonçait Gayle dans le cinquième. Je viens de parler à une infirmière. Ils n'ont personne du nom d'Heather à la maternité, mais quand je t'ai décrite à cette femme, elle m'a dit que tu étais bien là. Pourquoi tu ne m'as pas appelée ? Qu'est-ce que tu as foutu du bébé ?

— Vous voulez parier qu'elle a donné du fric à l'infirmière pour la faire parler ? murmura Emily. Et moi qui croyais que je lui ferais perdre ma trace en me faisant admettre sous mon vrai nom...

Elle savait que c'était risqué, même si elle avait donné une boîte postale à Philadelphie en guise d'adresse et utilisé l'argent économisé en faisant du baby-sitting pour payer la note. Et si, pour une raison ou pour une autre, ses parents appelaient l'hôpital et découvriraient pour quelle raison elle y avait été admise ? Mais comme Gayle la connaissait uniquement sous le nom d'Heather, utiliser sa vraie identité lui avait paru un moyen facile de la semer.

Le temps de laisser son sixième message, Gayle avait pigé.

— Tu t'es bien fichue de moi, gronda-t-elle. Tu as accouché et tu es déjà sortie, pas vrai ? Je parie que c'était ton plan depuis le début, sale petite garce. Tu avais l'intention de me rouler. Tu croyais vraiment que je filerais cinquante mille dollars à n'importe qui ? Tu me prends pour une idiote, ou quoi ? Je vais te retrouver. Je vais vous retrouver, toi et le bébé, et tu t'en mordras les doigts.

— Ouah, souffla Aria, choquée.

— Oh mon Dieu. (Emily referma son téléphone.) Je n'aurais jamais rien dû lui promettre. Je sais qu'on a rendu l'argent, mais je n'aurais pas dû le prendre du tout. Cette femme est folle. Maintenant, vous comprenez pourquoi je fais ça ?

— Bien sûr, acquiesça Aria à voix basse.

Le bébé se mit à geindre. Emily caressa sa petite tête puis, prenant son courage à deux mains, ouvrit la portière et sortit dans la nuit glacée.

— Allons-y.

— Em, non, protesta Aria.

Elle descendit de voiture et saisit son amie par le bras au moment où celle-ci s'affaissait contre la portière, visiblement mal en point.

— Le docteur t’a dit de ne pas t’agiter, tu te souviens ?

— Je dois donner le bébé aux Baker, protesta faiblement Emily avec un signe du menton vers la maison.

Aria hésita. Un camion klaxonna dans le lointain. Par-dessus le grondement sourd du moteur de la Subaru, Aria crut entendre un rire aigu.

— D’accord, capitula-t-elle. Mais c’est moi qui le porte.

Elle saisit le siège auto à l’arrière. Une odeur de talc lui chatouilla les narines, et la jeune fille sentit une boule se former dans sa gorge. Son père Byron et sa petite amie Meredith venaient juste d’avoir un bébé, eux aussi. Aria aimait sa demi-sœur Lola de tout son cœur. Si elle regardait le bébé d’Emily trop longtemps, elle risquait de s’y attacher tout aussi fort.

Le téléphone d’Emily sonna de nouveau, et le nom de Gayle apparut sur l’écran. Emily laissa tomber l’appareil dans son sac.

— Dépêche-toi, Aria.

Son amie hissa le siège bébé un peu plus haut dans ses bras, et les deux filles s’avancèrent d’un pas incertain sur la pelouse des Baker. Aussitôt, la rosée leur mouilla les pieds, et elles évitèrent de justesse une tête d’arrosage plantée dans l’herbe. En gravissant les marches du porche, elles remarquèrent un fauteuil à bascule en bois et une gamelle en céramique marquée « LABRADORS BIENVENUS ».

— Oh, s’extasia Aria en la désignant. J’adore les labradors.

— Les Baker m’ont dit qu’ils venaient d’en adopter deux petits, révéla Emily d’une voix tremblante. J’ai toujours rêvé d’avoir un labrador.

Aria regarda un million d’émotions se succéder sur le visage de son amie en l’espace d’une seconde. Elle lui prit la main et la pressa.

— Ça va aller ?

Il y avait tant de choses à dire, et aucun mot capable de les exprimer.

Les traits d’Emily se durcirent.

— Il faudra bien, répondit-elle, les dents serrées.

Prenant une grande inspiration, elle s’empara du siège auto et le déposa sous le porche. Le bébé poussa un cri aigu. Emily jeta un coup d’œil par-dessus son épaule. La Subaru d’Aria attendait le long du trottoir. Quelque chose se faufila dans l’ombre près de la haie. L’espace d’une seconde, Emily crut que c’était une personne, puis sa vision se troubla. C’était sans doute la faute des médicaments que son organisme n’avait pas encore éliminés.

Emily sortit de son sac une copie du certificat de naissance du bébé et la lettre d’explication qu’elle avait rédigée peu de temps avant son entrée à l’hôpital. Puis, malgré la douleur de la césarienne, elle se pencha pour les glisser dans la sangle du siège auto. Avec un peu de chance, les Baker comprendraient, et ils aimeraient la fillette de tout leur cœur.

Emily embrassa le bébé sur le front et laissa courir ses doigts sur ses joues duveteuses, d'une douceur incroyable. *C'est mieux ainsi*, disait une voix dans sa tête. *Tu le sais*.

Elle appuya sur la sonnette. Quelques secondes plus tard, une lampe s'alluma dans la maison, et deux bruits de pas résonnèrent dans le couloir. Aria saisit la main d'Emily, et toutes deux rebroussèrent chemin aussi vite que possible.

La porte d'entrée s'ouvrit au moment où elles bouclaient leur ceinture de sécurité. Une silhouette se découpa sur le seuil. Elle regarda d'abord la rue, puis baissa les yeux vers le siège auto abandonné... et le bébé à l'intérieur.

— Démarre, grogna Emily.

Aria enfonça l'accélérateur. En tournant au coin de la rue, elle jeta un coup d'œil à Emily.

— Ça va aller.

Hanna glissa un bras entre les sièges avant pour poser la main sur celui d'Emily. Celle-ci s'affaissa et se mit à sangloter, tout bas d'abord, puis très bruyamment. Ses amies avaient le cœur brisé pour elle, mais aucune des trois ne savait quoi dire. Encore un secret dévastateur qui venait s'ajouter à une liste très longue comprenant déjà la mort d'Ali en Jamaïque, l'arrestation de Spencer pour possession de drogue, ce qu'Aria avait fait en Islande et l'accident de voiture d'Hanna pendant l'été. Au moins, « A » ne les tourmentait plus – elles avaient fait le nécessaire pour ça. Elles avaient recouru à une solution terrible, mais personne ne le saurait jamais.

Elles n'auraient pas dû en être aussi sûres. Après ce qui s'était passé, elles auraient dû faire confiance à leur intuition, prendre davantage au sérieux toutes ces ombres et ces rires aigus. Quelqu'un les observait bel et bien ce soir-là. Quelqu'un les espionnait et complotait contre elles, n'attendant qu'une occasion pour utiliser les informations ainsi récoltées.

C'EST SI BON D'ÊTRE ENFIN RÉUNIS !

Par un samedi soir glacé de début mars, Aria Montgomery dînait chez son petit ami Noel Kahn. Elle sourit tandis que Patrice, le chef particulier de la famille, lui servait une assiette de rigatonis à l'huile de truffe. Noel était assis à sa droite. De l'autre côté de la table de la salle à manger en acajou, M. et Mme Kahn s'efforçaient de tenir à distance leurs trois caniches de concours : Reginald, Buster et Oprah. C'était Noel qui avait baptisé cette dernière quand il était petit parce qu'il était obsédé par l'émission de la célèbre présentatrice.

— Ça nous fait vraiment plaisir de te revoir, Aria.

Mme Kahn, une femme imposante aux yeux bleus soulignés par des petites ridules et aux doigts chargés de diamants valant plusieurs centaines de milliers de dollars, adressa un sourire chaleureux à la jeune fille. Son mari et elle étaient rentrés quelques minutes avant l'heure du dîner.

— Tu n'étais pas venue depuis longtemps.

— Ça m'a manqué, avoua Aria.

Noel lui pressa affectueusement la main.

— Et moi donc ! dit-il avant de l'embrasser sur la joue.

Un délicieux frisson remonta le long de la colonne vertébrale d'Aria. Noel conduisait un Range Rover et jouait dans l'équipe de lacrosse de leur lycée. C'était un « ado mâle typique » de Rosewood et, en théorie, pas du tout son style de garçon. Pourtant, il avait su la conquérir. Si l'on mettait de côté une brève rupture survenue quelques semaines plus tôt, cela faisait presque un an qu'ils sortaient ensemble.

Depuis leur réconciliation, les deux jeunes gens rattrapaient le temps perdu. Le lundi soir, ils avaient assisté à un match des Flyers de Philadelphie. Aria avait réussi à se mettre dans l'ambiance et applaudi en hurlant avec le reste du public chaque fois que leur équipe marquait un but. Le mardi, ils étaient allés voir un film français d'art et d'essai dont Noel avait dit qu'il « donnait à réfléchir », même si Aria pensait qu'il essayait juste de lui faire plaisir. Le mercredi, le jeudi

et le vendredi, ils étaient restés chez les Kahn, vautrés sur le canapé, à regarder des vieux épisodes de *Lost* en DVD. Et plus tôt ce jour-là, ils avaient fait une balade en raquettes après une tempête de neige sortie de nulle part.

Patrice réapparut avec la salade, et les Kahn levèrent leur verre.

— À mon séduisant époux, lança la mère de Noel.

— À la plus belle femme du monde, répondit son mari.

Noel fit semblant de vomir, mais Aria laissa échapper un « Ooooh » admiratif. Depuis qu'elle était avec Noel, elle avait appris à connaître ses parents : des gens qui se parlaient encore après vingt-cinq ans de mariage et qui continuaient à s'organiser des surprises romantiques pour la Saint-Valentin.

Ella et Byron Montgomery n'avaient jamais fait ça, et c'était sans doute la raison pour laquelle ils avaient fini par divorcer. Aria avait dit à Noel qu'il avait de la chance d'avoir des parents toujours aussi amoureux, et le jeune homme avait répondu qu'il en était conscient. Les garçons étaient parfois aveugles vis-à-vis de ce genre de choses, et Aria se réjouissait que son petit ami soit capable de reconnaître une relation de couple saine.

Mme Kahn sirota une gorgée de vin.

— Alors, quoi de neuf, Aria ? Tu es contente que le père d'Hanna se présente aux élections ?

— Bien sûr, acquiesça la jeune fille en piquant une pâte avec sa fourchette. Et c'est marrant de voir Hanna à la télé dans ses spots de campagne.

Franchement, tout était plus agréable à regarder que la bande-annonce de *La Tueuse au visage d'ange*, le téléfilm inspiré du cauchemar que la véritable Ali avait fait vivre à Aria, Hanna, Emily et Spencer.

— M. Marin organise une grande soirée de levée de fonds le week-end prochain, dit Noel entre deux bouchées.

— Je sais, nous comptons y assister, révéla Mme Kahn.

Son mari se tamponna la bouche avec sa serviette.

— En fait, je ne suis pas libre ce soir-là. Tu devras y aller sans moi.

Mme Kahn parut surprise.

— Pourquoi ?

— J'ai un dîner de boulot en ville. (M. Kahn parut soudain très intéressé par son BlackBerry, qu'il avait posé à côté de son assiette.) Noel, ta mère m'a parlé de la Croisière verte. Je suis sûr que vous l'attendez avec impatience, dit-il pour changer de sujet.

— Carrément, s'enthousiasma Noel.

Quelques semaines plus tard, les élèves de terminale de l'Externat de Rosewood devaient faire une croisière dans les îles tropicales – un voyage commémoratif de leur dernière année de lycée, couplé à une excursion

scientifique. Aria était ravie de s'être réconciliée avec Noel à temps pour qu'ils puissent en profiter ensemble. Passer des heures à lézarder au soleil avec lui... ce serait le paradis !

La porte d'entrée s'ouvrit avec un grincement, et des pas résonnèrent dans le couloir.

— Coucou ? appela une voix familière teintée d'un accent étranger.

— Klaudia ! (Mme Kahn se leva légèrement.) Nous sommes là !

Klaudia, l'étudiante finlandaise qui logeait chez les Kahn depuis plus d'un mois, entra dans la salle à manger. Comme d'habitude, elle portait une robe-pull moulante ultracourte qui mettait en valeur son énorme poitrine et sa taille minuscule. Des bottes au-dessus du genou accentuaient ses longues jambes minces. Ses cheveux d'un blond presque blanc s'épaulaient sur ses épaules, et ses lèvres pulpeuses, maquillées de gloss framboise, faisaient la moue.

— Coucou, Noel ! roucoula-t-elle en agitant les doigts. (Puis son regard se posa sur Aria, et son sourire se flétrit.) Oh. Toi.

— Salut, Klaudia, lança Aria sur un ton forcé.

— Tu veux dîner ? s'empressa de demander Mme Kahn. Patrice s'est encore surpassé.

La jeune fille leva le nez.

— Pas la peine, répondit-elle dans son anglais laborieux.

En réalité, Aria savait qu'elle maîtrisait leur langue à la perfection, mais qu'elle prétendait le contraire parce que ça l'aidait à entretenir le cliché de l'étrangère vulnérable. Ainsi, les gens lui passaient des tas de choses qu'ils n'auraient pas tolérées d'une autre fille.

— J'ai déjà mangé avec Naomi et Riley, ajouta Klaudia avant de tourner les talons et de se diriger vers l'escalier.

Dès qu'une porte eut claqué à l'étage, Noel jeta un regard exaspéré à ses parents.

— Pourquoi elle est toujours là ? Vous aviez dit que vous appelleriez les responsables du programme d'échange pour la renvoyer chez elle !

Mme Kahn fit claquer sa langue.

— Tu lui en veux toujours d'avoir emprunté ton blouson ?

— Elle ne me l'a pas emprunté : elle me l'a volé ! protesta Noel d'une voix de plus en plus forte.

— Chut ! lui intima sa mère en levant les yeux vers le plafond. Elle va t'entendre.

Aria fixait son assiette, jubilant intérieurement. Peu de temps avant, elle était sûre que Noel voulait coucher avec Klaudia – comme n'importe quel garçon

l'aurait voulu à sa place. La Finlandaise avait un physique à tourner dans une pub pour de la bière ; de plus, elle était manipulatrice et diabolique.

Noel n'avait pas cru Aria quand celle-ci lui avait dit que Klaudia était cinglée. Il pensait que c'était juste une étudiante étrangère innocente, qui avait besoin qu'on la protège contre la Grande Méchante Amérique. Aussi Aria avait-elle triomphé quand Noel était venu la voir la semaine précédente pour lui dire que Klaudia ne l'intéressait pas – qu'elle était folle et qu'il faisait tout son possible pour la renvoyer dans son pays.

Mme Kahn fronça les sourcils.

— Klaudia est notre invitée, Noel. Nous ne pouvons pas la jeter dehors comme ça.

Les épaules de Noel s'affaissèrent.

— Tu prends son parti contre moi ?

— Essaie de t'entendre avec elle, mon chéri. Culturellement, c'est une expérience géniale, d'accueillir Klaudia.

— Si tu le dis. (Le jeune homme laissa tomber sa fourchette.) Tu sais quoi ? Je n'ai plus faim.

— Noel ! protesta Mme Kahn.

Mais son fils se dirigeait déjà vers la porte. Aria se leva elle aussi.

— Merci pour le dîner, dit-elle, gênée.

Elle voulut rapporter son assiette à la cuisine, mais Patrice, qui attendait dans un coin, la lui prit des mains et lui fit signe de filer.

Aria rejoignit Noel à l'étage, dans le deuxième salon équipé d'un énorme écran plat et de cinq consoles de jeu différentes. Le jeune homme prit deux Sprite dans le mini-frigo, se laissa tomber sur le canapé et se mit à zapper d'un air orageux.

— Ça va ? demanda Aria.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils refusent de m'écouter quand je leur parle d'elle, maugréa le jeune homme en désignant du pouce la chambre de Klaudia, située plus loin dans le couloir.

Aria lui aurait bien fait remarquer que, la semaine précédente, lui-même refusait de l'écouter quand elle lui confiait ce qu'elle pensait de la jeune fille, mais elle se dit que ce serait mal venu.

— Il ne te reste que quelques mois à tenir avant qu'elle rentre en Finlande, pas vrai ? Tu peux peut-être te contenter de l'ignorer. Et puis, maintenant qu'elle fait une fixation sur quelqu'un d'autre, elle te foutra sans doute la paix.

— Tu parles de M. Fitz ? (Noel haussa un sourcil.) Ça ne te dérange pas ?

Aria se laissa tomber sur le canapé et regarda par la fenêtre qui donnait sur le jardin de derrière avec sa maison d'invités. Une semaine plus tôt, pendant que

Noel et elle étaient séparés, Ezra Fitz, l'ancien professeur d'anglais et ex-petit ami d'Aria, était revenu à Rosewood dans l'espoir de la reconquérir. Tout s'était passé comme dans le fantasme qui, depuis le départ d'Ezra l'année précédente, tournait en boucle dans la tête d'Aria.

Hélas ! Le rêve n'avait pas tardé à se transformer en cauchemar. Ezra n'était plus l'homme dont Aria se souvenait, mais un type geignard qui avait constamment besoin qu'on le rassure. Ne trouvant pas ce qu'il cherchait auprès d'Aria, il avait fini par se tourner vers Klaudia. Aria les avait surpris en train de se peloter dans le vestiaire pendant la soirée organisée par le club de théâtre de l'Externat après la représentation de *Macbeth*. Depuis, Klaudia se vantait partout qu'Ezra lui organisait des rencards sexy et qu'ils cherchaient un appartement pour emménager ensemble à New York.

— Peu m'importe que Klaudia et lui soient ensemble, répondit Aria sans mentir. C'est toi que je veux.

Noel posa la télécommande et attira Aria vers lui. Il prit son visage à deux mains et l'embrassa, puis lui caressa le cou et les épaules. Quand Aria sentit ses doigts se prendre dans une bretelle de son soutien-gorge, elle comprit qu'il voulait davantage. Elle s'écarta légèrement de lui.

— On ne peut pas faire ça maintenant. Pas avec tes parents au rez-de-chaussée.

Noel poussa un grognement dépité.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Pervers !

Aria lui donna un coup de poing taquin, mais avec une pointe de regret. Encore une chose qui avait changé entre eux : depuis leur réconciliation, Noel et elle avaient couché ensemble pour la première fois. C'était arrivé quelques jours plus tôt, dans la chambre de Noel par un après-midi pluvieux, et ça avait été merveilleux. Ils avaient fait l'amour lentement, tendrement, en se chuchotant combien ils tenaient l'un à l'autre, et après coup, Noel avait dit à Aria que ça avait été un moment très spécial pour lui. Aria se réjouissait qu'ils aient attendu. Au final, ils l'avaient fait pour la seule bonne raison possible : par amour.

En appui sur ses coudes, Noel dévisagea Aria.

— Promets-moi qu'on ne laissera plus jamais personne s'interposer entre nous. Ni Klaudia ni Ezra, ni qui que ce soit d'autre.

— Marché conclu, acquiesça Aria en lui massant l'avant-bras.

— Je suis sérieux. (Noel se redressa et la regarda dans les yeux.) Je veux qu'on soit totalement honnêtes l'un avec l'autre. Plus de secrets. C'est pour ça que mes parents sont toujours ensemble : ils se disent tout. Je veux qu'on fasse la même chose.

Aria cligna des yeux. Comment réagirait Noel si elle lui racontait ce qu'elle avait fait en Islande l'été précédent ? Si elle lui révélait que ses amies et elle avaient poussé la véritable Ali du toit de leur hôtel en Jamaïque, avant de découvrir que c'était une fille innocente du nom de Tabitha Clark ? Si elle lui parlait du nouveau « A », le maître chanteur anonyme qui avait recommencé à les torturer avec leurs plus noirs secrets ?

Aria et les autres ignoraient toujours l'identité du nouveau « A ». Un moment, elles avaient soupçonné Kelsey Pierce, une ancienne amie de Spencer qui se trouvait en Jamaïque en même temps qu'elles et que Spencer avait fait tomber pour possession de drogue l'été précédent. Mais quand elles étaient allées la voir au Sanctuaire d'Addison-Stevens, Kelsey avait vraiment paru tout ignorer au sujet de Tabitha ou du nouveau « A ».

Puis, en sortant, Aria et ses amies avaient vu une inscription sur un banc : « Repose en paix, Tabitha Clark », suivie des dates où la défunte avait séjourné à la clinique psychiatrique – dates qui correspondaient à l'époque où la véritable Ali était soignée là. De toute évidence, les deux filles se connaissaient.

— Hou hou ? Aria ?

Noel la dévisageait avec curiosité.

— Tu étais ailleurs. Tout va bien ?

— Oui, oui, mentit la jeune fille. Je me disais juste que... tu étais merveilleux. Et que je suis tout à fait d'accord pour qu'on soit complètement honnêtes l'un envers l'autre.

Noel se détendit et leva son Sprite en souriant.

— Génial. Alors, plus de secrets ?

— Plus de secrets, promit Aria en trinquant avec lui comme M. et Mme Kahn l'avaient fait avec leur verre de vin au dîner. À partir de maintenant.

D'accord : « À partir de maintenant », c'était un peu de la triche. Mais tous les crimes horribles qu'Aria avaient commis appartenaient au passé, et ils devaient y rester... pour toujours.

UN NOUVEAU DÉFI POUR SPENCER

Ce soir-là, une femme très mince en pantalon noir moulant présenta à Spencer Hastings et à sa famille quatre tranches de gâteau disposées sur un plateau en argent.

— Chocolat et glaçage au café, vanille avec une crème pâtissière au citron, chocolat à la liqueur Frangelico et carotte, annonça-t-elle en posant le tout sur la table.

— Ça a l'air délicieux, commenta Mme Hastings en saisissant sa fourchette à dessert.

— Vous essayez d'engraisser ma future femme, c'est ça ? plaisanta M. Pennythistle, déclenchant des rires polis.

Spencer agrippa sa propre fourchette en argent et afficha un sourire crispé même si elle ne trouvait pas ça drôle.

Elle était à la Maison Chanteclerc avec sa mère, sa sœur Melissa, le petit ami de cette dernière, Darren Wilden, M. Pennythistle et sa fille, Amelia. C'était ici, dans ce manoir en pierre flanqué d'un immense jardin, que les futurs époux avaient choisi de célébrer leurs noces.

Amelia, qui avait deux ans de moins que Spencer et qui fréquentait St. Agnes, le lycée le plus snob des environs de Philadelphie, planta sa fourchette dans la tranche de gâteau à la carotte d'un air peu convaincu.

— Les gâteaux de Sassafras Bakery sont plus jolis, dit-elle en fronçant le nez. Melissa en goûta une bouchée et se pâma.

— Ils sont peut-être plus jolis, mais cette crème pâtissière est divine. En tant que demoiselle d'honneur, je vote pour celui-là.

— Tu n'es pas ma seule demoiselle d'honneur, lui rappela Mme Hastings. Spencer et Amelia ont aussi le droit de vote.

Elle pointa sa fourchette vers sa fille cadette, et tous les regards se tournèrent vers Spencer.

Celle-ci ne voyait vraiment pas pourquoi sa mère avait opté pour le grand tralala : robe Vera Wang avec une traîne de trois mètres, plus de trois cents invités et trois demoiselles d'honneur qu'elle avait chargées de tout un tas de corvées. Spencer, Melissa et Amelia devaient choisir une organisatrice de mariage, rédiger les bans à envoyer au *New York Times* et au *Philadelphia Sentinel* et choisir les cadeaux à offrir aux invités pendant la réception.

Parfois, Spencer croyait encore que sa mère allait se réveiller et réaliser qu'elle avait commis une erreur en divorçant de son père. D'accord, il avait eu une liaison avec Jessica DiLaurentis, et il était en secret le père des jumelles défuntes, Courtney et Alison. Mais quand même... tout ce tintouin pour un second mariage ?

Spencer se découpa un rectangle parfait du gâteau au chocolat et à la liqueur, en prenant garde de ne pas faire tomber de miettes sur sa nouvelle robe Joie.

— Celui-ci n'est pas mauvais du tout, approuva-t-elle.

— Les grands esprits se rencontrent. C'est aussi mon préféré, affirma M. Pennythistle en s'essuyant la bouche. Au fait, Spencer... J'ai contacté mon ami Mark, qui est producteur off-Broadway¹. Il a été très impressionné par ta performance en tant que Lady Macbeth, et il voudra peut-être que tu auditionnes pour une de ses prochaines pièces.

— Oh, souffla Spencer, surprise. Merci.

Pour une fois, elle lui adressa un sourire sincère. Dans une famille où les gens réussissaient tous très bien chacun dans leur domaine, c'était agréable que quelqu'un la remarque.

Amelia fronça le nez.

— C'est le Mark qui organise des dîners théâtraux ? Il y a des joutes médiévales dans toutes ses pièces, non ? ricana-t-elle méchamment.

Spencer plissa les yeux. *La jalousie est un vilain défaut*. Même si Amelia habitait chez les Hastings depuis plusieurs semaines, les deux filles ne se parlaient guère, se contentant de se balancer des vanes ou des regards assassins par-dessus la table durant les repas. Autrefois, Spencer avait le même genre de relations avec Melissa, mais sa sœur et elle avaient fini par faire la paix, et Spencer n'avait vraiment pas besoin qu'une nouvelle adversaire à domicile la remplace !

Amelia dévisageait toujours Spencer.

— Au fait, tu as eu des nouvelles de Kelsey, récemment ? Elle s'est volatilisée, et je me retrouve avec une violoniste en moins dans mon orchestre.

Spencer enfourna un autre morceau de gâteau dans sa bouche pour gagner un peu de temps. Son ancienne amie Kelsey, rencontrée alors qu'elles suivaient toutes deux un programme d'études à l'université de Pennsylvanie pendant les

grandes vacances, séjournait désormais au Sanctuaire d'Addison-Stevens pour régler son problème de drogue – et c'était en partie par sa faute.

L'été précédent, Spencer avait fait porter le chapeau à Kelsey dans une affaire de possession de drogue, et l'autre fille avait été envoyée en maison de correction. Quand elle avait refait surface dans la vie de Spencer, celle-ci avait cru qu'elle était le nouveau « A », bien décidée à se venger.

Plus tard, elle avait découvert qu'elle se trompait. Ses amies et elle avaient reçu un texto du maître chanteur pendant que Kelsey se trouvait au Sanctuaire, où les portables n'étaient pas autorisés. Mais qui d'autre pouvait bien savoir autant de choses sur elles ?

— Elle ne m'a jamais rappelée, se contenta de répondre Spencer, ce qui était la stricte vérité.

Elle jeta un coup d'œil en biais à Darren Wilden, qui attaquait un morceau de gâteau au chocolat avec appétit. Autrefois, Wilden était chargé de l'enquête sur le meurtre d'Alison DiLaurentis, mais, depuis, il avait quitté la police. Pourtant, Spencer se sentait toujours un peu nerveuse en sa présence. Surtout maintenant qu'elle avait de nouveaux secrets, plus dangereux que jamais.

La serveuse réapparut et leur adressa un sourire empli d'espoir.

— Les gâteaux vous plaisent ?

Mme Hastings acquiesça. La bouche pleine, Melissa se contenta d'agiter sa fourchette.

Tandis que la serveuse rassurée s'éloignait de nouveau, Spencer examina la pièce. Les murs de l'immense salle à manger étaient en pierre, et le sol en marbre. D'énormes bouquets de fleurs occupaient les alcôves qui encadraient les portes-fenêtres. Dehors, un labyrinthe de verdure s'étendait aussi loin que portait le regard.

D'autres clients étaient en train de dîner – pour la plupart des hommes d'âge mûr à l'air coincé qui devaient discuter affaires. Puis Spencer aperçut une grande femme d'une quarantaine d'années aux cheveux blond cendré, aux yeux gris acier et au front botoxé, qui portait un tailleur Chanel impeccable. Voyant que la jeune fille l'observait, elle baissa très vite le nez vers son menu.

Spencer détourna la tête, nerveuse. Depuis l'apparition du nouveau « A », elle ne pouvait se défaire de l'impression que quelqu'un l'espionnait partout où elle allait.

Soudain, son iPhone bipa. Elle le sortit et consulta l'écran. *Rappel : dîner à Princeton*, disait le titre. Spencer ouvrit le message. *N'oubliez pas que vous êtes cordialement invitée à un dîner en l'honneur de tous les candidats de Pennsylvanie et du New Jersey admis en avance à Princeton !* Le dîner en question avait lieu le lundi soir suivant.

Spencer sourit. Elle adorait recevoir de la correspondance de sa future université, et ce d'autant plus qu'elle avait cru son admission compromise la semaine précédente. En effet, le nouveau « A » lui avait envoyé une lettre expliquant qu'une erreur s'était produite, et Spencer avait fait des pieds et des mains pour prouver au comité des admissions qu'elle était digne d'intégrer la fac de ses rêves... jusqu'à ce qu'elle réalise que ladite lettre était un faux. Elle avait hâte d'être en août et de recommencer de zéro loin de Rosewood, où elle se sentait plus que jamais comme en prison.

Mme Hastings la dévisageait avec curiosité. Spencer lui montra l'écran de son iPhone. M. Pennythistle regarda aussi, puis but une gorgée du café que la serveuse venait juste de leur apporter.

— Tu vas adorer Princeton. Tu t'y feras un réseau de connaissances précieux. Tu as l'intention de t'inscrire dans un club de Gourmets ?

— Évidemment, répondit Melissa à la place de sa sœur, comme si ça allait de soi. Je parie qu'elle a déjà choisi ses trois préférés, pas vrai, Spence ? Laisse-moi deviner : le Cottage Club, l'Ivy... quoi d'autre ?

Spencer tripota le rond de serviette en bois posé près de son assiette. Elle avait entendu parler des clubs de Gourmets, mais elle ne s'était pas vraiment renseignée dessus – elle était trop occupée à mémoriser des listes de vocabulaire, à faire du bénévolat dans un milliard d'associations et à multiplier les activités extrascolaires juste pour entrer à Princeton. Peut-être s'agissait-il d'organiser des dîners dans des restos chics, de regarder *Top Chef* tous ensemble et d'utiliser les fours de l'atelier de cuisine pour préparer du bœuf bourguignon ou du coq au vin ?

Wilden croisa ses mains sur son ventre.

— Quelqu'un peut m'expliquer ce qu'est un club de Gourmets ?

Melissa parut un peu embarrassée par la question. Wilden et cette étudiante brillante venaient de deux mondes très différents.

— C'est un peu comme une société secrète, expliqua-t-elle sur un ton légèrement supérieur, que Spencer n'aurait pas toléré à la place de Wilden. Pour y entrer, il faut remporter ce qu'on appelle des querelles contre les autres candidats. Mais une fois qu'on est membre... on jouit d'une popularité instantanée et d'un tas d'autres avantages en nature.

— Donc, c'est un peu comme une fraternité ? résuma Wilden.

— Pas du tout, protesta Melissa, consternée. Pour commencer, les clubs de Gourmets sont mixtes. Et surtout, ils sont beaucoup plus classes !

— Les membres des clubs de Gourmets peuvent aller très loin, intervint M. Pennythistle. Un de mes amis appartenait au Cottage Club, et un autre membre qui bossait au Sénat lui a refilé un boulot en douce.

Melissa acquiesça, tout excitée.

— Il est arrivé la même chose à mon amie Kerri Randolph. Elle appartenait à Cap and Gown, et elle a décroché un stage dans l'équipe de stylistes de Diane von Furstenberg par un de ses contacts. (Melissa reporta son attention sur Spencer.) Mais tu dois te manifester le plus tôt possible. Je connais des gens qui ont commencé à courtiser un club de Gourmets quand ils étaient encore en seconde !

— Oh.

Spencer s'inquiéta tout à coup. Peut-être avait-elle commis une énorme gaffe en ne se préoccupant pas de ces clubs plus tôt ? Et si tous les autres candidats admis en avance avaient déjà léché suffisamment de bottes pour être admis dans le groupe de leur choix ? Et si, comme à la fin d'un jeu de chaises musicales, Spencer se retrouvait seule debout quand la musique s'arrêterait ?

Elle aurait dû se réjouir d'aller à Princeton tout court, mais ce n'était pas ainsi qu'elle fonctionnait. Elle ne pouvait pas être une étudiante perdue dans la masse. Elle devait se distinguer en étant la meilleure.

— Les gens de ces clubs seraient idiots de ne pas m'inviter à en faire partie, dit-elle en repoussant ses longs cheveux blonds par-dessus son épaule.

— Absolument, acquiesça sa mère en lui tapotant le bras.

— Mmmm, marmonna M. Pennythistle.

Comme Spencer se radossait à sa chaise, un gloussement aigu se répercuta soudain contre les murs de la salle à manger. La jeune fille se raidit et regarda autour d'elle, les poils de ses bras se hérissant.

— Vous avez entendu ça ?

Wilden s'interrompit, sa tasse de café à mi-chemin de sa bouche, et jeta un coup d'œil à la ronde. M. Pennythistle fronça les sourcils et secoua la tête.

— Ce n'est qu'un courant d'air. Les fenêtres sont vieilles.

Puis tout le monde se remit à manger comme si de rien n'était. Mais Spencer savait que ce n'était pas un courant d'air. C'était le rire qu'elle entendait depuis des mois : celui du nouveau « A ».

¹. Terme désignant les spectacles joués à New York, mais moins commerciaux que ceux que l'on donne à Broadway. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

LE MEC QUI LUI A ÉCHAPPÉ

Assises à une longue table dans le hall du centre commercial King James, Hanna Marin et sa demi-sœur Kate Randall jetaient des sourires irrésistibles à tous les passants.

— Vous êtes inscrite sur les listes électorales ? demanda Hanna à une femme d'âge mûr qui portait un sac de chez Quel Fromage.

— Venez assister à la conférence de Tom Marin mardi soir, dit Kate en tendant un prospectus à un type qui portait un badge de chez Banana Republic.

— Votez pour Tom Marin aux sénatoriales ! cria Hanna à un groupe de vieilles dames très chics qui regardaient la vitrine de Tiffany.

Comme la foule s'éclaircissait, Kate se tourna vers Hanna.

— Tu aurais dû être pom-pom girl.

— Ce n'est pas du tout mon style, répliqua sa demi-sœur sur un ton désinvolte.

Il était dix-neuf heures ce samedi soir, et les deux filles faisaient du rabattage pour M. Marin. Celui-ci gagnait des points dans les sondages et il espérait que la conférence du mardi, doublée d'un bal de levée de fonds le week-end suivant, lui donnerait l'avantage sur son concurrent Tucker Wilkinson. Hanna et Kate représentaient la voix de la jeunesse dans sa campagne ; elles géraient son compte Twitter et organisaient des flash mobs.

Kate tripota le badge « VOTEZ TOM MARIN » qu'elle portait au revers de sa veste cintrée.

— Au fait, j'ai vu une photo de Liam ce matin dans le journal. Il se baladait dans South Street avec une autre pétasse, chuchota-t-elle. J'ai eu l'impression qu'il avait grossi.

En temps normal, Hanna aurait pensé que si Kate mentionnait Liam – un garçon avec qui elle avait eu la mauvaise idée de sortir la semaine précédente –, c'était pour la faire enrager, d'autant que Liam était le fils dudit Tucker Wilkinson. Mais à sa grande surprise, sa demi-sœur se montrait vraiment

chouette, pour une fois. Elle avait arrêté de lui faire des remarques désagréables ou de la rabaisser pendant le dîner. Elle lui avait laissé le premier tour de salle de bains trois matins d'affilée. Et la veille au soir, pensant qu'il pourrait lui plaire, elle avait apporté à Hanna le dernier album de LMFAO. Hanna trouvait la nouvelle Kate très cool... même s'il était bien entendu hors de question qu'elle le lui dise.

— Il mange peut-être pour se consoler parce que je ne réponds pas à ses appels, ricana Hanna. Il m'a laissé un paquet de messages.

Kate se rapprocha d'elle.

— Tu crois que Tom va faire quoi, à propos de... ce que tu lui as dit ?

Hanna regarda distraitement un groupe de filles de 5^e qui se pressaient devant la boutique de bonbons The Sweet Life¹. Après avoir découvert que Liam était un gros coureur, elle avait raconté à son père un secret potentiellement ravageur sur la vie privée de Tucker Wilkinson.

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Les coups bas, ce n'est pas son genre.

— Dommage. (Kate pinça les lèvres et croisa les mains sur la pile de prospectus devant elle.) Ce connard mérite de payer.

— Alors, où sont Naomi et Riley ce soir ? demanda Hanna, qui préférait changer de sujet, en étendant ses longues jambes minces sous la table. Je croyais que tu passais tous tes samedis avec elles.

Naomi Ziegler et Riley Wolfe étaient les meilleures amies de Kate à l'Externat de Rosewood. Elles avaient aussi été les plus grandes ennemies d'Hanna du temps où celle-ci était toujours fourrée avec Mona Vanderwaal, la fille qui s'était révélée le premier « A ».

Kate haussa les épaules.

— J'ai décidé de mettre un peu de distance entre nous.

— Ah bon ? lança Hanna, intéressée. Pourquoi ?

Kate distribua un prospectus à une étudiante en blouson de cuir.

— On s'est disputées.

— À propos de quoi ? voulut savoir Hanna.

Kate eut une petite toux embarrassée.

— Euh, à propos de la Croisière verte. Et de toi, en fait.

Hanna fronça le nez.

— Comment ça, de moi ?

— Laisse tomber. (Kate détourna les yeux.) Ça n'a pas d'importance.

Hanna allait insister pour qu'elle lui donne plus de détails quand son père sortit de l'aire de restauration avec un sac de muffins et des gobelets Starbucks sur un plateau en carton.

— Vous faites du super boulot, les filles, les félicita-t-il en pressant l'épaule de Kate. J'ai vu des tas de gens avec des prospectus. Je parie que la conférence de mardi soir fera salle comble. Et Hanna, j'ai encore des tonnes de retours positifs au sujet du spot télévisé. Je te demanderai peut-être de tourner dans un autre, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— Volontiers ! répondit Hanna avec enthousiasme.

Depuis six ans que son père avait divorcé de sa mère, déménagé dans une autre ville et oublié jusqu'à son existence, la jeune fille brûlait qu'il la remarque et l'accepte telle qu'elle était. Il avait suffi qu'elle cartonne auprès des groupes d'opinion pour devenir une star à ses yeux. Désormais, il lui demandait son avis sur sa stratégie de campagne et il aimait passer du temps avec elle.

Tom Marin se retourna pour prendre le bras de la femme qui l'accompagnait. Hanna s'attendait à voir Isabel, la mère de Kate et sa nouvelle belle-mère, mais elle se trompait. Âgée d'une petite quarantaine d'années, l'inconnue était grande et sculpturale. Elle portait un sublime manteau en poil de chameau et des bottes Jimmy Choo pointues à hauts talons.

— Les filles, je vous présente Mme Riggs, lança Tom Marin. Elle vient de s'installer à Rosewood et elle nous a promis une grosse donation.

— Vous la méritez, Tom, affirma la femme d'une voix aussi distinguée que celle de Katharine Hepburn. Il nous faut plus de gens comme vous à Washington.

Se tournant vers les filles, elle serra d'abord la main de Kate, puis celle d'Hanna.

— J'ai l'impression de vous avoir déjà vue, dit-elle en détaillant cette dernière de la tête aux pieds. Mais où ?

Les lèvres d'Hanna frémirent.

— Sans doute dans le magazine *People*.

Mme Riggs sourit.

— Grands dieux, pourquoi ?

Hanna haussa les sourcils. Ignorait-elle vraiment... ?

— *People* a publié un article sur Hanna. C'était la meilleure amie d'Alison DiLaurentis, cette fille qui a été assassinée par sa sœur jumelle, expliqua M. Marin.

Hanna se dandina sur sa chaise, mais préféra ne pas rectifier. En réalité, sa meilleure amie était Courtney DiLaurentis, la fille qui s'était fait passer pour sa sœur jumelle Alison – forçant celle-ci à séjourner à sa place en clinique psychiatrique. Mais c'était une histoire trop compliquée pour qu'elle se lance à la raconter au débotté.

— Je crois que j'en ai entendu parler, oui, acquiesça Mme Riggs en jetant un regard compatissant à Hanna. Ma pauvre petite. Ça va mieux maintenant ?

Hanna haussa les épaules. Ça allait à peu près... et en même temps, non, ça n'allait toujours pas. Comment tourner la page après une histoire pareille ? Sans compter qu'un nouveau « A » avait fait son apparition entre-temps – un « A » qui était au courant pour Tabitha, pour les photos osées prises par Patrick (un sale type qui avait prétendu vouloir faire d'Hanna un mannequin, mais qui espérait juste coucher avec elle) et pour son flirt compromettant avec Liam. N'importe laquelle de ces choses pouvait foutre sa vie en l'air, et la campagne de son père avec. Dieu merci, « A » n'était pas au courant pour l'accident dans lequel elle avait été impliquée l'été précédent.

Mme Riggs consulta sa montre.

— Tom, nous sommes en retard pour la réunion de stratégie.

— Allez-y. Je vous rejoins dans une seconde, promit M. Marin.

Mme Riggs agita la main pour dire au revoir aux filles, puis se dirigea vers L'Année du Lapin, un restaurant chinois huppé. Lorsqu'elle fut assez loin, M. Marin reporta son attention sur les filles.

— Soyez gentilles avec elle, d'accord ? murmura-t-il.

Hanna grimaça.

— J'ai été gentille !

— Je suis *toujours* gentille, ajouta Kate, vexée.

— Je sais, je sais, dit précipitamment Tom Marin. Continuez comme ça. Cette femme est une philanthrope très influente. Nous avons besoin de son argent pour diffuser nos spots dans toute la Pennsylvanie. Ça pourrait être déterminant pour le résultat des élections.

Puis il se hâta de rejoindre Mme Riggs tandis que Kate allait faire un tour aux toilettes.

Hanna se remit à observer les passants, agacée que son père lui ait fait la leçon comme à une gamine de six ans désobéissante. Depuis quand avait-elle besoin qu'on lui dise d'être aimable avec les donateurs ?

Quelqu'un sortit de chez Armani Exchange. Hanna leva la tête, prête à le héler. Puis elle avisa ses cheveux ondulés, sa mâchoire carrée et son blouson en cuir usé. Son cœur manqua un battement. C'était son ex, Mike Montgomery. Elle l'évitait depuis la soirée donnée par la distribution de *Macbeth*, quelques semaines plus tôt. Ce jour-là, Mike lui avait demandé une seconde chance qu'Hanna avait refusé de lui accorder. Mais ce soir, il était particulièrement craquant.

Hanna l'appela. Mike la vit et sourit. Comme il s'approchait d'elle, Hanna rajusta sa blouse en soie pour que l'encolure dévoile la bretelle de son soutien-gorge, et elle détailla rapidement son reflet dans la coque de son iPod. Ses

cheveux auburn étaient souples et brillants ; son eye-liner noir bavait juste ce qu'il fallait pour un effet charbonneux super sexy.

— Salut, dit Mike en posant les coudes sur la table. En pleine campagne, à ce que je vois ?

— Oui. (Hanna croisa les jambes coquettement tandis que la nervosité lui nouait l'estomac.) Et toi, en pleine séance de shopping ?

Elle se serait giflée de n'avoir rien trouvé de plus spirituel à dire.

Mike brandit son sac A/X.

— Je viens de m'acheter le pull noir qu'on avait vu ensemble il y a un moment.

— Celui qui te mincit ? demanda Hanna en tortillant une mèche de cheveux autour de son index. Il t'allait vraiment bien.

Mike sourit, et deux fossettes se creusèrent sur ses joues.

— Merci, dit-il timidement.

— Mike ?

Le jeune homme sursauta comme si on l'avait pris en flagrant délit. Une fille petite et menue, avec de longs cheveux bruns, un visage ovale et de grands yeux de poupée se tenait derrière lui.

— Te voilà ! pépia-t-elle.

— Coucou, répondit Mike, sa voix montant dans les aigus. Euh, Hanna, tu connais Colleen, ma... petite amie ?

Hanna eut l'impression de recevoir un coup de pied dans la poitrine. Évidemment, qu'elle connaissait Colleen Bebris : elles allaient à l'école ensemble depuis des années. En revanche, elle avait du mal à croire que Mike sortait avec elle.

Colleen était l'un de ces pots de colle qui cherche à devenir la meilleure amie de tout le monde. À une époque, elle avait tenté de taper l'incruste avec Hanna et Mona, alors qu'elle avait deux ans de moins et qu'elle était atrocement ringarde. Hanna et Mona lui avaient fait prendre des notes pour elles en latin pendant qu'elles séchaient les cours, porter leurs fringues au pressing et camper devant le magasin Apple tout le week-end pour leur éviter de faire la file avant la sortie du nouvel iPod.

Colleen avait fini par piger le message, et elle s'était rabattue sur la bande du festival Shakespeare. Mais chaque fois qu'elle croisait Hanna et Mona dans les couloirs, elle continuait à leur sourire et à leur lancer : « Bisous-bisous ! » au passage. Mona donnait des coups de coude à Hanna et marmonnait « Non-non » en réponse.

— C'est sympa de te voir, dit Hanna avec raideur. (Brusquement gênée, elle colla un prospectus sous le nez de Colleen.) Vote pour Tom Marin !

— Oh, Hanna, je n'ai pas l'âge de voter, soupira Colleen, consternée. Mais ton père est génial. L'autre type, ce... Wilkinson. Je trouve qu'il a l'air d'un gros con. Et son fils, un vrai Don Juan !

Hanna écarquilla les yeux. Comment était-elle au courant pour Liam ?

Colleen toucha le bras de Mike.

— On devrait y aller. On a réservé à sept heures et quart. (Elle tourna un visage rayonnant vers Hanna.) On dîne au Rive Gauche ce soir. C'est notre rituel du samedi. J'adore leurs moules-frites.

— J'ai lu que les moules-frites étaient bourrées de graisses saturées de la pire espèce. Mais je vois que tu ne te soucies pas de ce genre de choses, persifla Hanna.

Puis elle foudroya Mike du regard. Quand ils sortaient ensemble, le jeune homme avait plusieurs fois tenté de l'emmener au Rive Gauche, mais Hanna refusait toujours parce que son ex Lucas Beattie travaillait là-bas. Mais le Rive Gauche était un des lieux de rendez-vous favoris des élèves de l'Externat, et Hanna détestait l'idée que leurs camarades voient Mike et Colleen ensemble. Sortir avec Mike rendrait Colleen instantanément populaire, ce qu'elle ne méritait pas du tout.

— Bon, ben, à plus, dit Mike sans capter la méchanceté d'Hanna – ni sa frustration.

Alors qu'il s'éloignait, la main dans celle de Colleen, Hanna éprouva un regret étrange. Elle ne s'était jamais rendu compte qu'il avait d'aussi belles fesses. Ni qu'il se montrait aussi attentionné envers sa petite amie.

Tout à coup, il lui manquait horriblement. Elle regrettait leurs sorties shopping du samedi, pendant lesquelles il attendait sans broncher devant la cabine d'essayage pour lui donner son avis ; elle regrettait la fois où il l'avait laissée le maquiller – l'eye-liner lui allait étonnamment bien ; elle regrettait les commentaires salaces qu'il faisait sur les sœurs Kardashian quand ils regardaient leurs émissions sur la chaîne E ! Elle regrettait même le porte-clés Hooters débile qui pendait à la fermeture Éclair de son sac à dos.

Liam lui avait fait tourner la tête, et elle s'était sentie au top de sa séduction avec lui. Mais avec Mike, elle pouvait faire l'andouille et rester elle-même.

Soudain, une pensée traversa l'esprit d'Hanna, aussi choquante qu'un message de « A » : elle voulait récupérer Mike. Elle imaginait même ce que le maître chanteur aurait pu écrire à ce sujet.

L'herbe est toujours plus verte de l'autre côté de la barrière, pas vrai, Hanna chou ? Apparemment, tu es devenue aussi ringarde que les jeans pattes d'eph de la saison dernière !

[1.](#) . « La vie en sucre ».

UNE BALADE DANS LA RUE DU SOUVENIR

Le lendemain soir, Mme Fields tourna le volant de la Volvo familiale pour sortir du parking de l'université de Lyndhusrt, où sa benjamine venait de participer à sa dernière compétition de natation de l'année scolaire. Les vitres étaient embuées, et une odeur de chlore, de shampoing UltraSwim et de *latte* à la vanille flottait dans l'habitacle.

— Ton papillon est magnifique, dit Mme Fields en tapotant la main d'Emily. L'équipe de l'université de Caroline du Nord aura vraiment de la chance de t'avoir à la rentrée !

— Mmmm.

Emily fit courir ses doigts le long de la doublure en fausse fourrure de son blouson de sport. Elle savait qu'elle aurait dû être excitée par la bourse étudiante que lui avait accordée l'université de Caroline du Nord, mais, pour l'heure, elle se sentait juste épuisée – et soulagée que la saison soit enfin terminée.

Sortant son téléphone, elle consulta l'écran pour la onzième fois de la journée. *Pas de nouveau message*. Elle éteignit l'appareil et le ralluma, sans résultat. Elle cliqua sur l'icône de son horoscope quotidien et lut les prédictions pour le Taureau – son signe astrologique. *Vous ferez des étincelles au travail. Préparez-vous à avoir une surprise.*

Une surprise... bonne ou mauvaise ?

Une semaine entière s'était écoulée sans que le nouveau « A » se manifeste. Emily n'avait reçu aucune menace, aucune allusion à ce que ses amies et elle avaient fait en Jamaïque, aucune moquerie pour avoir cru que Kelsey, la fille qui lui plaisait, était leur maître chanteur. Mais ce silence était encore plus flippant que l'habituel déluge de textos au sujet de ses plus noirs secrets. Emily ne pouvait s'empêcher d'imaginer « A » complotant une nouvelle attaque – quelque chose de dangereux et de dévastateur. Elle redoutait de découvrir de quoi il s'agissait.

Mme Fields s'arrêta à un stop au milieu d'un petit lotissement où des chênes centenaires flanquaient des maisons modestes. Un panier de basket se dressait au fond d'une impasse.

— Ce n'est pas le trajet le plus court, murmura-t-elle en consultant le GPS. Je me demande pourquoi ce truc me fait couper à travers la cambrousse. (Hausant les épaules, elle redémarrâ.) Au fait, tu as pris contact avec les autres filles de l'équipe universitaire de natation ? Ce serait sympa de faire connaissance avant ton arrivée.

Emily passa les doigts dans ses cheveux blond-roux encore humides.

— Euh, ouais, il faudrait que je le fasse.

— Certaines d'entre elles vivent dans des résidences « propres » – tu sais, où la cigarette, l'alcool et le sexe sont interdits. Tu devrais demander une chambre dans un de ces dortoirs. Ce serait dommage que tu perdes ta bourse pour avoir trop fait la fête.

Emily réprima un grognement. Pas étonnant que sa mère archi-conservatrice veuille la faire vivre comme une nonne pendant toute la durée de ses études. Plus tôt dans la semaine, en apprenant que son amie Kelsey avait un problème de drogue, Mme Fields avait soumis Emily à un véritable interrogatoire. La jeune fille était étonnée qu'elle ne l'ait pas forcée à uriner dans un gobelet pour faire des analyses.

Pendant que Mme Fields continuait à vanter les résidences propres, Emily passa en revue les messages que « A » lui avait envoyés jusque-là. *Creusez autant que vous voudrez, pétasses. Vous ne me trouverez JAMAIS*, disait le dernier en date.

Emily rentra le ventre et bloqua sa respiration. D'une certaine façon, elle souhaitait presque que « A » dévoile tous leurs secrets, histoire d'en finir. La culpabilité était trop lourde à porter. Elle souhaitait aussi que « A » révèle sa propre identité. C'était la véritable Ali, elle en était sûre. Ses amies n'y croyaient peut-être pas, mais Emily était persuadée, jusque dans ses tripes, qu'Ali avait survécu à l'incendie des Poconos. Après tout, elle lui avait laissé un moyen de s'échapper en ouvrant la porte pour elle juste avant l'explosion.

Les morceaux du puzzle commençaient à s'assembler. Ali et Tabitha avaient séjourné au Sanctuaire à la même époque. Peut-être était-ce pour cela que Tabitha avait adopté les manières d'Ali. Et si les deux filles étaient de mèche ? Et si Ali avait recontacté Tabitha après l'incendie dans les Poconos ? Et si c'était elle qui l'avait envoyée en Jamaïque pour rendre cinglées ses anciennes amies ?

Toute cette histoire brisait le cœur d'Emily. Elle savait bien que leur bourreau n'était pas son Ali, la fille qu'elle avait adorée pendant des années, avec qui elle avait passé tant de temps et qu'elle avait embrassée dans la cabane des

DiLaurentis en 5^e. Mais elle ne pouvait s'empêcher de repenser à ce moment où la véritable Ali, revenue à Rosewood et se faisant passer pour *son* Ali, l'avait embrassée fougueusement. Elle paraissait sincère – rien à voir avec une psychopathe au cœur froid.

— Tu devrais sans doute faire une demande dès maintenant, suggéra Mme Fields tandis qu'elles dépassaient la cour de récréation d'une école au flanc d'une colline. (Assis sur les balançoires, plusieurs ados fumaient des cigarettes.) J'aimerais que ce soit réglé avant que ton père et moi partions mercredi prochain.

M. et Mme Fields se rendaient au Texas pour le soixantième anniversaire de mariage des grands-parents d'Emily, laissant leur benjamine seule à la maison pour la première fois de sa vie.

— Tu veux que j'appelle le secrétariat demain pour leur poser la question ?

Emily grogna :

— Maman, je ne suis pas sûre de vouloir...

Soudain, elle s'interrompit en reconnaissant l'endroit où elles se trouvaient. « SHIP LANE », annonçait un panneau. Un peu plus loin se dressait une petite maison blanche aux volets verts. C'était sous le porche de cette maison qu'Emily et Aria avaient déposé un certain siège auto des mois auparavant.

— Arrête-toi, bredouilla Emily.

Mme Fields pila.

— Que se passe-t-il ?

Le cœur d'Emily battait si fort qu'elle était certaine que sa mère pouvait l'entendre. Cette maison hantait ses rêves presque toutes les nuits, mais la jeune fille s'était juré de ne jamais repasser devant. Elle trouvait ça flippant que leur GPS les ait guidées jusqu'ici, comme s'il savait que cet endroit abritait des souvenirs douloureux pour elle. À moins, songea Emily en frissonnant, que quelqu'un d'autre ne soit au courant, quelqu'un qui se serait débrouillé pour programmer l'appareil.

« A ».

Mais maintenant qu'elle était là, Emily ne pouvait plus détacher son regard de la maison. L'écuelle marquée « LABRADORS BIENVENUS » avait disparu, mais le fauteuil à bascule était toujours sous le porche. Les buissons semblaient n'avoir pas été taillés depuis un moment. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres, et les journaux abandonnés sur la pelouse annonçaient que les occupants des lieux étaient partis en vacances.

Une foule de souvenirs envahirent l'esprit d'Emily. La jeune fille se revit descendant de l'avion au retour de la Jamaïque, titubante, nauséuse et épuisée. Elle avait d'abord pensé que c'était à cause de quelque chose qu'elle avait mangé aux Falaises, mais, au lieu de disparaître, les symptômes n'avaient fait

qu'empirer. Elle avait du mal à rester réveillée pendant les cours. Elle vomissait tout ce qu'elle avalait. L'odeur du café, du fromage ou des fleurs lui soulevait le cœur.

Une semaine plus tard, alors qu'elle regardait la télévision en zappant, Emily était tombée sur la fin d'un épisode de *True Life*¹, diffusé sur MTV, et consacré aux mères adolescentes. Une des filles interrogées avait été malade pendant des mois, mais s'était d'abord crue atteinte de mononucléose. Le temps qu'elle pense à faire un test de grossesse, elle était déjà enceinte de quatre mois.

C'est à ce moment-là qu'Emily avait compris. Dès le lendemain, celle-ci s'était rendue dans une ville voisine pour acheter un test de grossesse. Terrifiée à l'idée que sa mère le trouve, elle l'avait fait dans les toilettes sombres et humides du parc à côté de chez elle.

Bien entendu, le test avait été positif.

Emily avait passé les jours suivants dans le brouillard – choquée, paumée et horrifiée. Le père devait être Isaac, son seul et unique petit ami cette année-là. Mais ils n'avaient couché ensemble qu'une fois, et Emily n'était même pas sûre d'aimer les garçons. Qu'allaient dire ses parents ? Ils ne lui pardonneraient jamais, jamais.

Dès que ses idées s'étaient éclaircies, Emily avait échafaudé un plan. Elle s'échapperait de Rosewood pendant l'été pour loger avec sa sœur Carolyn, qui suivait un programme d'études à l'université Temple. Jusque-là, elle porterait des hauts amples pour dissimuler sa prise de poids. Elle verrait un médecin en ville et elle paierait en liquide pour que les consultations n'apparaissent pas sur le relevé de l'assurance maladie familiale. Elle contacterait une agence d'adoption et trouverait quelqu'un à qui confier son bébé.

Et elle avait bel et bien fait toutes ces choses. Ainsi avait-elle rencontré les Baker.

Après avoir appelé Rebecca, la coordinatrice de l'agence d'adoption, pour lui annoncer qu'elle avait fait son choix, Emily avait pris le train SEPTA et s'était rendue dans le New Jersey pour voir Derrick, l'ami qu'elle s'était fait en travaillant comme serveuse dans un restaurant de poisson de Philadelphie – le Poséidon. Derrick était la seule personne à qui elle s'était confiée de tout l'été. La douceur de son regard et de ses gestes l'apaisait.

Il avait été son roc, sa bouée de sauvetage, et elle lui avait raconté quasiment toute sa vie, depuis l'affaire « A » jusqu'à son béguin pour Maya St. Germain. De temps en temps, elle culpabilisait de l'ennuyer ainsi avec ses problèmes, tandis que Derrick parlait très peu de lui en retour. Mais chaque fois le jeune homme haussait les épaules et répliquait que sa vie était très ennuyeuse comparée à celle d'Emily.

Derrick bossait alors durant les week-ends comme jardinier dans une grande maison de Cherry Hill. Il avait proposé à Emily de l'y rejoindre. C'était un véritable manoir avec un portail en fer forgé, une maison d'invités dans le fond de la propriété et une longue allée sinueuse, pavée plutôt que bitumée.

Derrick avait dit que ça ne dérangerait pas les propriétaires s'ils discutaient dans le belvédère. Du coup, c'était là qu'Emily lui avait annoncé la nouvelle. Il l'avait écoutée patiemment et, son récit terminé, il l'avait serrée très fort dans ses bras. Emily en avait eu les larmes aux yeux. Derrick était un cadeau du ciel, apparu dans sa vie juste au moment où elle avait besoin qu'on lui prête une oreille attentive.

Pendant qu'ils parlaient, la porte située à l'arrière de la maison, et donnant sur un patio luxueux équipé d'une vaste piscine rectangulaire, s'était ouverte. Une femme de grande taille, aux cheveux blonds coupés court et au nez un peu trop long, était sortie du manoir. Immédiatement, elle avait remarqué Emily et l'avait détaillée avec intérêt, depuis ses cheveux frisottants jusqu'à ses seins gonflés et son ventre distendu. Un petit cri de détresse s'était échappé de sa bouche. Elle s'était approchée de la jeune fille avec une expression si triste qu'Emily en avait eu le cœur brisé.

— Vous en êtes à combien ? avait-elle demandé doucement.

Emily avait frémi. En raison de son âge, la plupart des gens détournaient les yeux de son ventre comme si elle portait une énorme tumeur et non un bébé. C'était bizarre de tomber sur quelqu'un qui ne semblait pas choqué ou désapprobateur.

— Euh, sept mois et demi.

Les yeux de la femme s'étaient remplis de larmes.

— C'est merveilleux. Et vous vous sentez bien ?

— Ça peut aller, avait répondu Emily en jetant un coup d'œil à Derrick.

Mais celui-ci s'était contenté de se mordre la lèvre inférieure.

La femme avait tendu une main à Emily.

— Je m'appelle Gayle. Cette maison m'appartient.

— Euh, Heather, avait bredouillé Emily.

C'était le faux nom qu'elle donnait à tout le monde – Derrick excepté – depuis le début de l'été, celui qui était inscrit sur son badge de serveuse au Poséidon. Des photos d'elle toute maigre d'avant sa grossesse traînaient partout sur Internet, dans des articles consacrés à l'affaire Alison DiLaurentis. Emily ne voulait pas qu'un blog quelconque révèle qu'elle était enceinte. Elle imaginait déjà le coup de fil horrifié de ses parents...

— Vous avez beaucoup de chance, avait murmuré Gayle en fixant le ventre d'Emily avec tendresse.

On aurait presque dit qu'elle voulait le toucher. Soudain, son sourire s'était évanoui, et des larmes avaient roulé sur ses joues.

— Seigneur, avait-elle balbutié avant de se détourner et de rentrer précipitamment dans la maison en claquant la porte derrière elle.

Emily et Derrick avaient gardé le silence un moment, écoutant le bruit d'une tondeuse à gazon dans la propriété voisine.

— J'ai fait quelque chose de mal ? s'était inquiétée Emily.

La femme lui avait paru si fragile !

Derrick avait levé les yeux au ciel.

— Mais non. Ne t'en fais pas pour ça.

Emily avait donc oublié l'incident. Elle ne pouvait pas deviner que, quelques semaines plus tard, elle promettrait à Gayle de lui donner son bébé... avant de revenir sur sa parole.

Emily repensa aux messages furieux que Gayle lui avait laissés le jour où elle avait déposé le bébé sous le porche des Baker. « Je vais te retrouver... et tu t'en mordras les doigts. » Par chance, elle n'était jamais parvenue à ses fins.

— Emily, ma chérie, ça va ? demanda Mme Fields, arrachant la jeune fille à ses pensées.

Emily se mordit très fort l'intérieur de la joue.

— Euh, je connais la fille qui habite ici, improvisa-t-elle en sentant ses pommettes s'empourprer. J'ai cru la voir à la fenêtre, mais je me suis trompée. On peut y aller.

Mme Fields scruta le jardin de la petite maison blanche.

— Leur pelouse est affreuse, murmura-t-elle. Ils n'arriveront jamais à vendre avec toutes ces mauvaises herbes.

Emily plissa les yeux.

— Comment ça, à vendre ?

— Tu n'as pas vu ?

Mme Fields désigna une pancarte marquée « À VENDRE », avec la photo d'un agent immobilier et un numéro de téléphone. Dans le coin supérieur droit, des étoiles filantes clamaient « URGENT ! ». Un après-midi portes ouvertes aurait lieu le samedi suivant, de midi à seize heures.

La nausée tordit le ventre d'Emily. Savoir que les Baker habitaient là, que son bébé se trouvait tout près d'elle l'avait réconfortée et apaisée jusqu'ici. Elle n'avait qu'à fermer les yeux pour se représenter l'endroit où vivait sa fille. Mais les Baker n'étaient pas partis en vacances : ils avaient déménagé.

Son bébé avait disparu.

[1.](#) Série documentaire américaine qui traite de faits de société en suivant des individus dans leur vie quotidienne.

ON DÉCOUVRE DE CES TRUCS, AU RAYON FRUITS ET LÉGUMES...

Le lendemain, la cloche de l'Externat de Rosewood sonna en cours d'histoire de l'art, et les vingt-deux élèves se levèrent d'un même élan.

— N'oubliez pas de lire le chapitre huit pour demain ! lança Mme Kittinger tandis qu'ils sortaient.

Aria fourra ses livres dans son sac à dos et suivit la horde dans le couloir. Elle consulta son portable, dont l'écran clignotait depuis presque une heure. *Nouvelle alerte Google pour Tabitha Clark.*

L'estomac de la jeune fille se noua. Depuis la découverte du corps de Tabitha, elle lisait et regardait tout ce qui concernait la défunte : les témoignages de sa famille et de ses amis éplorés, les pétitions pour interdire l'alcool pendant les vacances de printemps... Ce jour-là, un quotidien avait publié un article intitulé : *Le père de l'adolescente noyée attaque en justice l'hôtel jamaïcain qui lui a servi de l'alcool.*

Aria cliqua sur le lien. Il y avait une photo de Kenneth Clark, un homme de haute taille qui portait des lunettes. Capitaine d'industrie, il voulait lutter contre les ravages de l'alcool chez les jeunes en punissant les bars qui servaient des mineurs.

« Je serais curieux de savoir quel taux d'alcool elle avait dans le sang au moment de sa mort », disait-il.

L'article citait également Graham Pratt, le petit ami de Tabitha :

« Je pense qu'il est très possible que le barman des Falaises ait continué à la servir même si elle était déjà visiblement soûle. »

Ouah. Et si la famille et les amis de Tabitha apprenaient que l'alcool n'était pour rien dans son décès ?

Aria sentit sa gorge s'assécher et les battements de son cœur devenir presque douloureux. Elle avait déjà assez de mal à vivre sans penser à l'innocente qu'elle avait poussée dans le vide – certaines nuits, elle n'en dormait pas, et il arrivait

qu'elle ne puisse rien avaler. Mais si la police établissait un lien entre Tabitha et Aria... si la vie d'Hanna, d'Emily et de Spencer était gâchée par un crime dont, d'un point de vue technique, elle était la seule coupable... la jeune fille ne voyait pas comment elle pourrait continuer à faire semblant.

— Aria ?

Faisant volte-face, elle découvrit Emily derrière elle. Son amie portait une parka de l'équipe de natation de Rosewood et un jean noir skinny. La curiosité se lisait sur son visage rond parsemé de taches de rousseur.

— Euh, salut. (Aria glissa son portable dans sa poche. Inutile de montrer l'article à Emily et de l'inquiéter pour rien.) Quoi de neuf ?

— Je me demandais si tu allais à la conférence que le père d'Hanna organise demain soir. (Emily s'écarta pour laisser passer des garçons de l'équipe d'aviron.) Elle m'a demandé si je venais.

— Ouais, j'y vais. (Aria avait déjà répondu par l'affirmative à la question d'Hanna.) Tu veux qu'on se retrouve sur place ?

— Ce serait chouette, acquiesça Emily avec un pauvre sourire qu'Aria reconnut instantanément.

Du temps où elles faisaient partie de la bande d'Ali, Aria avait baptisé ça son « sourire de Bourriquet ». Elle l'avait souvent vu sur le visage d'Emily après la disparition de *leur* Ali.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Em ? demanda-t-elle doucement.

Emily fixait ses baskets New Balance grises. Derrière elle, des garçons de seconde se bousculaient pour jouer. Kirsten Cullen se remettait du rouge à lèvres en se regardant dans la vitrine aux trophées.

— Hier, je suis passée dans Ship Lane en voiture, avoua Emily.

Aria cligna des yeux, se souvenant de la signification de cette adresse.

— Ah.

Emily déglutit péniblement.

— Il y avait une pancarte « À VENDRE » sur la pelouse, et la maison avait l'air vide. Les Baker ont déménagé.

Sa mâchoire tremblait comme si elle allait se mettre à pleurer.

— Oh, Em !

Aria prit son amie dans ses bras. Elle avait été incroyablement choquée quand Emily l'avait appelée pour lui révéler qu'elle était enceinte, l'été précédent. Son amie l'avait suppliée de ne pas en parler aux autres. « Je maîtrise la situation, avait-elle affirmé. J'ai déjà choisi une famille d'adoption pour le bébé. J'avais juste besoin d'en parler à quelqu'un. »

— J'aurais bien voulu savoir qu'ils comptaient partir, murmura Emily.

— C'est logique, non ? raisonna Aria. Un bébé était apparu brusquement dans leur vie. Les voisins devaient se poser des questions. Ils ont peut-être déménagé pour ne pas avoir d'ennuis.

Emily réfléchit.

— À ton avis, ils sont allés où ?

— On pourrait essayer de le découvrir. L'agent immobilier le sait peut-être ? suggéra Aria.

Les yeux d'Emily s'illuminèrent.

— La pancarte indiquait un après-midi portes ouvertes ce samedi.

— Si tu veux, je t'accompagne, offrit Aria.

— Vraiment ?

Emily semblait soulagée.

— Bien sûr.

— Merci.

Emily se jeta au cou d'Aria pour la serrer très fort. Cette dernière lui rendit son étreinte en se réjouissant qu'elles soient de nouveau aussi proches. Elles avaient passé tant de temps à s'éviter, comme si ça pouvait faire disparaître les secrets qu'elles partageaient ! Mais ça ne leur avait pas servi à grand-chose. Mieux valait qu'elles affrontent « A » ensemble. Et puis, avoir des amies proches avait beaucoup manqué à Aria.

Son téléphone sonna. Emily s'écarta d'elle en disant qu'elle devait aller en cours. Tandis qu'elle s'éloignait dans le couloir, Aria consulta son portable en fronçant les sourcils. Le nom de Meredith s'affichait à l'écran. C'était pourtant très rare que la petite amie de son père l'appelle.

— Aria ? lança Meredith quand la jeune fille décrocha. Oh mon Dieu, je suis si contente d'avoir réussi à te joindre !

En fond sonore, Aria entendait les pleurs de Lola, le bébé que Meredith avait eu avec Byron, mais aussi un bruit de vaisselle qui s'entrechoquait.

— J'ai besoin que tu me rendes un grand service. Je voudrais essayer de refaire ces pâtes géniales qu'on a mangées dans un resto italien de Philadelphie l'autre jour, mais je viens de passer chez Fresh Fields et ils n'ont plus de tatsoi. Ils en ont au Fresh Fields de Bryn Mawr, mais je ne peux pas y aller maintenant. Lola est de mauvais poil, et ce sera pire si je la sors. Tu pourrais faire un saut là-bas après les cours ?

Aria s'affaissa contre le mur et regarda distraitement l'affiche qui rappelait aux élèves de terminale de s'inscrire aux excursions prévues pendant la Croisière verte.

— Tu ne pourrais pas remettre ça à demain ?

Bryn Mawr n'était pas exactement la porte à côté.

— Je voudrais vraiment faire ce plat ce soir.

— Pourquoi ce soir ? Byron reçoit des collègues ?

Meredith poussa un petit grognement gêné.

— Laisse tomber. Je me débrouillerai autrement.

Elle avait réussi à éveiller la curiosité d'Aria.

— Sérieusement, pourquoi aujourd'hui ?

Il y eut une longue pause. Puis Meredith soupira.

— D'accord. C'est l'anniversaire de notre premier baiser.

La nausée tordit les entrailles d'Aria.

— Oh.

Ses parents étaient encore mariés quand Byron avait commencé à fréquenter Meredith en secret.

— C'est toi qui as insisté. Je ne voulais pas te le dire !

Aria fourra sa main libre dans la poche de son blazer. Si Meredith voulait vraiment qu'elle l'ignore, pourquoi l'avait-elle appelée, elle, en premier ?

— Aria ? Tu es toujours là ? Écoute, je suis désolée de te l'avoir dit. Mais j'ai vraiment besoin de ton aide. Tu veux bien faire ça pour moi, juste cette fois ?

Les pleurs de Lola redoublèrent d'intensité.

Aria ferma les yeux. Même si cet anniversaire lui faisait horreur, plus Meredith serait stressée, plus Lola en pâtirait. Sans compter que, si elle refusait de rendre service à sa belle-mère, cela arriverait forcément aux oreilles de son père, qui, lui, lui en ferait le reproche.

— D'accord, soupira-t-elle alors que la seconde sonnerie retentissait. Mais il va falloir m'expliquer ce que c'est, le tatsoi.

Quelques heures plus tard, Aria se gara sur le parking du Fresh Fields de Bryn Mawr. Située à une quinzaine de kilomètres de Rosewood, la ville possédait une petite université d'arts libéraux réservée aux femmes, un théâtre qui produisait des pièces d'avant-garde et une vieille auberge devant laquelle une pancarte clamait : « GEORGE WASHINGTON A DORMI ICI ». Les voitures affichaient toutes des autocollants de pare-chocs marqués « SAUVEZ LES BALEINES », « POUR UN MONDE PLUS VERT », « VIVE LA PAIX » OU « JETEZ VOTRE TÉLÉ ».

Après avoir franchi les portes coulissantes du magasin et longé une bonne trentaine de barils d'olives, Aria atteignit le rayon fruits et légumes. Apparemment, le tatsoi ressemblait beaucoup aux épinards. Du coup, Aria se demandait bien pourquoi Meredith n'avait pas tout simplement utilisé des épinards pour son foutu dîner d'anniversaire.

Cette histoire la mettait horriblement mal à l'aise. Quand elle était en 5^e, Aria avait surpris Byron et Meredith en train de s'embrasser dans une ruelle. Son père

l'avait suppliée de ne rien dire à sa mère, et même si Aria en brûlait d'envie, elle avait pensé qu'en gardant le secret de Byron elle empêcherait ses parents de divorcer.

Pendant longtemps, *leur* Ali avait été la seule au courant de la liaison de Byron, et Aria l'avait amèrement regretté, car son amie la taquinait constamment à ce sujet. Par exemple, elle demandait à Aria si elle était certaine que son père n'avait pas fait d'autres infidélités à sa mère.

Quand Ali avait disparu, une petite partie d'Aria avait été soulagée : elle ne pourrait plus la torturer à présent. Mais garder un tel secret sans pouvoir en parler à personne n'était guère plus agréable. Aria avait pris sur elle, en se disant qu'elle agissait pour le bien de sa famille. Au final, son sacrifice n'avait servi à rien. « A » avait tout raconté à Ella, et les parents d'Aria s'étaient quand même séparés.

Passant devant une balance, la jeune fille la toucha du bout des doigts. Mieux valait ne pas ruminer. De toute façon, Ella et Byron avaient déjà cessé d'être un vrai couple bien avant l'entrée en scène de Meredith. Rien à voir avec les Kahn, par exemple, ou avec la relation entre Aria et Noel.

Aria dépassa plusieurs cageots d'aubergines à la peau violette brillante, ainsi qu'un tas de pots de menthe et de basilic thaï odorant. Une femme portant un tablier Fresh Fields lui offrit un morceau de blette sautée. Au bout du rayon, Aria aperçu un petit casier plein de feuilles vertes où était indiqué « TATSOI ». Elle prit un sac en plastique au distributeur et commença à le remplir.

Du coin de l'œil, elle aperçut une femme en train d'examiner les tomates à l'ancienne. Vêtue d'une robe imprimée de style Pucci, l'inconnue avait la peau bronzée, des sourcils broussailleux et un maquillage pas franchement subtil. Elle ressemblait vaguement au père de Noel – comme s'il s'agissait de sa sœur.

Aria s'approcha pour lui demander où elle avait acheté sa robe : elle était sûre qu'Ella l'adorerait. Mais avant qu'elle l'atteigne, la femme pivota légèrement. En la voyant de trois quarts, Aria eut la nausée, et elle se hâta de plonger derrière un présentoir. Au bout d'un moment, elle risqua un coup d'œil et hoqueta.

Elle avait bien vu. Cette femme n'était pas la sœur de M. Kahn. C'était M. Kahn lui-même.

SPENCER EST DANS LA PLACE

Ce soir-là, peu après dix-huit heures, Spencer entra au Loup Rayé, un restaurant situé dans Walnut Street, à Philadelphie. La salle à manger était pourvue d'un haut plafond qui engendrait de l'écho, d'un plancher en bois de cerisier du Brésil soigneusement poli et de colonnes corinthiennes sur le pourtour. D'énormes lampes en forme de tonneaux pendaient au-dessus des tables drapées de nappes blanches, entre lesquelles tournoyaient les serveurs. Une odeur de beurre fondu, d'espadon grillé et de vin rouge planait dans l'air.

« DÎNER DE BIENVENUE DES ADMIS EN AVANCE À PRINCETON », était-il écrit sur une petite pancarte discrète juste après le pupitre du maître d'hôtel. Une flèche désignait une seconde salle à manger plus petite, sur la droite.

Une trentaine de lycéens se tenaient là. Vêtus de pantalons en toile, de chemises de soirée et de cravates, les garçons affichaient cet air à la fois ringard et arrogant de tous les majors de promo. Les filles avaient opté pour l'uniforme twin-set, jupe aux genoux et escarpins à talons moyens, histoire de se donner une allure de future avocate. Certaines étaient mincissimes et ressemblaient à des mannequins ; d'autres, plus enveloppées, portaient des lunettes à monture foncée, mais toutes avaient l'air d'élèves brillantes à la moyenne parfaite.

Une télévision au-dessus du bar attira l'attention de Spencer. En bas de l'écran, un bandeau jaune annonçait une rediffusion de *La Tueuse au visage d'ange* le vendredi. La fille qui jouait Alison DiLaurentis apparut pour annoncer aux actrices interprétant Spencer, Aria, Hanna et Emily qu'elle voulait redevenir leur meilleure amie.

« Vous m'avez tellement manqué », geignit-elle.

Spencer se détourna, les joues en feu. N'était-il pas temps qu'ils cessent de programmer ce téléfilm stupide ? D'autant qu'il ne racontait pas toute l'histoire. Mais comment les producteurs auraient-ils pu savoir que les filles avaient cru retrouver la véritable Ali en Jamaïque ?

Ne pense pas à ça, se morigéna Spencer. Carrant les épaules, elle entra dans la salle à manger privatisée. La dernière chose dont elle avait besoin, c'était d'un pétage de plombs façon Lady Macbeth à sa première soirée étudiante.

À peine avait-elle franchi la double porte qu'une fille blonde aux grands yeux violets lui adressa un large sourire.

— Bonsoir ! Tu es là pour le dîner ?

— Oui, répondit Spencer en redressant le dos. Spencer Hastings, de Rosewood.

Elle pria pour que personne ne reconnaisse son nom ni ne remarque qu'une version d'elle un peu plus âgée et un peu plus enrobée passait en ce moment à la télé dans la pièce voisine.

— Bienvenue ! Je suis Harper, une des ambassadrices de Princeton. (La fille fouilla parmi un tas de badges et trouva celui qui portait le nom de Spencer en majuscules.) Hé, dit-elle en avisant le porte-clés en argent pendu au cabas en cuir de Spencer, et qui représentait le monument de Washington. Tu l'as eu à la conférence sur le leadership de D.C. il y a deux ans, non ?

— Tout à fait ! s'exclama Spencer, se félicitant de l'avoir accroché là à la dernière minute dans l'espoir que quelqu'un le remarquerait.

Harper sourit.

— J'en ai un quelque part, moi aussi. Je croyais qu'ils n'invitaient que des étudiants de cycle supérieur à cette conférence.

— En principe, oui, fit Spencer avec une grimace faussement contrite. Tu y étais ?

Harper acquiesça avec enthousiasme.

— C'était génial, non ? Rencontrer tous ces sénateurs, organiser ces fausses réunions des Nations unies... Bon, le dîner d'ouverture était un peu...

— Bizarre ? gloussa Spencer. Tu penses au mime, j'imagine ?

En effet, les organisateurs avaient engagé un mime qui avait passé toute la soirée à faire semblant d'être prisonnier d'une boîte invisible ou de promener son chien imaginaire.

— Et comment ! ricana Harper. Il était super flippant.

— Mais le sénateur de l'Idaho l'a adoré, lui rappela Spencer en pouffant.

— Oui, je m'en souviens.

Le sourire d'Harper était chaleureux et sincère. Son regard se posa sur le badge de Spencer.

— Tu vas à l'Externat de Rosewood ? Une de mes meilleures amies allait là-bas. Tansy Gates, ça te dit quelque chose ?

— Elle était dans mon équipe de hockey sur gazon ! s'exclama Spencer, ravie de se découvrir un nouveau lien avec Harper.

Tansy faisait partie des filles qui avaient lancé une pétition pour pousser l'administration de l'Externat à accepter des filles de 5^e dans l'équipe de hockey, parce qu'elle espérait que Spencer serait choisie. Au lieu de ça, c'était Ali qui avait eu la place, et Spencer avait dû se contenter de jouer dans l'équipe des 6^e, qui acceptait tout le monde et qui était donc complètement nulle.

Puis Spencer baissa les yeux vers le badge d'Harper, qui mentionnait toutes les activités extrascolaires dans lesquelles la jeune fille était impliquée. Hockey sur gazon. *The Daily Princetonian*, le journal de la fac. Et, à la fin, en toutes petites lettres : « Responsable des querelles, club de Gourmets Ivy ».

Spencer réprima un hoquet. Elle avait fait des tas de recherches sur les clubs de Gourmets depuis qu'elle s'était laissé prendre au dépourvu pendant la dégustation de gâteaux. L'Ivy était mixte, et parmi ses anciens membres on comptait des chefs d'État, des P-DG de grandes entreprises et des auteurs de premier plan. Aussi Spencer l'avait-elle placé en tête de sa liste. Si Harper était responsable des querelles, ça signifiait qu'elle choisissait les nouveaux membres. Elle était donc *la* personne à connaître.

Soudain, quelqu'un frappa dans ses mains au fond de la salle.

— Bienvenue, futures premières années ! cria un type dégingandé avec des cheveux blond-roux bouclés. Je suis Steven, un des ambassadeurs de Princeton. Le dîner va commencer ; si tout le monde veut bien s'asseoir...

Spencer jeta un coup d'œil à Harper.

— On se met ensemble ?

Le visage de l'autre fille se décomposa.

— J'aimerais bien, mais les places sont déjà attribuées. (Elle désigna le badge de Spencer.) Tu vois ce numéro ? C'est celui de la table où on t'a mise. Mais je suis sûre que tu rencontreras des gens super parmi les autres admis en avance !

— Sans doute, lâcha Spencer en s'efforçant de masquer sa déception.

Puis, avant qu'elle puisse ajouter quoi que ce soit, Harper s'éloigna d'un pas dansant.

Spencer se dirigea vers la table quatre et s'assit face à un Asiatique aux cheveux hérissés à grand renfort de gel, qui portait des lunettes rectangulaires et avait le regard rivé à l'écran de son iPhone. Deux types en veste de l'École préparatoire Pritchard parlaient d'un tournoi de golf qu'ils avaient disputé l'été précédent. Une fille petite et menue, en tailleur pantalon à la Hillary Clinton, hurlait dans son portable qu'il fallait vendre tout de suite. Spencer haussa un sourcil. Avait-elle déjà un portefeuille d'actions ? Ses futurs camarades ne perdaient pas de temps.

— *Hola.*

Un garçon avec un bouc, des cheveux bruns en désordre et des yeux ensommeillés saluait Spencer depuis la chaise voisine. L'ourlet de son pantalon de toile grise était défait ; il portait des chaussures à semelle épaisse, probablement en toile de chanvre, et il sentait comme le bong géant que Mason Byers avait rapporté d'Amsterdam.

L'accro de la fumette tendit sa main à Spencer.

— Raif Fredricks, se présenta-t-il. La plupart des gens m'appellent Reefer. Je viens de Princeton ; du coup, je ne vais pas tellement changer d'air l'année prochaine. Mes parents me supplient de ne pas prendre de chambre sur le campus, mais j'ai besoin de ma liberté. Je veux pouvoir organiser des manifs pendant le dîner et jouer des percussions dans ma chambre jusqu'à quatre heures du matin !

Spencer cligna des yeux. Il avait parlé si vite qu'elle n'était pas sûre d'avoir tout compris.

— Euh, tu es admis à Princeton ?

Reefer – quel surnom idiot ! – grimaça.

— Comme tous les gens qui sont ici ce soir, non ? répondit-il, le bras toujours tendu. Tu sais que tu es censée me serrer la main et me dire : « Salut, Reefer, moi c'est... » ?

— Spencer, répondit automatiquement la jeune fille en serrant sa grande main l'espace d'une fraction de seconde.

Elle n'en revenait pas. La place de ce type était sur une pelouse d'Hollis, avec d'autres étudiants sortis de leur lycée en milieu de classement. Il ne donnait pas l'impression d'être du genre à bûcher ses examens comme un fou ni à accumuler les heures de bénévolat pour se constituer un bon dossier.

— Alors, Spencer, dit-il en se radossant à sa chaise et en détaillant la jeune fille. Je crois que c'est le destin qui nous a placés l'un à côté de l'autre. Tu n'as pas l'air trop prisonnière du système. (Il lui donna un coup de coude.) Et, surtout, tu es hyper mignonne.

Pitié, songea Spencer en lui tournant délibérément le dos et en feignant d'être fascinée par la salade d'endives que les serveurs venaient de leur apporter. C'était bien sa chance d'être assise à côté de ce gros naze !

Mais Reefer ne pigea pas. Il se pencha vers elle pour lui taper sur l'épaule.

— Timide, hein ? Je comprends. Dis, j'envisageais d'aller à Independence Hall pour assister à la réunion « Occupez Philadelphie » après le dîner. Ça te tente ? C'est censé être très intéressant.

— Euh, non, merci, répondit Spencer, agacée qu'il parle aussi fort.

Et si tout le monde croyait qu'ils étaient amis ?

Reefer enfourna une feuille d'endive.

— Tant pis pour toi. Tiens, au cas où tu changerais d'avis.

Il déchira une page d'un carnet à spirale corné qu'il avait dans son sac, griffonna quelque chose dessus et le tendit à Spencer. Les yeux plissés, la jeune fille déchiffra : « Quel étrange et long voyage ce fut¹. » *Hein ?*

— Jerry est mon gourou, expliqua Reefer en désignant une suite de chiffres sous la citation. Tu peux appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Je ne dors jamais.

— Euh, merci.

Spencer glissa le papier dans son sac. Croisant le regard d'Harper qui l'observait depuis l'autre bout de la pièce, elle leva les yeux au ciel comme pour dire : *Si seulement il pouvait me lâcher !*

Par chance, Steven, l'autre ambassadeur, reprit la parole. Il se lança dans un long discours destiné à flatter l'ego des nouveaux admis, leur assurant qu'ils étaient tous formidables et que, un jour, grâce à leurs études à Princeton, ils changeraient le monde. Cela dura presque une heure. Dès que les serveurs eurent débarrassé les assiettes à dessert, Spencer jaillit de son siège aussi vite que ses longues jambes musclées par le hockey sur gazon le lui permirent. Elle rejoignit Harper près de la machine à café et lui adressa un immense sourire.

— J'ai vu que tu as fait la connaissance de Reefer, commenta Harper avec un clin d'œil.

Spencer grimaça.

— Ouais. Je suis une petite veinarde.

Harper lui jeta un regard indéchiffrable, puis se rapprocha d'elle.

— Écoute, je sais que je te demande ça à la dernière minute, mais tu fais quoi ce week-end ?

— Euh, pas grand-chose.

Spencer était censée aider sa mère à goûter d'autres gâteaux, mais franchement, un second mariage nécessitait-il une pièce montée *et* un buffet de *cupcakes* ?

Les yeux d'Harper se mirent à briller.

— Génial. Parce que j'aimerais vraiment t'emmener à une soirée. Je pense que tu t'entendrais bien avec mes amies. Et tu pourrais dormir dans la grande maison où je loge sur le campus. Te faire déjà une impression.

— Ce serait super, dit très vite Spencer comme si elle craignait qu'Harper ne revienne sur son offre.

La grande maison était forcément le quartier général de l'Ivy. En tant que responsable des querelles, Harper devait y avoir une chambre.

— Alors, c'est entendu. (Harper tapa quelque chose sur le clavier de son téléphone.) Donne-moi ton adresse mail. Je t'enverrai mon numéro et les

explications pour venir. Rendez-vous sur place à dix-huit heures.

Spencer lui dicta son adresse mail et son numéro de portable. Peu de temps après, un message d'Harper apparut dans sa boîte de réception. Elle l'ouvrit et faillit pousser un grand cri de joie. Harper lui avait bien donné l'adresse de la maison de l'Ivy Club, sur Prospect Avenue.

En quittant le restaurant, Spencer avait l'impression de flotter. Alors qu'elle poussait la porte tambour pour sortir, son portable, qu'elle avait rangé dans son sac, émit un *bip* étouffé. Spencer le sortit. À la vue de l'écran, son cœur se changea en pierre. Elle avait reçu un nouveau texto d'un expéditeur anonyme.

Salut Spence ! Tu crois que tes nouveaux amis de la fac te laisseraient entrer dans leur club de Gourmets s'ils connaissent ton appétit pour le meurtre ? Biz !

« A »

[1](#). *What a Long Strange Trip It's Been* (en VO) est le nom d'une compilation de morceaux du groupe psychédélique The Grateful Dead, dont Jerry Garcia était le chanteur et le guitariste.

DOUCHE FROIDE POUR HANNA

Le lendemain soir, Hanna se tenait devant le vestiaire des garçons, tirant sur le bas de la robe moulante qu'elle avait enfilée après la fin des cours, à la place de son uniforme. Autour d'elle, les élèves se dépêchaient pour attraper leur bus, ne pas manquer le début de leur entraînement ou regagner leur voiture afin de se rendre au centre commercial King James.

Le téléphone d'Hanna bipa, et la jeune fille baissa rapidement le volume. C'était encore un message d'Isabel qui lui rappelait d'arriver un peu avant le début de la conférence, histoire de rencontrer et de saluer quelques gros donateurs. Comme si Hanna ne savait pas ce qu'elle était censée faire ! Après tout, elle avait aidé à organiser cette soirée. Et elle arriverait quand elle arriverait. Pour l'instant, elle ne pensait qu'à la mission qu'elle s'appropriait à accomplir.

Une odeur de chaussettes sales et de déodorant Axe s'échappait du vestiaire, avec des voix étouffées et le sifflement des douches. Comme par hasard, l'équipe de course en salle venait juste d'enchaîner une série de sprints crevants autour du parking gelé. Et comme par hasard, Mike avait intégré cette équipe afin de se maintenir en forme pour le lacrosse. L'opération « Récupérer Mike » pouvait commencer.

La porte bleue s'ouvrit en provoquant un courant d'air, et deux garçons de seconde en veste de jogging sortirent du vestiaire. Au passage, ils jetèrent un coup d'œil interloqué à Hanna. Celle-ci les foudroya du regard et se rapprocha de la porte.

— Ce cours de pole dance, c'était vraiment une idée du tonnerre ! s'enthousiasma Mason Byers de sa voix de baryton reconnaissable entre toutes. Vous avez vu les filles qui se sont inscrites ?

— Ne m'en parle pas, mec, répondit James Freed. La dernière fois que je suis allé à la muscu, je n'ai rien foutu de toute l'heure : j'ai passé mon temps à les mater.

— La copine de Mike est dans ce cours, non ? demanda Mason.

Hanna se rembrunit. Colleen faisait de la pole dance, maintenant ? Pour son spectacle de Noël en 4^e, elle avait revêtu le costume traditionnel letton et effectué la danse folklorique de ses ancêtres. Hanna et Mona s'étaient moquées d'elle pendant des mois.

— Si, répondit James avec un grognement tout masculin. Pas étonnant qu'il se la tape. (Il ricana.) Tu savais que Bebris signifiait « castor » en letton ?

Une minute. Il venait bien de dire que Mike « se tapait » Colleen ? Hanna éprouva un pincement de jalousie. Mike et elle n'avaient jamais fait l'amour, alors qu'ils étaient sortis ensemble pendant plus d'un an.

Deux autres types sortirent du vestiaire, et Hanna en profita pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Elle ne vit ni James ni Mason, mais Mike qui se tenait devant son casier, ses cheveux noirs mouillés plaqués sur le crâne et de petites gouttes d'eau ruisselant sur ses larges épaules nues. Il ne portait qu'un boxer, et Hanna se demanda s'il avait toujours été aussi musclé.

Elle carra les épaules. *Quand il faut y aller...* Discrètement, elle se faufila dans la pièce pleine de vapeur.

Elle n'était encore jamais entrée dans le vestiaire des garçons, et elle fut déçue de constater que, mis à part la coquille qui traînait par terre entre deux rangées de casiers, il ressemblait en tout point à celui des filles. Une odeur de talc et de chaussettes mouillées planait dans l'air, et la poubelle débordait de bouteilles de Gatorade vides.

Hanna s'avança dans l'allée du vestiaire sur la pointe des pieds, ne s'arrêtant qu'à un mètre de Mike. Sur son dos, elle vit la cicatrice en forme de croissant de lune qu'il s'était faite en tombant de vélo quand il était petit. Ils s'étaient montré toutes leurs blessures de guerre un après-midi chez Hanna, et ils avaient fini en sous-vêtements – mais ils n'étaient pas allés plus loin.

D'une certaine façon, Hanna avait peur de coucher avec Mike. Elle ne l'avait jamais fait avec personne, et même si lui était toujours en train de parler de cul, elle le soupçonnait d'avoir aussi un peu la trouille de passer à l'acte.

Levant les bras, elle posa ses mains sur les yeux du jeune homme.

— Bouh !

Mike sursauta, puis se détendit.

— Hééééé. Qu'est-ce que tu fais là ?

Au lieu de répondre, Hanna commença à lui piquer le cou de baisers. Mike se laissa aller contre elle. À travers sa robe moulante, Hanna ressentait la peau nue du jeune homme. Tendait un bras en arrière, il passa les doigts dans ses longs cheveux auburn qu'elles avaient bouclés au fer à friser. Soudain, il fit volte-face, les yeux écarquillés.

— Hanna ! (Il saisit une serviette sur le banc pour la plaquer contre son torse.) Qu'est-ce que tu fous ?

D'un index recourbé, la jeune fille l'attrapa par le cordon qu'il portait autour du cou depuis que sa famille était rentrée d'Islande, et elle l'attira vers elle.

— Ne sois pas timide. Laisse-toi faire. C'est bien un de tes fantasmes, non ?

Mike s'écarta d'elle, les yeux exorbités.

— Tu as perdu la tête, ou quoi ?

Il ne louchait pas le moins du monde sur la robe moulante d'Hanna, ni sur les escarpins à talons si hauts qu'ils lui faisaient mal aux chevilles. Au lieu de ça, il la fixait sévèrement, comme si elle avait commis un crime.

— Va-t'en.

Hanna se raidit.

— Tu ne disais pas ça il y a une minute.

— C'est parce que je te prenais pour quelqu'un d'autre.

Mike enfila un T-shirt et attrapa son jean. Hanna s'adossa aux casiers pour le regarder.

— Écoute, Mike, je veux qu'on se remette ensemble, d'accord ? C'est fini entre moi et mon copain. Je sais que toi aussi, tu veux qu'on se remette ensemble. Alors arrête de faire l'idiot et embrasse-moi !

Elle ponctua sa phrase d'un petit rire pour ne pas avoir l'air trop autoritaire, mais Mike se contenta de la dévisager sans réagir.

— L'autre soir au centre commercial, je t'ai dit que j'avais une petite amie.

Hanna leva les yeux au ciel.

— Colleen ? Pitié. Tu ne te souviens pas qu'on lui a mis la tête dans les toilettes – celles qui crachent de l'eau comme un geyser – quatre fois quand elle était en 6^e ? Et puis, le théâtre, c'est ringard. Tu vas faire baisser ta cote de popularité en t'obstinant à sortir avec elle.

Mike croisa les bras sur sa poitrine.

— Colleen a un agent. Elle a déjà auditionné pour des rôles importants à la télé. Et la popularité, je m'en fous.

Ben voyons.

— Elle couche, c'est ça ? lança Hanna, surprise par l'amertume de sa propre voix.

L'expression de Mike se durcit.

— Elle me plaît vraiment, Hanna.

Il la fixa quelques secondes, et la brume dans la tête d'Hanna commença à se dissiper. Mike ne sortait pas avec Colleen parce que c'était une fille facile.

Quelqu'un ricana près des lavabos. Dans un angle, Hanna aperçut James et Mason qui n'avaient pas perdu une miette de la conversation. Elle s'enveloppa de

ses bras. Tout à coup, elle se sentait vulnérable. Ils se moquaient d'elle. Hanna la Ringarde, qui se jetait à la tête de son ex. Hanna la Ringarde, qui se ridiculisait. Elle aurait aussi bien pu redevenir cette fille grassouillette aux cheveux couleur caca et à la bouche déformée par un appareil dentaire, cette grosse nulle que personne n'aimait.

Sans un mot, Hanna fit demi-tour et sortit du vestiaire à grands pas. Elle ne s'arrêta pas, même quand elle se tordit la cheville. *C'est un cauchemar, je vais me réveiller*, se répétait-elle en boucle. Il était impossible que Mike lui préfère une fille aussi insipide que Colleen.

Claquant la porte derrière elle, Hanna émergea dans le couloir désert. Soudain, un rire aigu, bien plus effrayant que celui de James et de Mason, résonna autour d'elle. Hanna se figea et tendit l'oreille. Était-elle folle ou aurait-on dit le rire d'Ali ? Elle pencha la tête sur le côté. Mais le bruit ne se répéta pas.

BONJOUR, JE M'APPELLE HEATHER

Le mardi soir, Emily entra aux Armes de Rosewood, un hôtel situé près d'Hollis qui était à la fois pittoresque et luxueux. Ce vieux manoir avait autrefois appartenu à un baron du rail ; chacune de ses chambres était décorée avec des trophées de chasse et des antiquités hors de prix. Une des ailes avait été convertie en spa. Le garage qui abritait jadis une dizaine de somptueuses voitures à cheval et, plus tard, les premières voitures de course, servait désormais de salle de banquet.

Mais ce soir-là, il avait été loué pour la conférence de M. Marin. De longues rangées de chaises faisaient face à une estrade sur laquelle se dressait un micro sur pied. Au-dessus, des bannières proclamaient : « TOM MARIN POUR LE CHANGEMENT » et « LA PENNSYLVANIE A BESOIN DE TOM MARIN ».

C'était bizarre de voir la tête du père d'Hanna sur les affiches de campagne. Aux yeux d'Emily, il était toujours l'adulte sévère qui, une fois, avait grondé Ali pour avoir jeté son chewing-gum par la vitre ouverte de sa voiture. Plus tard, Ali avait ordonné à ses amies de faire la ronde en l'appelant « Monsieur Crétin » – même Hanna, qui s'était exécutée avec des yeux pleins de larmes.

Emily balaya la foule du regard. Il y avait là des gens qu'elle n'avait pas vus depuis des années. Dans un coin, Mme Lowe, son ancienne prof de piano dont le visage anguleux lui rappelait toujours celui d'un lévrier, sirotait du café dans un gobelet isotherme Starbucks. M. Polley, qui organisait autrefois les dîners de l'équipe de natation, consultait son BlackBerry près d'une fenêtre. M. et Mme Roland, qui s'étaient installés dans l'ancienne maison des Cavanaugh, étaient assis sur ses chaises pliantes près de la scène avec leur fille Chloe. Emily rentra la tête dans les épaules. M. Roland lui avait obtenu une bourse pour l'université de Caroline du Nord, mais son comportement lubrique avait coûté à Emily son amitié avec Chloe.

Les seules personnes qu'Emily ne voyait pas étaient ses amies. Alors qu'elle pivotait pour les chercher dans une autre pièce, la jeune fille bouscula un serveur

qui apportait un plateau en argent chargé de hors-d'œuvre. Le serveur trébucha, mais parvint miraculeusement à rattraper son plateau avant qu'il tombe par terre.

— Je suis vraiment désolée ! s'écria Emily.

— Pas de souci, répondit le jeune homme. Heureusement que j'ai de bons réflexes. (Puis il se tourna vers elle et sursauta.) Emily ?

Emily cligna des yeux. Vêtu d'un smoking de serveur, Isaac Colbert, son ex-petit ami – et le père de son bébé –, la dévisageait d'un air incrédule. Elle ne l'avait pas revu depuis leur rupture, plus d'un an avant.

— S-salut, bredouilla-t-elle, son cœur battant la chamade.

Isaac lui paraissait plus grand que dans son souvenir – plus large d'épaules, aussi. Ses cheveux bruns lui arrivaient au menton, et le col de sa chemise laissait entrevoir un tatouage. Emily se demanda ce que sa mère surprotectrice avait dit en découvrant la spirale noire encrée sous sa peau. Étant donné qu'elle avait traité Emily de « pute » et découpé sa tête de toutes les photos où la jeune fille figurait avec Isaac, ce tatouage avait dû la ravir.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? balbutia Emily.

Isaac désigna le logo sur sa poche de poitrine. « COLBERT TRAITEUR ».

— C'est la société de mon père qui s'occupe de la bouffe ce soir. Mon père est un grand supporter de Tom Marin. (Puis il recula pour détailler Emily de la tête aux pieds.) Je te trouve... changée. Tu as perdu du poids ?

— J'en doute. Il doit me rester encore quelques kilos de ma...

Emily se ressaisit avant de prononcer le mot « grossesse » et faillit en avaler sa langue. À quoi pensait-elle donc ?

Plusieurs fois pendant qu'elle était enceinte elle avait été tentée d'appeler Isaac pour tout lui raconter. Avant cette histoire avec sa mère, c'était un petit ami compréhensif et attentionné. Le fait qu'elle soit sortie avec des filles ne lui posait pas de problème. Emily et lui parlaient pendant des heures. Par un après-midi d'hiver, ils s'étaient déshabillés lentement dans sa chambre, et Isaac avait tout fait pour que cette première fois soit merveilleuse.

Mais Emily ne savait vraiment pas comment elle aurait bien pu lui annoncer la nouvelle. « Tu te souviens de la seule et unique fois où on a couché ensemble ? » Qu'aurait-il répondu ? Aurait-il voulu donner le bébé à adopter, lui aussi, ou lui aurait-il proposé de l'élever ensemble ? Emily avait du mal à s'imaginer en mère de famille. Elle adorait les enfants, mais elle n'était pas encore prête. D'un autre côté, Isaac ne l'aurait peut-être même pas crue. Ou il se serait mis en colère parce qu'elle ne l'avait pas prévenu plus tôt. Aussi avait-elle décidé de gérer ça toute seule.

Sur Internet, elle avait consulté des tas de profils de gens qui souhaitaient adopter un enfant. Elle avait fini par tomber sur la photo d'un couple souriant.

« Amoureux mariés depuis huit ans et très désireux de devenir parents », disait la légende. Charles et Lizzie Baker affirmaient être des âmes sœurs. Ils faisaient du kayak ensemble le week-end, lisaient les mêmes livres en même temps pour pouvoir en discuter pendant le dîner et retapaient de leurs propres mains leur vieille maison de Wessex. « Votre enfant saura qu'il a été donné à l'adoption par amour », clamait leur profil, et cela avait profondément touché Emily.

Isaac posa son plateau sur une table voisine et mit une main sur le bras de la jeune fille.

— J'ai eu envie de t'appeler si souvent ! J'ai entendu parler de ce truc horrible qui t'est arrivé.

Emily se sentit blêmir.

— Quoi ?

— Le retour d'Alison DiLaurentis. Je me rappelle que tu m'avais parlé d'elle ; tu m'avais dit combien elle comptait pour toi. Tu vas bien ?

Lentement, le pouls d'Emily ralentit. Ali. Bien sûr.

— Je crois que oui, répondit-elle d'une voix tremblante. Et toi ? Tu joues toujours avec ton groupe ? Et d'où ça sort, ça ? demanda-t-elle en désignant son tatouage.

Elle trouva n'importe quoi pour faire diversion.

Isaac ouvrit la bouche afin de répondre, mais un grand type plus âgé en uniforme de traiteur lui tapa sur l'épaule et l'informa qu'on avait besoin de lui en cuisine.

— Il faut que j'y aille, dit Isaac à Emily avant de se diriger vers la porte. (Puis il s'arrêta et se tourna de nouveau vers elle.) Tu ne voudrais pas qu'on se retrouve à la fin de la conférence pour rattraper le temps perdu ?

Un instant, Emily envisagea d'accepter. Puis elle songea combien elle serait tendue pendant toute leur conversation, son secret menaçant de la faire exploser, tel un ballon trop gonflé.

— Euh, j'ai déjà quelque chose de prévu, mentit-elle. Désolée.

Isaac parut déçu.

— Oh. Peut-être une autre fois, alors.

Il suivit son collègue dans la foule. Emily fit volte-face et fonça dans la direction opposée avec l'impression qu'elle venait juste d'éviter une horrible catastrophe. Mais d'un autre côté, elle était triste et regrettait d'avoir envoyé bouler Isaac.

— Emily ?

La jeune fille se retourna. Hanna se tenait sur sa gauche, vêtue d'un fourreau moulant à fines rayures et de chaussures à talons épais. Près d'elle, M. Marin avait déjà l'air d'un sénateur avec sa cravate rouge d'homme important.

— Hé, dit Emily en les étreignant tous les deux.

— Merci d’être venue.

Hanna semblait reconnaissante.

— Nous sommes ravis que tu sois là, affirma M. Marin.

— Moi aussi, répondit Emily, même si après sa rencontre avec Isaac elle n’avait plus qu’une envie : rentrer chez elle.

Puis M. Marin pivota vers une femme qui venait de les rejoindre. Elle avait des cheveux blond cendré, une posture parfaite et un tailleur impeccable qui avait dû coûter une petite fortune. Emily sursauta violemment, le corps soudain en feu. *Non. Impossible.* Elle devait se faire des idées.

La femme la remarqua aussi et s’interrompit au milieu d’une phrase.

— Oh, bredouilla-t-elle en blêmissant.

De la bile envahit la bouche d’Emily. C’était Gayle.

Leur étrange réaction n’échappa pas à M. Marin, qui se racla la gorge.

— Euh, Emily, je te présente Mme Riggs, une de mes plus grosses donatrices. Son mari et elle sont originaires du New Jersey, et ils viennent juste de s’installer dans le coin. Mme Riggs, voici Emily, une amie de ma fille.

Gayle écarta une mèche de cheveux blonds qui lui tombait dans les yeux.

— Je croyais que tu t’appelais Heather, lâcha-t-elle d’une voix glaciale.

Tous les regards étaient braqués sur Emily. Hanna aussi se tourna vivement vers son amie. Celle-ci eut l’impression que dix ans s’écoulèrent avant qu’elle puisse ouvrir la bouche pour répondre :

— Euh, vous devez me confondre avec quelqu’un d’autre.

Puis, incapable de rester là une seconde de plus, elle fit demi-tour et s’élança vers la porte la plus proche, qui donnait sur une réserve. Emily s’y enferma à clé et s’affaissa contre le mur, son poulx battant à ses oreilles.

À cet instant, son téléphone bipa. Emily s’en saisit, l’estomac en vrac. *1 nouveau texto*, annonçait l’écran.

Coucou, petite mère. On dirait que tes frasques t’ont rattrapée !

« A »

IL N'Y A PAS PIRE FURIE QU'UNE FEMME RICHE ÉCONDUITE

Tandis que M. Marin montait sur l'estrade, offrant un visage rayonnant à la foule en admiration devant lui, Spencer sortit en trombe par la double porte située au fond de la salle de banquet. Celle-ci donnait sur un petit parking. Seules quelques places étaient prises par des pick-up cabossés et des voitures compactes. Dans un coin, près d'une benne à ordures verte remplie de cartons vides, Emily sautillait d'un pied sur l'autre comme si sa robe-pull était en feu.

La porte s'ouvrit de nouveau, livrant passage à Aria et à Hanna. Toutes deux tenaient leur téléphone à la main et avaient l'air perplexe. Un instant plus tôt, Emily avait envoyé un texto à ses trois amies pour leur demander de la retrouver sur le parking de derrière. Il fallait qu'elles parlent. Spencer avait demandé : « On ne pourrait pas plutôt faire ça à l'intérieur ? » – il caillait vraiment dehors –, mais Emily avait répondu : « NON ! »

— Em ? appela Aria en descendant les marches de métal branlantes. Ça va ?

— Mon père va se demander où je suis passée, ronchonna Hanna en s'accrochant à la rambarde pour ne pas se tordre une cheville avec ses talons hauts. Qu'est-ce qui se passe ?

Lorsqu'elles l'eurent rejointe, Emily leur brandit son portable sous le nez.

— Je viens juste de recevoir ça.

Ses amies lurent le texto affiché à l'écran. L'estomac de Spencer fit la culbute.

— Attends. « A » est au courant pour le bébé ?

Emily acquiesça, terrifiée.

— Mais comment est-ce possible ? Et pourquoi n'en a-t-il jamais parlé avant ?

Spencer avait toujours du mal à croire qu'Emily avait eu un enfant. Avant les grandes vacances de l'année précédente, elle semblait absolument normale, pas préoccupée le moins du monde. Mais mi-juillet, peu de temps après que Spencer avait eu des ennuis avec la police parce qu'elle détenait du A-facile, Emily

l'avait appelée en plein accès de panique pour lui révéler qu'elle était enceinte. Au début, Spencer avait cru que c'était une blague – même si elle ne la trouvait pas particulièrement drôle.

— Aucune idée, répondit Emily, en larmes. Mais il sait toujours tout. Quelqu'un d'autre a reçu un message de lui ?

Spencer leva une main tremblante.

— Oui, moi. Hier soir. Je comptais vous en parler tout à l'heure.

Elle sortit son téléphone, et ses amies se pressèrent autour d'elle pour lire par-dessus son épaule.

Tu crois que tes nouveaux amis de la fac te laisseraient entrer dans leur club de Gourmets s'ils connaissaient ton appétit pour le meurtre ?

Le cœur de Spencer battait la chamade. Elle n'avait presque pas fermé l'œil la nuit précédente, passant en revue toutes les identités possibles de « A ».

— Comment peut-il être au courant à la fois pour Tabitha et pour le bébé ? chuchota Emily.

Hanna souffla bruyamment, son haleine formant un petit nuage blanc dans l'air glacial.

— De la même façon qu'il est toujours au courant de tout.

— Des tas de gens t'ont vue. (Spencer frissonnait dans son blazer trop fin.) Tu as passé tout l'été à Philadelphie. « A » pouvait s'y trouver aussi. Ça expliquerait comment il a appris pour Kelsey et moi.

Emily se mit à faire les cent pas le long de la ligne jaune à demi effacée qui délimitait une place de parking.

— J'étais devenue énorme. Je ne ressemblais plus du tout à la fille qui avait fait la couverture de *People*. Mais j'imagine que quelqu'un a pu me reconnaître quand même.

Arquant le dos, elle regarda les arbres aux branches dénudées qui les surplombaient.

— Ce n'est pas quelqu'un au hasard, fit remarquer Aria. C'est quelqu'un qui nous en veut personnellement. Quelqu'un à qui nous avons causé du tort, et qui souhaite se venger.

— Mais qui ? s'écria Hanna.

Emily arrêta de gesticuler.

— Vous savez très bien à qui je pense.

Spencer poussa un grognement.

— Pitié, tu ne vas pas remettre ça avec Ali.

— Et pourquoi pas ? répliqua Emily d'une voix brisée. Tabitha et elle étaient ensemble au Sanctuaire. Ali aurait pu découvrir que nous avons tué Tabitha. Elle

veut peut-être venger la mort de son amie, en plus de tout ce que nous lui avons fait.

Spencer soupira. Elle n'arrivait pas à croire qu'Emily soit toujours persuadée qu'Ali avait survécu à l'incendie de la maison des Poconos.

— D'accord, Ali et Tabitha étaient ensemble au Sanctuaire. Ça ne prouve rien. Et pour la dernière fois : même si on n'a pas retrouvé le corps d'Ali dans les décombres, nous l'avons vue à l'intérieur de la maison juste avant l'explosion.

Une ombre passa sur le visage d'Emily.

— C'est juste que... qui d'autre qu'Ali serait capable de nous suivre partout, de surveiller le moindre de nos gestes ? demanda-t-elle en fixant ses pieds. Et puis, vous n'allez pas me croire quand je vous dirai sur qui je viens de tomber : Gayle ! Et si « A » avait l'intention de lui révéler ce que j'ai fait du bébé ? Et si Gayle racontait à tout le monde que j'ai eu un enfant ?

— Attends une minute. (Hanna fronça les sourcils.) Gayle, la femme qui voulait t'acheter ton bébé, est à la soirée de mon père ?

Emily acquiesça.

— C'est la donatrice que ton père m'a présentée tout à l'heure, Mme Riggs.

— Donc c'est pour ça qu'elle t'a appelée Heather ! (Hanna ferma les yeux.) Elle a promis un paquet de fric à mon père pour sa campagne.

— Quelle charmante coïncidence, railla Spencer.

Aria se racla la gorge.

— Et si ça n'en était pas une, justement ?

Les autres la regardèrent. Aria se tourna vers Emily.

— Résumons. Tu viens de voir la femme à qui tu avais promis ton bébé, mais que tu as blousée après ton accouchement, c'est bien ça ?

— Je n'avais pas le choix, se défendit Emily, l'air torturé. Je devais faire ce qui était le mieux pour le bébé.

— Je sais, je sais. (Aria agita impatiemment les mains.) Suis mon raisonnement. Tu avais très peur que Gayle te retrouve, pas vrai ? Tu as dit qu'elle était folle – et c'est bien pour ça que tu ne voulais pas lui donner ta fille.

Emily fronça le nez.

— Je vois où tu veux en venir.

— C'est évident, non ? s'exclama Aria. Tu tombes sur Gayle à l'intérieur, et quelques secondes plus tard, tu reçois un texto de « A » à propos du bébé. « A », c'est Gayle ! Elle a peut-être découvert ce que tu as fait – ce qu'on a toutes fait. Et maintenant, elle veut aussi se venger de nous parce qu'on t'a aidée à confier le bébé à quelqu'un d'autre !

Emily plissa les yeux.

— Ça n'a pas de sens. Comment pourrait-elle être au courant pour le problème de drogue de Spencer ? Et pour ce qui s'est passé en Jamaïque ?

— Elle a peut-être des contacts à la fac et aux Falaises, suggéra Aria. Elle est très riche. Elle a pu engager un détective privé. On ne sait jamais.

— Mais qu'est-ce qu'elle nous veut ? geignit Hanna.

Les autres réfléchirent un moment.

— Elle espère peut-être qu'on lui dira où se trouve le bébé ? hasarda Aria.

— À moins qu'elle ne veuille juste te faire du mal pour se venger. (Spencer frissonna.) Tu te souviens de ces messages qu'elle avait laissés sur ton répondeur, Em ? Elle paraissait complètement cinglée.

Fermant les yeux, elle se remémora la voix grinçante qui s'était élevée du minuscule haut-parleur. « Je vais te retrouver. Je vais vous retrouver, toi et le bébé, et tu t'en mordras les doigts. »

À l'intérieur, la voix de Tom Marin continuait à résonner, amplifiée par le micro. Hanna jeta un coup d'œil à la porte de derrière.

— Aria, pourquoi tu as dit que ce n'était peut-être pas une coïncidence si Gayle était la plus grosse donatrice de mon père ?

— Réfléchis. (Aria tripotait une de ses boucles d'oreilles en plumes.) Si Gayle est bien « A », elle a dû s'impliquer dans la campagne de ton père pour se rapprocher de toi. Ça fait sans doute partie de son plan.

Hanna ferma les yeux.

— Mais mon père dit que son argent est crucial, parce qu'il lui permettra de diffuser ses spots publicitaires à travers tout l'État.

— Faire capoter la campagne de ton père fait peut-être aussi partie de son plan, avança Spencer, l'air sombre.

— Les filles, vous vous entendez ? s'écria Emily, agacée. Gayle ne peut pas être « A ». Ouais, c'est affreux que je sois tombée sur elle, et je ne sais vraiment pas comment je vais gérer ça. Mais ce qui m'inquiète, c'est la possibilité que « A » contacte Gayle, pas la possibilité que « A » soit Gayle !

— Il nous faut plus d'informations, décréta Spencer. De quoi prouver que Gayle est « A », ou pas. Puisque c'est la plus grosse donatrice de ton père, Hanna, tu pourrais peut-être te renseigner sur elle ?

— Moi ? protesta Hanna en pressant une main sur sa poitrine. Pourquoi moi ?

Elles furent interrompues par un grand craquement. La porte de derrière s'ouvrit, et Kate passa la tête dehors.

— Ah, te voilà, lâcha-t-elle sur un ton plus soulagé qu'agacé. Je t'ai cherchée partout. Papa veut qu'on monte sur scène avec lui.

— J'arrive.

Hanna se dirigea vers la porte. Elle regarda les autres par-dessus son épaule pour leur indiquer qu'elles devraient la suivre. Aria et Spencer lui emboîtèrent le pas, mais Emily resta là où elle était. *Moi, je ne rentre pas*, semblait dire son expression butée. *Pas alors que Gayle est toujours là*.

Spencer lui jeta un regard d'excuses avant de regagner la salle de banquet. Il y avait encore plus de monde qu'avant ; tous les sièges étaient occupés. Debout sur l'estrade, M. Marin répondait aux questions avec un grand sourire de politicien.

Spencer attrapa Hanna par le bras avant que celle-ci rejoigne son père.

— Montre-moi Gayle.

Hanna tendit un doigt vers une femme en jupe rouge au premier rang.

— C'est elle.

Spencer détailla les cheveux blond cendré, le visage fin, les doigts chargés de bagues en diamants. Et soudain, quelque chose fit *tilt* dans son esprit. La dégustation de gâteaux. Gayle était assise quelques tables plus loin, vêtue d'un tailleur Chanel et arborant une expression étrangement satisfaite. Spencer avait eu l'impression qu'elle l'observait, mais elle avait mis ça sur le compte de sa paranoïa.

Elle s'était peut-être trompée. Et si Gayle l'observait réellement – parce qu'elle était « A » ?

DE QUOI NOURRIR LA RÉFLEXION D'ARIA

Le mercredi après-midi, Aria et Noel se tenaient devant un plan de travail au sous-sol de l'École culinaire de Rosewood, où ils suivaient des cours d'introduction à la cuisine. Des casseroles et des faitouts étincelants les entouraient. Des épices moulues attendaient dans des saladiers transparents, et un poireau à demi émincé gisait mollement sur leur planche à découper. La pièce sentait le bouillon de poule, le gaz des brûleurs et le chewing-gum à la cannelle que Marge, l'élève qui se trouvait derrière eux, mâchait en continu.

Tous les regards étaient braqués sur Mme Richeau, leur professeur. Même si elle n'avait été chef que sur un paquebot de croisière Carnival pendant six mois dans les années 80, Mme Richeau se comportait comme une célébrité de la chaîne Food Network, portait une toque immense et parlait avec un accent français à couper au couteau.

— Pour réussir un bon risotto, il faut remuer constamment, dit-elle en plongeant une cuillère en bois dans une sauteuse et en joignant le geste à la parole. N'arrêtez pas jusqu'à ce que le riz soit devenu crémeux. C'est une technique difficile à maîtriser. Allez-y, touillez, touillez, touillez !

Noel donna un coup de coude à Aria.

— Tu ne touilles pas assez vite.

La jeune fille sursauta et baissa les yeux vers leur casserole, pleine de riz arborio et de bouillon.

— Oups, lâcha-t-elle distraitement avant de donner quelques tours de cuillère vigoureux.

— Tu préfères émincer ? (Noel brandit le couteau japonais qu'il avait pris dans la cuisine de ses parents, et dont il se servait pour couper l'oignon rouge destiné à la salade d'accompagnement.) Je ne veux pas qu'on rate notre risotto. J'aurais trop peur que Madame nous condamne à la guillotine, grimaça-t-il.

— C'est bon, lui assura Aria en jetant un coup d'œil à ce qu'il faisait. Et puis, jamais je n'arriverai à faire ça aussi bien que toi.

Curieusement, Noel s'était révélé très doué pour la cuisine, surtout quand il s'agissait de découper des trucs. Aria trouvait ça ennuyeux à mourir et finissait toujours par faire des morceaux énormes pour aller plus vite.

Elle sentait que Noel l'observait, mais elle fit mine de ne pas s'en apercevoir et continua à mélanger énergiquement son risotto. Par chance, le jeune homme n'avait pas pu venir à la conférence de la veille parce qu'il avait un dîner avec les autres membres de son équipe de lacrosse. Et comme ils n'avaient pas de cours en commun ce jour-là, Aria ne l'avait pas vu au lycée. Elle avait envisagé de sécher l'heure de cuisine, mais son petit ami lui aurait demandé pourquoi. Et qu'aurait-elle bien pu répondre : qu'elle avait vu son père tripoter des tomates en robe chez Fresh Fields ?

Comme l'image s'imposait de nouveau à son esprit, Aria frissonna. À l'instant où elle avait réalisé qu'il ne s'agissait pas de la sœur de M. Kahn mais de M. Kahn en personne, elle avait filé aussi vite que possible pour se planquer derrière un présentoir de baguettes. Elle l'avait observé de loin en priant pour se tromper. Peut-être que c'était un autre homme travesti. Ou une femme très laide. Puis le portable de la créature en robe Pucci avait sonné.

— Allô ? avait répondu une voix masculine qui ressemblait incontestablement à celle de M. Kahn.

Fin de partie.

Aria ne savait pas pour qui elle se sentait le plus embarrassée : pour lui, ou pour elle ? Elle ne parvenait pas à se défaire de l'impression que tout ça était sa faute, comme la fois où elle avait surpris Byron en train d'embrasser Meredith quand elle était en 5^e. Si elle n'avait pas emprunté cette ruelle, si elle n'avait pas tourné la tête à ce moment précis, elle n'aurait pas écopé du fardeau de ce secret, et ne se serait pas torturée en se demandant si elle devait en parler à Ella. De la même façon, si elle était arrivée à Fresh Fields quelques minutes plus tard, ou si elle avait traîné un peu au rayon fromage, elle n'aurait rien su d'aussi dévastateur sur le père de Noel.

Mais puisqu'elle savait, elle mourait d'envie d'en apprendre davantage. M. Kahn faisait-il cela souvent ? C'est vrai qu'il était un peu bizarre. Pour la fête de bienvenue de Klaudia aux États-Unis, un mois auparavant, il s'était déguisé en Viking des cavernes, et à chaque soirée de levée de fonds pour l'Externat, il beuglait des airs d'opéra et des génériques de séries télé une fois à moitié soûl. De là à s'habiller en femme et à se montrer ainsi en public... Ne réalisait-il pas ce qu'en penseraient les gens si quelqu'un venait à le reconnaître ?

De toute évidence, le mariage des parents de Noel n'était pas aussi solide

qu'Aria l'avait imaginé. Les Kahn faisaient-ils partie de ces couples qui sacrifient aux apparences alors que l'amour s'est envolé depuis longtemps ? Cette pensée lui brisait le cœur. Pauvre Noel. Il idéalisait tellement le couple formé par ses parents !

Aria lui avait promis de ne plus rien lui cacher, mais elle était certaine qu'il n'avait ni besoin ni envie de savoir une chose pareille. Et elle ne pouvait qu'espérer que « A » ne le découvrirait jamais.

Depuis qu'elle s'était réveillée la veille, Aria s'attendait à recevoir un message de « A » au sujet de M. Kahn. Mais miraculeusement, aucun bout de papier n'avait été glissé sous ses essuie-glaces ou dans son casier, et aucun texte ne s'était affiché sur l'écran de son portable. De deux choses l'une : ou bien « A » attendait le moment idéal, ou bien il n'était tout simplement pas au courant.

S'il s'agissait de Gayle, peut-être avait-elle été trop occupée à traquer Spencer et Emily pour avoir le temps de s'occuper aussi d'Aria. Après tout, elle ne pouvait pas être partout à la fois. Et si « A » n'était au courant de rien, le mieux à faire, c'était de prétendre qu'elle n'avait jamais vu M. Kahn, décida Aria. En fait, elle n'allait même plus y penser.

— Maintenant, sortez votre *beurre*¹ et mesurez-en une demi-tasse, ordonna Mme Richeau.

— C'est quoi déjà, le *beurre* ? marmonna Noel. Je déteste quand elle dit des trucs en français.

— C'est ça.

Aria prit une plaquette de Land O'Lakes dans le mini-frigo. Tandis qu'elle la débballait, son esprit se remit à vagabonder. Pourquoi Gayle, qui était belle, riche et qui avait réussi dans la vie, perdait-elle son temps et son argent à traquer quatre lycéennes ? D'un autre côté, elle était cinglée. Aria ne l'avait rencontrée qu'une seule fois, mais elle avait tout de suite vu que ça ne tournait pas rond dans sa tête.

C'était peu de temps après qu'Emily lui avait annoncé sa grossesse. Les deux filles s'étaient donné rendez-vous à Philadelphie. Elles avaient prévu de faire un tour au marché italien, mais Emily avait demandé à Aria si elles pouvaient s'arrêter pour prendre un café avec Gayle, une femme riche un peu bizarre qu'elle avait rencontrée la semaine précédente...

— ... Par l'intermédiaire de Derrick, avait-elle expliqué, faisant référence à son ami du restaurant. Il travaille pour elle le week-end. Il lui a demandé davantage d'heures, et il a donné mon nom comme référence. (Elle avait eu un sourire d'excuse.) Je te promets que ça ne prendra que quelques minutes. Oh, et il faut que je te prévienne. Gayle est du genre... pleurnichard. Mais elle a l'air gentille.

Aria avait accepté, et Emily lui avait demandé de porter une perruque et des

lunettes de soleil afin que Gayle ne la reconnaisse pas et ne puisse jamais les identifier comme deux des Jolies Petites Menteuses liées à l'affaire Alison DiLaurentis. Aria ne possédait qu'une seule perruque, qui était rose et qu'elle avait achetée pour Halloween quelques années plus tôt. Elle l'avait mise quand même.

Le café était situé entre un studio de yoga et une boutique de piercings. C'était le genre d'endroit où l'on trouvait d'anciennes tables de ferme recyclées, des girouettes accrochées aux murs, et un menu écrit à la craie sur une grande ardoise précisant que le petit déjeuner était servi à toute heure.

Gayle attendait Emily dans un box, une assiette de pancakes à la myrtille déjà posée devant elle. Dès qu'elle avait vu la jeune fille s'approcher de sa démarche en canard, elle avait poussé les pancakes vers elle.

— Mange. Les myrtilles, c'est bon pour le développement du cerveau du bébé.

— Oh. (Emily avait paru surprise.) Merci.

— Je veux juste le meilleur pour cet enfant, avait répondu Gayle en souriant.

— C'est gentil. (Emily avait mangé une bouchée.) Mmm, c'est bon.

Gayle s'était raclé la gorge d'un air gêné.

— Pardonne-moi si je te semble un peu directe, mais je suppose que tu vas faire adopter le bébé. Tu lui as déjà trouvé une famille ?

Un muscle de la joue d'Emily avait frémi. Aria avait attrapé la main de son amie sous la table comme pour lui dire : *Si tu veux qu'on s'enfuit en courant, je te suis.* Au lieu de ça, Emily avait pris une grande inspiration.

— Euh, oui. Un couple très sympa qui vit en banlieue, pas trop loin de chez moi.

Gayle avait donné l'impression d'être terriblement déçue.

— Je m'en doutais un peu. J'ai perdu ma fille il n'y a pas longtemps, et ça a été horrible. Mon mari et moi voulons un autre enfant ; j'ai déjà subi des tas de traitements et dépensé des dizaines de milliers de dollars, mais nous n'avons pas eu de chance jusqu'ici.

L'expression d'Emily s'était adoucie.

— Ça doit être très dur.

Les yeux de Gayle s'étaient emplis de larmes.

— J'ai tellement envie d'un bébé à moi ! Tu es jolie ; tu as l'air intelligente et bien élevée. J'aurais adoré adopter ton enfant, mais je suppose que ça n'était pas mon destin.

Elle avait baissé la tête.

— Si seulement j'avais su, avait murmuré Emily en tripotant sa fourchette. Je suis vraiment désolée.

— Tu es sûre que tu ne peux pas changer d’avis ? avait demandé Gayle, sa voix montant dans les aigus. On te dédommagerait largement. Mon mari et moi gagnons très bien notre vie.

Un million d’alarmes avaient sonné dans la tête d’Aria. Cette femme était-elle sérieusement en train de proposer à Emily de lui acheter son bébé ?

Mais Emily n’avait pas paru plus choquée que ça. Elle avait pris son verre d’eau et bu une longue gorgée en faisant signe à Gayle de continuer.

— Le bébé mènerait une existence privilégiée. Il irait dans des écoles privées. Il ferait des tas d’activités, et des voyages géniaux autour du monde. Il aurait tout ce qu’un enfant peut désirer.

Aria avait regardé autour d’elle, stupéfaite qu’aucun des autres clients ne réagisse à ce qui se passait. N’était-ce pas illégal ? Puis Gayle avait jeté un billet de vingt dollars sur la table et s’était levée.

— Penses-y, Heather. Je t’appellerai dans quelques jours. Ou appelle-moi la première, si tu veux.

Elle avait tendu une carte de visite à Emily. Puis elle était sortie en agitant la main pour saluer le propriétaire, un chauve à bretelles qui se tenait derrière le comptoir. Tout naturellement – comme si elle ne venait pas juste de proposer d’acheter le bébé d’une inconnue.

Dès qu’elle avait disparu au coin de la rue, Aria avait soufflé bruyamment.

— Tu appelles la police, ou tu veux que je m’en charge ?

Emily avait écarquillé les yeux.

— Pourquoi ?

Aria l’avait dévisagée.

— Tu as fumé ou quoi ? Elle vient de proposer de t’acheter ton bébé.

Emily avait piqué ses pancakes avec sa fourchette.

— Elle me fait de la peine. On voit qu’elle veut vraiment un enfant. Elle avait l’air si triste !

— Et tu y as cru ?

Aria avait secoué la tête. Emily avait toujours été la plus sensible de leur groupe, celle qui sauvait les bébés oiseaux que leur mère avait poussés hors du nid trop tôt, ou qui tentait de dissuader Ali quand celle-ci taquinait quelqu’un trop méchamment.

— Em, les gens normaux ne se comportent pas ainsi, même quand ils sont désespérés. Cette femme est cinglée.

Mais Emily regardait son gros ventre d’un air pensif, comme si elle n’avait pas entendu un mot de ce qu’Aria venait de lui dire.

— Ce serait génial d’avoir tout ce qu’on peut désirer, non ? Le bébé aurait une vie fabuleuse.

— L'argent ne fait pas le bonheur, tu sais, lui avait rappelé Aria. Regarde Spencer. Sa famille est riche, et ils ont tous des problèmes à n'en plus finir. Tu penses vraiment que cette femme ferait une bonne mère ?

— C'est possible, avait acquiescé Emily rêveusement. Après tout, on ne la connaît pas.

— Exactement ! s'était exclamée Aria en martelant la table de sa fourchette pour donner plus d'emphase à ses propos. Le couple dont tu parlais me semble très bien, Em. Tu avais de bonnes raisons de les choisir.

— Mais ils sont profs tous les deux. Ils ne gagnent pas beaucoup d'argent.

— Depuis quand tu te soucies de ce genre de choses ?

— Depuis que je suis enceinte !

Emily s'était empourprée. Elle avait parlé si fort que plusieurs clients avaient levé les yeux avant de les baisser très vite vers leur assiette.

Aria avait dressé une liste de toutes les raisons pour lesquelles Emily ne pouvait pas accepter l'offre de Gayle, mais son amie semblait toujours hésitante, partagée. Aussi Aria n'avait-elle pas été surprise d'apprendre, trois jours plus tard, qu'Emily avait rappelé Gayle pour lui dire oui. Tout comme elle n'avait pas été surprise lorsque, quelques semaines après, Emily avait paniqué, changé d'avis et demandé à ses amies de l'aider à se sortir de ce guêpier.

— Votre risotto, c'est de la gélatine !

Plantée devant Aria, Mme Richeau fixait le contenu de sa sauteuse d'un air dégoûté. Et de fait, le riz s'était changé en une pâte épaisse. Aria tenta de le remuer avec sa cuillère, mais c'était impossible.

Mme Richeau s'éloigna en secouant la tête et en marmonnant entre ses dents. Les autres élèves regardèrent Aria avec une petite grimace moqueuse. Noel la dévisagea, curieux.

— Tu es sûre que tout va bien ?

Quelque chose picotait les yeux d'Aria. La jeune fille envisagea de raconter à son petit ami la grossesse d'Emily et les problèmes qui en avaient découlé... et peut-être, aussi, le chantage que leur faisait « A ». Ils étaient censés se faire une confiance totale, non ?

Puis l'image de M. Kahn maquillé et en robe s'imposa de nouveau à l'esprit d'Aria. Celle-ci se redressa vers Noel et esquissa un sourire confus.

— Désolée. Je pensais à ce que j'allais mettre dimanche pour le bal organisé par le père d'Hanna. J'hésite entre une robe vintage et quelque chose de neuf.

Noel l'étudia un moment, perplexe, puis haussa les épaules et lui passa un bras autour de la taille.

— Peu importe comment tu t'habilles : tu seras magnifique de toute façon.

Aria se blottit contre lui, les boyaux changés en un magma aussi peu appétissant que le risotto qu'elle venait de rater. Tant pis pour leur pacte d'honnêteté.

Du coin de l'œil, elle aperçut un éclair blond à la fenêtre. Des cheveux ? Mais quand elle s'écarta de Noel pour mieux voir, l'éclair avait déjà disparu.

[1.](#) En français dans le texte.

DU NERF !

Plus tard ce soir-là, Hanna franchit la double porte embuée du Pump, le club de muscu situé au centre commercial King James. L'intérieur sentait la transpiration, le Gatorade renversé et cette odeur de testostérone si éminemment masculine qui donnait toujours envie de vomir à la jeune fille.

Assis derrière le comptoir de l'accueil, un type aux cheveux gominés, qu'on aurait dit tout droit sorti d'un casting pour *Jersey Shore*, buvait un *shake* protéiné en lisant un magazine de culturisme. Face à lui, une fresque murale représentait un gorille aux biceps saillants et aux tablettes de chocolat bien dessinées en train de soulever de la fonte. Hanna supposait que c'était censé donner aux gens l'envie de faire plus d'exercice, mais qui pouvait bien avoir envie de ressembler à un singe ?

Après avoir payé un pass pour la journée, Hanna pénétra dans la salle principale équipée d'haltères, de toutes sortes de machines et d'une longue rangée de miroirs. L'air résonnait du fracas métallique des poids cognant contre les barres d'acier.

Hanna jeta un coup d'œil dans le coin près des fenêtres, et son cœur accéléra. James Freed et Mason Byers faisaient des tractions côte à côte. Et debout près d'eux, en vieux T-shirt des Phillies aux manches découpées, Mike fixait quelque chose à l'autre extrémité de la salle, la mine rêveuse.

Hanna fit volte-face pour suivre la direction de son regard. Sur la porte de la salle de cours collectifs, une pancarte indiquait « POLE DANCE, 18 H 30 ». Des barres métalliques régulièrement espacées se dressaient devant le miroir. Quelques femmes d'âge mûr en justaucorps moulant et minijupe titubaient sur leurs talons aiguilles. Tout au centre, Colleen se tenait en équilibre parfait sur les siens.

Elle passa les doigts dans ses cheveux, qui ne semblaient plus d'un châtain aussi terne. Dans sa brassière jaune et son short en Lycra, elle paraissait mince et

voluptueuse à la fois. Apercevant le reflet de Mike dans le miroir, elle se retourna, agita la main et souffla un baiser que le jeune homme lui rendit.

Hanna les imagina au lit tous les deux. Serrant les poings, elle se dirigea à grands pas furieux vers le vestiaire. Là, elle laissa tomber son sac de sport par terre et enfila la brassière à imprimé tigré qu'elle avait achetée au centre commercial un peu plus tôt. Afin de valoriser son décolleté, elle l'avait prise une taille trop petite.

Elle se regarda dans la glace. Grâce aux tonnes de laque qu'elle avait pulvérisées dessus, ses cheveux en bataille ressemblaient à une crinière de lionne. Elle était trois fois plus maquillée que d'habitude, même si elle s'était retenue de mettre des faux cils. Mais le plat de résistance, c'étaient ses sandales Jimmy Choo argentées, incroyablement hautes et pointues. Elle ne les avait portées qu'une seule soirée, au bal de promo de l'année précédente. Mike les avait trouvées tellement sexy qu'il l'avait forcée à les porter avec un jean à l'after. Hanna les attacha à ses pieds et pivota deux ou trois fois juste pour voir. Parfait. Pourvu qu'elle puisse danser avec !

Son téléphone vibra. Elle lui jeta un coup d'œil nerveux. *1 nouveau texto.* Heureusement, il venait de Kate, qui lui demandait si elle pouvait l'aider à distribuer des tracts pendant les Dix kilomètres de Rosewood, le samedi matin. *Pas de problème,* répondit Hanna en s'efforçant d'ignorer le tremblement de ses mains. Puisque Emily et Spencer avaient reçu de nouveaux messages de « A », elle s'attendait à ce que son tour vienne.

Se pouvait-il vraiment que Gayle soit « A » ? Hanna ne l'avait jamais rencontrée l'été précédent ; elle avait seulement entendu parler d'elle quand Emily avait contacté ses amies peu de temps après sa césarienne. Mais elle n'avait pas oublié les messages que Gayle avait laissés sur le répondeur d'Emily le soir même. Loin de sangloter désespérément comme la plupart des gens l'auraient fait si le bébé pour lequel ils avaient prié de tout leur cœur venait de leur filer sous le nez, Gayle était entrée dans une rage folle et implacable. Ce n'était pas le genre de personne que quiconque voulait se mettre à dos – et voilà qu'elle était impliquée jusqu'au cou dans la campagne de M. Marin.

Ce matin-là au petit déjeuner, Hanna avait interrogé son père.

— Comment as-tu rencontré Gayle ? Vous êtes de vieux amis ?

Tom Marin avait continué à beurrer sa tartine de pain grillé.

— Pas du tout. En fait, je ne la connaissais pas jusqu'à la semaine dernière. Elle m'a appelé pour me dire qu'elle venait de s'installer en Pennsylvanie et que mon programme lui plaisait beaucoup. La somme qu'elle m'a promise... c'est dingue.

— Tu n’as pas fait de recherches sur elle ? Et si c’était, je ne sais pas, moi : une adoratrice de Satan ? avait demandé Hanna, les joues en feu.

Ou une folle qui persécute ta fille ?

Son père lui avait jeté un regard intrigué.

— Le mari de Gayle vient de faire une énorme donation à Princeton pour construire un nouveau laboratoire de recherche sur le cancer. Je ne connais pas beaucoup d’adorateurs de Satan qui feraient une chose pareille.

Découragée, Hanna était remontée dans sa chambre et avait tapé le nom de Gayle dans Google, mais sans rien trouver de compromettant. Cette femme était influente dans d’innombrables associations caritatives du New Jersey, et elle avait participé à une compétition de dressage équestre dix ans plus tôt. D’un autre côté, que s’attendait-elle à découvrir ? Il était peu probable que Gayle tienne sous son vrai nom un blog dans lequel elle se plaisait à raconter comment elle torturait quatre lycéennes, sous le pseudonyme de « A ».

La porte des vestiaires s’ouvrit avec un grincement, livrant passage à une femme musclée couverte de sueur. Hanna fourra son sac de sport dans un casier, fit tourner les chiffres du cadenas à combinaison et se dirigea en tortillant des fesses vers la salle de cours collectifs. Comme elle passait devant eux, Mason et James interrompirent leurs tractions pour donner un coup de coude à Mike. Hanna fit mine de ne rien remarquer tandis que son ex se retournait pour la mater. Elle se contenta d’onduler des hanches de plus belle en espérant le faire baver d’envie.

— Bienvenue ! lança une femme en collant et justaucorps noir minimaliste lorsque Hanna entra dans la salle. Tu es nouvelle, pas vrai ? Je m’appelle Trixie. (Elle avait une frange longue très années 80. D’un geste, elle désigna la barre libre au milieu de la pièce, juste à côté de Colleen.) Il reste justement une place pour toi.

Hanna s’approcha de la barre.

— Oh, salut ! pépia-t-elle d’un air faussement surpris, comme si elle venait à l’instant de remarquer Colleen – comme si c’était un pur hasard qu’elles se retrouvent ensemble dans ce cours.

Comme si elle n’avait pas tout planifié depuis le moment où elle avait entendu les garçons en parler dans les vestiaires du lycée.

— Hanna ? (Colleen la détailla de la tête aux pieds.) C’est génial ! J’ignorais que tu faisais de la pole dance !

— Ce n’est pas bien difficile, renifla Hanna en convoquant son côté Ali.

Elle examina son reflet dans le miroir. Ses hanches étaient plus minces que celles de Colleen, mais l’autre fille avait une plus grosse poitrine.

— Tu vas adorer ce cours, lui promet Colleen. (Elle baissa la voix.) Évidemment, si tu as l’habitude, tu risques de trouver le niveau un peu faible. Je

parie que tu es super douée. Oh, et pendant que j’y suis... Tu ne m’en veux pas pour Mike, pas vrai ?

Hanna ne savait pas si Colleen était sincère ou si elle faisait juste semblant de s’inquiéter de son opinion. Alors, elle leva le nez.

— Je m’en fous complètement, lâcha-t-elle sur un ton froid. Cette pression qu’il me mettait pour que je ressemble à une serveuse de chez Hooters... c’était trop. Et sa façon de mater constamment les autres filles en soirée, ça me rendait dingue ! (Elle adressa un sourire faussement contrit à Colleen.) Mais je suis sûre qu’il ne te fait pas ça, à toi.

Colleen ouvrit la bouche pour répondre, la mine si inquiète qu’Hanna se demanda si elle n’en avait pas fait un peu trop. Puis « Hot Stuff » se fit entendre. Trixie se plaça devant ses élèves, crocheta une jambe autour d’une des barres verticales, souleva les fesses et effectua un tour en l’air façon Cirque du Soleil, mais en plus sexy.

— Allez les filles ! s’écria-t-elle dans son casque micro. On commence avec quelques grands pliés.

Les genoux écartés, elle commença à s’accroupir et à se redresser au rythme de la musique. Les élèves l’imitèrent. Hanna jeta un coup d’œil à Colleen. Elle pliait très bas, et son équilibre était parfait. L’autre fille lui rendit son regard et la gratifia d’un grand sourire. « Tu te débrouilles super bien », articula-t-elle. Hanna réprima une forte envie de lever les yeux au ciel. Tant de gentillesse lui donnait la nausée.

Trixie leur fit rouler la tête dans un sens puis dans l’autre, monter et descendre les épaules, puis remuer les hanches de façon provocante. Après ça, elle leur montra une série de mouvements de danse qui impliquaient de tourner autour de la barre en s’y tenant d’une main, comme *Fred Astaire* dans *Chantons sous la pluie*. Hanna n’avait pas de mal à suivre, même si son cœur battait très fort et que de la sueur perlait à son front. Tant qu’elle ne transpirait pas comme une grosse vache...

Quand elle regarda par-dessus son épaule, elle vit que les garçons s’étaient assis sur des tapis de gym devant la porte de la salle de cours et qu’ils les observaient comme des loups affamés. Grisée par leur présence, Hanna rassembla ses cheveux dans une main et les laissa tomber dans son dos en agitant les fesses. James Freed frissonna. Mason siffla. Colleen les aperçut. Elle remua les épaules en se penchant pour mettre sa poitrine en valeur. Les garçons se donnèrent des coups de coude.

Colleen adressa un clin d’œil de conspiratrice à Hanna.

— Ils n’en ont jamais assez de nous, hein ?

Hanna avait envie de la gifler. Ne réalisait-elle vraiment pas qu'elles étaient en concurrence ?

— Le mouvement suivant est réservé aux élèves de niveau avancé, annonça Trixie tandis que la stéréo enchaînait sur un morceau langoureux d'Adele.

Se dirigeant vers sa barre, elle l'enveloppa de ses bras et de ses jambes pour l'escalader comme un singe.

— Serrez les cuisses pour ne pas glisser, recommanda-t-elle.

Colleen s'exécuta. Puis elle lâcha la barre d'une main, se cambra en arrière et resta un moment ainsi. Les garçons applaudirent.

Hanna serra les dents. Ça ne devait pas être bien difficile. Empoignant la barre, elle se mit à grimper. Mais très vite, ses cuisses cédèrent ; elle glissa le long du mince poteau en métal jusqu'à ce que ses fesses touchent le sol. Son reflet dans le miroir avait l'air ridicule.

— Bien tenté, Hanna, pépia Colleen. C'est vraiment dur.

Hanna s'épousseta les fesses et promena un regard à la ronde. Les autres filles étaient toutes en train de faire l'amour à leur barre. Soudain, elles ne ressemblaient plus à des stripteaseuses sexy, mais à des femmes d'âge mûr grassouillettes et pathétiques. C'était le cours de fitness le plus débile auquel Hanna ait jamais assisté. Il existait un moyen bien plus facile d'attirer l'attention des garçons.

Hanna se tourna vers la fenêtre. Lorsqu'elle fut certaine qu'ils la regardaient, elle tira sur le bas de sa brassière trop petite à imprimé tigré, révélant le haut de son soutien-gorge en dentelle rouge. À la tête que firent les garçons, elle sut que le geste ne leur avait pas échappé. Leur mâchoire inférieure tomba sur leur poitrine. James grimaça. Mason fit mine de s'évanouir. Mike ne broncha pas, mais il ne put détacher ses yeux d'elle, et cela suffisait à Hanna.

Elle sortit de la salle de cours collectifs en ondulant des hanches au rythme de la musique.

— Tu ne restes pas ? lança James, déçu.

— Il faut bien laisser quelque chose à votre imagination, pas vrai ? répliqua coquettement Hanna.

Elle n'eut pas besoin de se retourner pour savoir que Mike la suivait des yeux. Elle devinait aussi que Colleen l'observait dans le miroir et qu'elle ne devait pas y comprendre grand-chose. Mais tant pis. Hanna savait ce que *leur* Ali aurait dit si elle avait toujours été en vie : *En amour comme en pole dance, tout est permis.*

LA VOIX DE LA SAGESSE

Ce soir-là, Emily se tenait dans le couloir de la Sainte-Trinité, l'église où sa famille allait à la messe. Des ballons découpés dans du papier, sur lesquels on avait inscrit des psaumes et des versets de la Bible, étaient accrochés aux murs. Un long tapis doré s'étendait d'un bout à l'autre du couloir. Un mélange d'odeur d'encens, de café froid et de ciment flottait dans l'air, et le vent sifflait bruyamment sous la porte. Des années plus tôt, Ali avait dit à Emily que c'étaient les gémissements des gens enterrés dans le cimetière derrière l'église. Parfois, Emily y croyait encore.

La porte au bout du couloir s'ouvrit, et un homme grisonnant passa la tête à l'extérieur. C'était le père Fleming, le plus vieux et le plus gentil des prêtres de la paroisse. Il lui sourit.

— Emily ! Entre, entre.

L'espace d'une seconde, la jeune fille envisagea de se détourner et de regagner sa voiture en courant. Elle s'apprêtait peut-être à commettre une énorme erreur.

La veille, quand elle était rentrée chez elle après son entraînement de natation, sa mère l'avait fait asseoir à la table de la cuisine et lui avait annoncé que son père et elle envisageaient d'annuler leur voyage au Texas.

— Pourquoi ? s'était étonnée Emily. C'est prévu depuis des mois !

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette en ce moment, avait répondu Mme Fields en pliant et dépliant une serviette en tissu. Je m'inquiète pour toi. Je pensais que l'obtention de cette bourse t'aiderait à tourner la page et à mettre toute cette histoire derrière toi. Mais tu y penses encore, pas vrai ?

Des larmes avaient brusquement rempli les yeux d'Emily. Bien sûr, qu'elle y pensait encore. Rien n'avait changé. Et, pire, la femme qui voulait son bébé l'avait retrouvée. Si « A » ne révélait pas sa grossesse à tout le monde, Gayle s'en chargerait probablement. Que se passerait-il alors ? Emily aurait-elle encore un toit sur la tête ? Ses parents continueraient-ils à lui parler ?

Enfouissant son visage dans ses mains, elle avait murmuré que tout était si dur... Mme Fields lui avait tapoté l'épaule.

— Ça va aller, ma chérie.

Et Emily s'était sentie encore plus mal, parce qu'elle ne méritait pas la compassion de sa mère.

— J'ai une idée. (Mme Fields avait saisi le téléphone sans fil sur son support.) Pourquoi tu n'en parlerais pas avec le père Fleming ?

Emily avait grimacé. Elle connaissait le vieux prêtre depuis toujours. Il avait écouté sa première confession quand elle avait sept ans et lui avait conseillé de ne plus traiter Seth Cardiff de gros phoque dans la cour de récréation. De là à lui raconter qu'elle avait couché avec un garçon avant le mariage...

Mais Mme Fields avait refusé d'écouter ses protestations. En fait, elle avait déjà pris rendez-vous pour elle avec le père Fleming le lendemain, sans lui demander son avis. La jeune fille avait fini par céder, ne serait-ce que pour rassurer ses parents et éviter qu'ils ne renoncent à leur séjour au Texas. Ils étaient partis le matin même, non sans laisser sur la table de la cuisine une liste de contacts d'un kilomètre de long en cas d'urgence ni sans demander à plusieurs voisins de veiller sur Emily pendant les quatre jours que durerait leur absence.

À présent, la jeune fille se dirigeait vers le bureau du prêtre en traînant les pieds. Machinalement, elle accrocha son manteau à une patère en forme de main qui levait le pouce et regarda autour d'elle. La décoration la surprit. La tête en céramique de Curly, des Trois Stooges, grimaçait sur l'appui de la fenêtre. Le prêtre chiant des Simpson faisait la moue près d'une lampe à pied flexible. Il y avait beaucoup de livres religieux sur les étagères, mais aussi des romans d'Agatha Christie et de Tom Clancy. Deux petites poupées artisanales guatémaltèques reposaient sur le bureau.

Le père Fleming vit qu'Emily les regardait.

— Il paraît que si tu les mets sous ton oreiller, ça t'aide à bien dormir la nuit.

— Je sais. J'en ai plusieurs, répondit Emily sans pouvoir masquer sa surprise. (Elle ne pensait pas que les prêtres étaient superstitieux.) Vous trouvez ça efficace ?

— Non, et toi ?

Emily secoua la tête. Elle avait acheté six de ces poupées dans une boutique d'Hollis peu de temps après son retour de Jamaïque, espérant qu'elles l'empêcheraient de ruminer le soir. Mais les mêmes pensées avaient continué à tourner en boucle dans sa tête.

Le père Fleming s'assit dans la chaise en cuir derrière son bureau et croisa les mains devant lui.

— Alors, que puis-je faire pour toi, Emily ?

La jeune fille fixa son vernis à ongles vert écaillé.

— Je vais bien. Ma mère s'inquiétait juste parce qu'elle me trouve stressée en ce moment. Rien de grave.

Le prêtre acquiesça d'un air compatissant.

— Si tu veux en parler, je suis là pour t'écouter. Et je te promets que ce que tu me raconteras ne sortira pas de cette pièce.

Emily haussa un sourcil.

— Vous ne direz rien à ma mère ?

— Bien sûr que non.

Elle passa la langue sur ses dents. Son secret était pareil à un abcès purulent dans sa poitrine.

— J'ai eu un bébé, lâcha-t-elle brusquement. L'été dernier. Une petite fille. Personne dans ma famille n'est au courant à part ma sœur.

Le simple fait d'en parler à voix haute en ce lieu saint lui donnait l'impression d'être le démon lui-même.

Mais quand elle reporta son attention sur le père Fleming, celui-ci l'observait placidement.

— Tes parents ne se doutent de rien ?

Emily secoua la tête.

— Je me suis cachée à Philadelphie pendant les grandes vacances pour qu'ils ne s'en aperçoivent pas.

Le prêtre passa un doigt dans son col.

— Qu'est devenu le bébé ?

— Je l'ai donné à l'adoption.

— Tu as rencontré ses parents ?

— Oui. Des gens très gentils. Tout s'est bien passé.

Emily fixa le crucifix accroché au mur derrière le père Fleming en espérant qu'il ne jaillirait pas vers elle pour l'empaler afin de la punir de son mensonge. Certes, les Baker étaient très gentils, mais tout ne s'était pas bien passé – au contraire.

Après leur conversation au café, Emily n'avait pu chasser de ses pensées l'offre faite par Gayle. Les Baker lui avaient beaucoup plu, mais la proposition de Gayle n'en demeurait pas moins très tentante. Aria ne comprenait pas qu'Emily puisse attacher autant d'importance à l'argent, mais la jeune fille ne voulait pas que son bébé grandisse comme elle, à écouter sa mère ressasser leurs problèmes financiers chaque Noël, à ne pas pouvoir participer à un voyage scolaire à Washington parce que son père était au chômage, à devoir continuer un sport qui ne l'intéressait plus parce qu'il représentait sa seule chance de faire des études supérieures. Elle aurait bien voulu dire que l'argent ne comptait pas pour elle,

mais dans la mesure où elle en avait toujours manqué... il comptait au contraire énormément.

Deux jours plus tard, pendant son service au Poséidon, Emily avait appelé Gayle pour lui dire qu'elle voulait la revoir. Elles s'étaient donné rendez-vous dans un café près de l'université le soir même. Un peu avant vingt-deux heures, alors qu'Emily coupait à travers un petit parc, une main avait jailli de l'obscurité et s'était posée sur son ventre.

— Heather, avait lancé une voix de femme.

Emily avait hurlé. Puis une silhouette s'était avancée dans la lumière d'un lampadaire, et la jeune fille avait été surprise de découvrir le visage souriant de Gayle.

— Que... qu'est-ce que vous faites ici ? avait-elle bredouillé.

Gayle avait haussé les épaules.

— C'est une si belle soirée ! J'ai pensé qu'on pourrait aussi bien discuter dehors. Tu es drôlement nerveuse, dis donc, avait-elle gloussé.

Emily aurait dû tourner les talons à ce moment-là. Au lieu de ça, elle avait pensé qu'elle s'alarmait pour un rien. Gayle devait être du style taquin. Alors, elle avait accepté le gobelet de déca que lui tendait la femme, et elle était restée.

— Pourquoi voulez-vous mon bébé ? lui avait-elle demandé. Pourquoi ne pas faire appel à une agence d'adoption ?

Gayle avait tapoté le banc près d'elle, et Emily s'y était laissée tomber lourdement.

— L'attente est trop longue. Et nous pensons qu'aucune mère biologique ne nous choisirait à cause de ce qui est arrivé à notre fille.

Emily avait haussé un sourcil.

— Que lui est-il arrivé ?

Une expression gênée était passée sur le visage de Gayle, et sa main gauche s'était mise à pétrir violemment sa cuisse.

— Elle avait des problèmes, avait répondu Gayle à voix basse. Elle avait eu un accident de voiture quand elle était petite, et elle ne s'en était jamais complètement remise.

— Quel genre d'accident ? avait demandé Emily.

Soudain, Gayle s'était pris la tête entre les mains.

— Mon mari et moi voulons désespérément un autre enfant, avait-elle dit sur un ton pressant. Je t'en prie, donne-nous ton bébé. Nous te paierons une compensation de cinquante mille dollars.

Emily avait sursauté.

— Cinquante mille dollars ? avait-elle répété.

Cela suffirait pour payer ses quatre années de fac. Elle ne serait pas forcée de continuer la natation pour conserver sa bourse. Elle pourrait prendre une année sabbatique après son diplôme et voyager à travers le monde. Ou bien elle pourrait donner l'argent à une œuvre caritative qui s'occupait d'autres bébés moins chanceux que le sien.

— On peut peut-être s'arranger, avait-elle dit tout bas.

Un tic nerveux avait agité la joue de Gayle. Avec un cri de joie, elle avait serré Emily très fort dans ses bras.

— Tu ne le regretteras pas.

Puis elle s'était levée d'un bond, lui avait donné un nouveau rendez-vous quelques jours plus tard et avait disparu. L'obscurité l'avait engloutie complètement. Seul son rire s'était attardé un moment, tel un écho spectral entre les arbres.

Emily était restée assise sur le banc quelques minutes, à observer la circulation le long de la voie rapide 76, dans le lointain. Elle ne se sentait pas aussi sereine qu'elle l'avait espéré. En fait, elle se sentait même... inquiète. Que venait-elle de faire ?

Une note d'orgue se répercuta à travers l'église. Le père Fleming souleva un presse-papiers en jade et le reposa sur son bureau.

— Je ne peux pas imaginer le fardeau que ce secret a dû représenter pour toi. Mais tu as fait ce qu'il fallait en donnant ta fille à une famille qui pourrait bien s'occuper d'elle.

— Hum-hum.

La gorge d'Emily la brûlait, comme chaque fois qu'elle allait se mettre à pleurer.

— Ça a dû être très difficile pour toi, compatit le père Fleming. Mais tu seras toujours dans son cœur, et elle sera toujours dans le tien. Et le père ?

Emily sursauta.

— Quoi, le père ?

— Il est au courant ?

— Oh mon Dieu, non. (Emily s'empourpra.) Nous avons rompu longtemps avant que je découvre que j'étais... enceinte.

Elle se demanda comment le père Fleming réagirait en découvrant qu'il s'agissait d'Isaac Colbert. Le groupe du jeune homme avait joué lors de plusieurs événements organisés par la paroisse.

Le père Fleming croisa les mains devant lui.

— Tu ne penses pas qu'il mérite de savoir ?

— Non. Absolument pas. (Emily secoua vigoureusement la tête.) Il me détesterait.

— Tu n'en sais rien. (Le père Fleming s'empara d'un stylo à bille dont il fit sortir puis rentrer la pointe.) Et même s'il t'en voulait, tu te sentirais mieux après lui avoir dit la vérité.

Ils parlèrent encore un moment de la façon dont Emily avait tenu le coup et s'était rétablie, ainsi que de ses plans pour l'année suivante. Alors que l'organiste se lançait dans une variation soporifique du *Canon en ré majeur* de Pachelbel, l'iPhone du père Fleming sonna. Le prêtre sourit gentiment à Emily.

— Je crains de devoir te laisser. J'ai une réunion avec le comité directeur de la paroisse dans dix minutes. Ça va aller ?

La jeune fille haussa les épaules.

— Je crois.

Le père Fleming se leva, lui tapota l'épaule et la raccompagna jusqu'à la porte. Dans le couloir, il s'arrêta et se tourna vers elle.

— Il va sans dire que tout ce que tu viens de me raconter restera entre nous, lui assura-t-il doucement. Mais je sais que tu feras ce qu'il faut.

Emily acquiesça en silence, se demandant à quoi il faisait allusion. Elle pensa à Isaac. Il s'était montré si amical pendant la conférence, l'autre soir ! Le père Fleming avait peut-être raison. Elle devait peut-être lui dire la vérité. Après tout, le bébé était aussi le sien.

Le cœur battant, Emily sortit son téléphone et composa un texto pour Isaac.

J'ai quelque chose à te dire. On peut se voir demain ?

Et avant de changer d'avis, elle appuya sur la touche « Envoi ».

ALLÔ, ICI LA VÉRITABLE ALI !

Quelques heures plus tard, Aria était assise dans la cuisine chez Byron et Meredith, son ordinateur portable posé devant elle, quand un message instantané d'Emily apparut sur l'écran. Bien entendu, Emily voulait savoir si son amie avait reçu un texto de « A ». *Non*, répondit Aria. *Pas encore*. Et elle espérait que ça continuerait ainsi. Elle avait décidé de fermer les yeux sur ce qu'elle avait vu chez Fresh Fields. « A » n'avait donc aucune nouvelle raison de la tourmenter. Le secret de M. Kahn resterait enfoui à jamais.

C'est toujours bon pour samedi ? demanda Emily.

Aria mit un moment à se souvenir qu'elle voulait se rendre à l'après-midi portes ouvertes de la maison à vendre dans Ship Lane.

Oui, pas de souci.

La porte d'entrée claqua. Puis il y eut un bruit de clés tombant dans une coupe, et la voix de Meredith roucoulant des paroles apaisantes à Lola. La jeune femme pénétra dans la cuisine et prit une bouteille d'eau minérale dans le frigo. Elle portait un pantalon de yoga et un ample sweat-shirt blanc ; un tapis de gym était coincé sous son bras. Avec ses joues encore roses et ses cheveux bruns relevés en queue-de-cheval, elle semblait très détendue. Lola dormait contre sa poitrine dans son porte-bébé.

— Pfff, je suis complètement rouillée, se plaignit Meredith en levant les yeux au ciel. Je n'aurais peut-être pas dû me remettre à donner des cours aussi vite. Je n'ai même pas réussi à faire le poirier aujourd'hui.

Aria haussa les épaules.

— Je n'ai jamais réussi de toute ma vie.

— Je pourrais t'apprendre si tu veux, offrit Meredith.

— Désolée : le yoga, ce n'est pas trop mon truc.

La dernière chose dont Aria avait besoin, c'était bien de prendre des cours avec sa belle-mère.

Meredith posa la bouteille d'eau sur l'îlot central et se racla la gorge.

— J'ai vraiment apprécié que tu ailles chez Fresh Fields pour me rendre service, l'autre jour.

Aria grogna en fixant le portrait abstrait de la Méchante Sorcière de l'Ouest du *Magicien d'Oz* que Meredith avait rapporté de son ancien appartement. Sans ce stupide dîner d'anniversaire, elle n'aurait pas découvert par hasard le secret de M. Kahn. Donc, elle ne pouvait s'empêcher de blâmer Meredith.

— Et je suis désolée pour... la raison du dîner, ajouta Meredith, sa voix se brisant sur la fin de la phrase.

Aria commença par se hérissier, puis songea qu'elle avait quelque chose à demander à sa belle-mère.

— Quand tu voyais mon père en cachette... tu en as parlé à quelqu'un ?

Meredith se raidit. Au bout d'un moment, elle rajusta le porte-bébé pour que Lola soit mieux assise et répondit tout bas :

— Non. Je ne pouvais pas. Au début, ton père était mon prof ; je ne voulais pas qu'il se fasse virer à cause de moi. Mais une fois que vous êtes partis en Islande, j'ai cru que c'était terminé, et j'en ai parlé à ma mère. Elle m'en a beaucoup voulu. Elle trouvait que c'était mal de coucher avec un homme marié.

Surprise, Aria fixa le plancher. Elle avait supposé que Meredith s'était vantée auprès de tous ses amis de sortir avec un prof plus âgé et déjà pris – qu'elle avait ri de la famille qu'elle détruisait, qu'elle s'était moquée de la pauvre Ella qui ne soupçonnait rien.

— Quand vous êtes rentrés d'Islande et que j'ai revu ton père, je n'ai pas osé le dire à ma mère, poursuivit Meredith. Ni à personne d'autre, d'ailleurs, de peur que les gens ne le lui répètent ou qu'ils ne me jugent trop sévèrement. Je savais que ce que je faisais n'était pas bien.

Aria caressa sans y penser un des sets de table en toile de jute. Meredith avait l'air si sûre d'elle à l'époque où Byron et elle se voyaient en secret ! Elle affirmait qu'elle n'était pas une briseuse de ménage parce qu'ils s'aimaient sincèrement. Du coup, Aria ne s'attendait pas à ce qu'elle se soit souciée de l'opinion des autres.

— Donc, tu n'en as parlé à personne ? insista la jeune fille, incrédule. Pendant toutes ces années, tu n'as rien dit ?

Lola s'agita dans son porte-bébé. Meredith prit une tétine rose sur la table et la lui glissa dans la bouche.

— J'avais peur qu'on ne découvre notre secret. Et surtout que ta mère l'apprenne.

— Mais elle aurait fini par l'apprendre tôt ou tard, fit remarquer Aria.

— Je sais, mais je ne voulais pas que ça vienne de moi. (Meredith pressa le bout de ses doigts sur une de ses tempes.) Je ne voulais pas lui faire de mal, je te

jure. Et je ne voulais pas non plus que ton frère et toi en pâtissiez. Je n'en avais peut-être pas l'air, mais je culpabilisais à mort.

Aria ferma les yeux. Elle voulait croire Meredith, mais elle ne savait pas si elle le pouvait.

— Tu sais, je t'ai vue le jour où tu nous as surpris en train de nous embrasser dans la voiture de Byron, ajouta doucement Meredith. J'ai vu à quel point tu semblais anéantie.

Aria se détourna tandis que l'horrible souvenir lui revenait à l'esprit.

— Je me suis sentie tellement mal ! J'aurais voulu t'expliquer, mais je savais que tu refuserais de m'écouter.

— Tu as raison : j'aurais refusé, admit Aria.

— Et puis, j'ai commencé à te voir partout. Tu es venue au studio de yoga – je t'ai reconnue tout de suite. Tu m'as jeté de la peinture dessus pendant mon cours d'arts plastiques, tu te souviens ?

— Hum-hum, marmonna Aria en baissant les yeux.

Elle avait tracé un « A » rouge pour « Adultère » sur la robe de la jeune femme. Sa réaction lui paraissait si immature à présent !

Un moment, elles gardèrent le silence. Meredith refit sa queue-de-cheval. Aria examina ses cuticules. Puis Lola laissa échapper un rot bruyant dans son sommeil, et sa tétine tomba par terre. Aria gloussa. Meredith rit avant de pousser un gros soupir.

— Ce n'est pas drôle d'avoir des secrets. Mais parfois, il faut les garder pour se protéger. Et pour protéger les gens autour.

Pour la première fois de sa vie, Aria était d'accord avec sa belle-mère. Protéger quelqu'un, c'était exactement ce qu'elle faisait en ne révélant pas à Noel que son père se travestissait. Entendre ces mots dans la bouche de Meredith la confortait dans sa décision.

Meredith ouvrit le frigo et en sortit un biberon.

— Mais il faut quand même que je te dise... Quand ta copine m'a appelée pour me faire la morale, je me suis sentie vraiment mal.

Aria fronça les sourcils.

— Quelle copine ?

— Tu sais bien. Celle avec qui tu étais le jour où tu nous as surpris. Alison.

Un frisson glacé parcourut Aria.

— Attends. Elle t'a téléphoné ?

Meredith pencha la tête sur le côté.

— Quelques semaines plus tard, en juin. Elle m'a posé tout un tas de questions sur ton père et moi : si on s'aimait, quand on avait commencé à se

fréquenter, si on avait déjà couché ensemble... C'était affreux. (Elle dévisagea Aria.) Ce n'est pas toi qui lui avais demandé de le faire ?

— Non.

Ali n'avait pas cessé de torturer Aria avec cette histoire, mais jamais elle ne lui avait dit qu'elle avait appelé Meredith dans son dos. Que pensait-elle accomplir par là ? Et pourquoi avait-elle attendu le mois de juin ? Aria et elle avaient surpris Byron et sa jeune maîtresse en avril.

Soudain, une pensée horrible traversa l'esprit d'Aria.

— En juin, tu dis ? Quel jour exactement ?

Meredith pianota sur la table.

— Le matin du 15. Je m'en souviens très bien, parce que c'était l'anniversaire de mon frère. J'ai cru que c'était lui qui me téléphonait, mais non.

La pièce se mit à tourner autour d'Aria. Le 15 juin. C'était le jour de leur soirée pyjama de fin de 5^e avec *leur* Ali. D'après la reconstitution des événements, la jumelle DiLaurentis cachée était sortie du Sanctuaire la veille. La réunion de famille secrète avait déjà eu lieu. Les deux sœurs qui se haïssaient cohabitaient de nouveau.

Ce jour-là, Aria, Spencer, Hanna et Emily étaient montées dans la chambre d'Ali, et elles l'avaient trouvée en train de lire son journal intime, un grand sourire aux lèvres. Des années plus tard, Aria se demandait encore si c'était *leur* Ali ou la véritable Ali qu'elles avaient vue alors.

— Aria ? Tout va bien ?

La jeune fille sursauta. Meredith la dévisageait, les yeux ronds. Aria acquiesça faiblement. La tête lui tournait. Donc, Ali avait appelé Meredith à l'époque... mais probablement pas pour la culpabiliser. Plutôt pour trouver des informations à utiliser contre sa sœur et ses amies. Car ce n'était pas *leur* Ali, mais la véritable Ali.

RETROUVAILLES

Le jeudi soir, Emily entra chez Bellissima, le bistrot italien situé dans le centre commercial Devon Crest, de l'autre côté de la ville, où elle avait rendez-vous avec Isaac pour le dîner. Le sol était carrelé de tommettes, et les murs peints en trompe-l'œil pour ressembler à ceux d'une vieille ferme décrépite. Une machine à expresso chromée se dressait derrière le comptoir ; des bouteilles de vin s'alignaient sur les étagères tout autour de la grande salle, et une odeur entêtante d'huile d'olive et de mozzarella planait dans l'air.

Emily n'avait pas remis les pieds dans ce centre commercial depuis que, deux ans plus tôt, elle avait accepté d'y jouer les Pères Noël pendant les fêtes. Elle était venue au Bellissima avec Cassie, une des elfes, et toutes deux avaient discuté d'Ali, que Cassie connaissait bien également.

Le téléphone d'Emily bipa. C'était une alerte Google pour Tabitha Clark. La plupart du temps, Emily ne lisait pas les articles liés à la mort de l'adolescente – elle trouvait ça trop douloureux –, mais parce qu'elle était nerveuse et qu'elle voulait s'occuper les mains, elle cliqua sur le lien.

Celui-ci donnait sur le forum du site dédié à la mémoire de Tabitha. On y trouvait essentiellement des photos de la défunte avec ses amies, ainsi qu'une vidéo d'elle et de son cavalier – un garçon aux cheveux bruns mi-longs et aux beaux yeux verts – dansant sur une chanson de Christina Aguilera le soir du bal de promo. Certaines personnes réclamaient la fermeture des Falaises. Mais ce fut le message le plus récent qui attira l'attention d'Emily : *Le père de Tabitha devrait réclamer une autopsie. « Je ne crois pas qu'elle soit morte pour avoir trop bu. »*

Le sang d'Emily se glaça. Focalisée sur Gayle et le bébé, elle en avait oublié que « A » connaissait un autre secret horrible sur elle. Fermant les yeux, elle revit la photo que le maître chanteur avait envoyée à Spencer, celle qui représentait le corps brisé de Tabitha gisant sur le sable après que les filles l'avaient poussée depuis le toit de l'hôtel.

— Emily ! Par ici !

Isaac était assis sur la banquette dans un coin, un plat de calamars frits devant lui. Il avait repoussé ses cheveux en arrière, et il portait un T-shirt bleu qui faisait ressortir la couleur saphir de ses yeux.

— Coucou ! dit-il en lui faisant signe de le rejoindre.

L'estomac noué, Emily fourra son téléphone dans son sac, puis baissa les yeux vers la jupe de laine verte qu'elle avait exhumée du fond de sa penderie pour l'occasion. Allait-elle vraiment dire la vérité à Isaac ? Tout l'après-midi, au lieu d'écouter ses cours d'anglais, d'algèbre et de biologie, elle avait répété la façon dont elle aborderait le sujet. « Tu te souviens qu'on a couché ensemble une fois, l'année dernière ? Eh bien, ça a eu, euh, des conséquences durables. »

Et le pire, c'était qu'Isaac avait l'air heureux – ravi qu'elle soit venue. La nouvelle allait le tuer. Mais Emily devait le lui dire. Il méritait de savoir. Et elle ne voulait pas que ce soit « A » qui le lui annonce.

Les mains tremblantes, elle se fraya un chemin entre les tables et fit un écart pour éviter une serveuse avec un plateau de tiramisu. Isaac se leva à demi pendant qu'elle s'approchait de lui.

— J'ai commandé des calamars en apéritif. J'espère que ça te convient. Tu adorais ça à l'époque où... tu sais, bredouilla-t-il nerveusement.

— J'adore toujours ça, le rassura Emily en se glissant sur la banquette de cuir rembourré.

Isaac lui toucha le bras, puis retira vivement sa main comme s'il craignait que son geste ne soit malvenu.

— Tu fais toujours de la natation ?

Emily acquiesça.

— J'ai décroché une bourse pour l'université de Caroline du Nord, l'an prochain.

— L'UCN ? s'écria Isaac. C'est génial ! Félicitations !

— Merci. Et toi, tu sais où tu vas aller ?

Emily piqua un morceau de calamar dans le plat. La pâte était croustillante, la sauce épaisse et piquante, juste comme il fallait.

Isaac haussa les épaules.

— J'aimerais aller à Juilliard, mais je finirai sans doute à Hollis.

— On ne sait jamais. Tu as assez de talent pour être admis à Juilliard.

Emily songea au groupe d'Isaac. Le jeune homme avait une belle voix qui ressemblait un peu à celle du chanteur de Coldplay. Des tas de filles se pâmaient toujours devant lui quand il se produisait en concert. Aussi Emily avait-elle été très surprise qu'il la choisisse.

Isaac but une longue gorgée d'eau pétillante.

— Non. Je n'ai même pas postulé. L'idée de passer une audition me terrifie. Je péterais les plombs si je devais monter sur scène.

— Tu péterais les plombs ? répéta Emily, surprise. Tu as bien changé depuis la dernière fois.

— Si tu savais...

Isaac posa le menton dans ses mains en coupe et sourit à Emily.

— Déjà, dit la jeune fille en désignant son épaule du menton, je ne me souvenais pas que tu aimais les tatouages.

Isaac baissa brièvement les yeux.

— Je l'ai fait pour mes dix-huit ans. On avait tous rendez-vous, avec les autres membres du groupe, mais ils ont renoncé à la dernière minute. Je suis le seul à être allé jusqu'au bout.

— Ça fait mal ? s'enquit Emily, curieuse.

— Ouais. Mais j'ai serré les dents et tenu bon.

— Je peux le voir ?

— Bien sûr.

Isaac baissa le col de son T-shirt, révélant un motif abstrait qui ressemblait à un papillon de nuit stylisé.

— Ouah ! s'écria Emily. Il est énorme !

— Ouais. (Isaac relâcha son col.) Je voulais quelque chose de significatif.

Emily avait envie de toucher le petit bout du dessin qui restait visible, mais elle se retint pour éviter qu'Isaac ne se fasse des idées.

— Pourquoi tu as choisi ce motif-là ?

— J'ai toujours aimé les papillons de nuit, répondit Isaac en prenant un autre morceau de calamar dans le plat. Tu sais qu'ils voient la lumière ultraviolette ? Et qu'ils peuvent sentir leur partenaire à dix kilomètres de distance ?

— Sérieux ?

Le jeune homme acquiesça.

— Je les ai toujours trouvés très beaux. Pourtant, personne ne fait attention à eux parce qu'ils ne sont pas aussi colorés que les papillons de jour. Du coup, c'est comme si les gens ne les voyaient pas.

C'était bien son genre, de faire des remarques aussi sensibles et décalées en même temps. Emily avait oublié sa façon particulière de voir le monde. Et elle avait également oublié à quel point il était mignon. Une vague de regrets inattendue la submergea. Puis une voix tonna en elle : *Tu as eu un bébé avec lui, dis-lui !*, la ramenant à la réalité.

Emily enfonça légèrement les dents de sa fourchette dans sa paume. À ce moment-là, une serveuse s'approcha d'eux.

— Vous avez choisi ?

Emily baissa les yeux, soulagée de cette intervention. Elle commanda les pâtes du jour, tandis qu'Isaac prenait le veau à la parmesane. Le temps que la serveuse referme son carnet et s'éloigne, l'élan de bravoure d'Emily était retombé. Aussi posa-t-elle à Isaac un tas de questions qui n'avaient rien à voir. Comment ça se passait au lycée ? Donnait-il beaucoup de concerts avec son groupe ? Que comptait-il faire cet été ?

De son côté, elle lui parla de l'UCN, de la Croisière verte qu'elle ferait quelques semaines plus tard, du boulot qu'elle espérait trouver pour les grandes vacances. La conversation était fluide et naturelle. Bientôt, il ne resta plus que deux morceaux de calamar dans le plat. Emily avait oublié combien c'était facile de parler avec Isaac, ainsi que la façon qu'il avait de rire à chacune de ses tentatives d'humour. Elle desserra les poings. Finalement, tout allait peut-être bien se passer.

— Et comment va ta famille ? demanda le jeune homme tandis que la serveuse apportait leurs plats.

— Comme d'hab', répondit nonchalamment Emily. Ma mère continue à s'impliquer dans la gestion de la paroisse. Elle est super copine avec le père Fleming. D'ailleurs, elle m'a poussée à aller le voir l'autre jour.

— Ah oui ? Pourquoi ?

Emily enfourna quelques pâtes dans sa bouche pour ne pas avoir à répondre tout de suite. *Dis-le-lui. Il mérite de savoir.* Pourtant, les mots refusaient de franchir ses lèvres.

Le silence dut s'étirer trop longtemps entre eux, car Isaac finit par se racler la gorge.

— Et comment va ta sœur aînée ? C'était quoi son nom, déjà... Carolyn ?

Une odeur de sauce Alfredo crémeuse chatouilla les narines d'Emily, lui soulevant l'estomac.

— Bien. Elle va bien.

— Elle est dans quelle fac ?

— Stanford.

— Et elle se plaît là-bas ?

— Je crois.

En vérité, Emily n'en savait rien. Après avoir partagé sa chambre pendant presque dix-huit ans, c'était à peine si sa sœur lui avait adressé la parole depuis l'été précédent.

Quand Emily avait découvert qu'elle était enceinte, elle n'avait pas su vers qui se tourner, mais puisque Carolyn passait l'été à Philadelphie, ça lui avait paru le meilleur choix. Elle pensait que son aînée la soutiendrait et jouerait son rôle de grande sœur.

Et, certes, Carolyn l'avait accueillie dans sa chambre universitaire. Mais elle lui avait bien fait sentir le poids de sa déception et de son dégoût. Pas une seule fois elle n'avait demandé à Emily comment elle se sentait, ou si sa dernière échographie s'était bien passée. Elle n'avait même pas voulu connaître l'identité du père.

Lorsque Emily avait appris qu'elle devrait subir une césarienne parce que le bébé se présentait par le siège, elle avait appelé sa sœur tout de suite pour le lui annoncer. Et tout ce que Carolyn avait trouvé à répondre, c'était : « Il paraît que ça fait un mal de chien. »

Du coup, Emily n'avait pas osé lui parler de ses difficultés pour choisir des parents adoptifs. Elle ne lui avait pas dit non plus que Gayle lui avait proposé cinquante mille dollars en échange de son bébé. Le jour où elle s'était rendue dans le New Jersey pour empocher son chèque, Gayle l'avait regardée comme si elle était un spécimen en bocal. Emily s'était sentie sale et coupable.

Non, Carolyn ne l'avait pas soutenue, mais Isaac l'aurait peut-être fait si elle lui en avait donné l'occasion. Emily prit une grande inspiration.

— Isaac, il faut qu'on parle.

Le jeune homme acquiesça.

— C'est ce que tu me disais dans ton texto. De quoi s'agit-il ?

Emily poussa les pâtes dans son assiette, son cœur battant la chamade.

— En fait...

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Emily leva brusquement la tête. Plantée devant eux, vêtue d'un tailleur bleu poudré qui devait dater des années 80 – et qui n'était sans doute déjà pas très branché à l'époque – se tenait la mère d'Isaac. Son regard faisait la navette entre les deux jeunes gens, et son expression surprise virait peu à peu à la colère.

— Tu m'as dit que tu dînais avec tes copains du groupe, siffla Mme Colbert, l'air orageux. Pas avec... elle.

— Maman, arrête, l'interrompt Isaac. Je savais que tu réagirais mal si je te disais que je voyais Emily. C'est quelqu'un de bien, et je ne comprends pas pourquoi tu refuses de t'en rendre compte. On mangeait en se donnant des nouvelles, c'est tout.

Emily sentit ses joues rosir, un mélange de plaisir et de culpabilité. Elle ne se souvenait même plus de la dernière fois où on avait pris sa défense de cette façon.

Mme Colbert ricana.

— Quelqu'un de bien ? Ça m'étonnerait.

— Pourquoi tu dis ça ? protesta Isaac.

Sa mère ne répondit pas. Au lieu de ça, elle fixa Emily d'un air entendu, comme si elle savait pertinemment ce que la jeune fille avait fait. Emily prit de

nouveau une grande inspiration. M^{me} Colbert avait-elle été contactée par « A » ?

Finalement, cette dernière reporta son attention sur Isaac.

— Ton père te cherche. Un des serveurs qui devaient travailler ce soir nous a laissés tomber. Il a besoin que tu le remplaces.

— Maintenant ? (Isaac désigna son assiette.) Je n'ai même pas fini de manger !

— Demande qu'on t'emballe ton repas.

Mme Colbert tourna les talons et se dirigea vers le bar. De toute évidence, elle s'attendait à ce que son fils la suive.

Isaac regarda Emily, ses grands yeux bleus pleins de tristesse.

— Je suis vraiment désolé. On peut remettre ça à plus tard dans la semaine ?

— Euh, pas de problème, balbutia Emily tandis que Mme Colbert pianotait furieusement sur son portable.

Ils firent signe à la serveuse, qui leur apporta l'addition et une boîte en polystyrène. Isaac glissa quelques billets dans l'enveloppe et la rendit à la serveuse. Puis il toucha la main d'Emily.

— Tu allais me dire quelque chose avant que ma mère nous interrompe.

La bouche de la jeune fille devint toute sèche.

— Peu importe, répondit-elle tout bas.

— Tu es sûre ? s'inquiéta Isaac.

Emily acquiesça.

— Certaine.

Isaac l'étreignit, et l'émotion la submergea. Elle avait oublié que ses cheveux étaient aussi doux, que sa joue grattait un peu en fin de journée et qu'il sentait toujours l'orange pressée. Des sentiments refoulés depuis longtemps s'éveillèrent en elle, pareils à un picotement.

Bien trop vite à son goût, Isaac la lâcha et s'écarta d'elle.

— Je te revaudrai ça. Je suis en congé samedi ; on pourrait aller manger une glace à Hollis ? suggéra-t-il en l'implorant du regard.

Après une brève hésitation, Emily hocha la tête. Mme Colbert lui jeta un dernier coup d'œil mauvais, puis sortit à grands pas.

La jeune fille s'affaissa sur la banquette en cuir, profondément soulagée. Soudain, elle était contente que Mme Colbert les ait interrompus, l'empêchant de révéler son secret à Isaac. Si elle découvrait un jour qu'Emily avait eu un enfant de son fils, elle appellerait immédiatement les Fields, et elle ferait savoir à toute la paroisse qu'Emily était une traînée.

Et puis, si Isaac savait ce que tu as fait, il n'aurait peut-être plus envie d'aller manger une glace avec toi, souffla une petite voix égoïste dans la tête

d'Emily. Mais la jeune fille ne pouvait pas changer le passé. Ce qui était fait était fait, et ce qu'Isaac ignorait ne pouvait pas lui faire de mal.

Pas vrai ?

L'HERBE N'EST PAS PLUS VERTE À PRINCETON

Le vendredi en fin d'après-midi, Spencer descendit d'un taxi devant le portail de l'université de Princeton, remonta la fermeture Éclair de son blouson en cuir et regarda autour d'elle. Des étudiants en pardessus et écharpe à carreaux Burberry traversaient le campus d'un pas pressé. Des professeurs avec des lunettes à monture métallique et des blazers de velours ornés de coudières déambulaient ensemble, plongés dans de grandes conversations probablement dignes d'un prix Nobel. Les cloches de la tour de l'horloge sonnèrent dix-huit heures, le bruit se répercutant sur les pavés de la cour.

Spencer en frissonna d'excitation. Elle était déjà venue ici plein de fois pour des joutes oratoires, des sorties scolaires, des stages d'été ou des visites guidées, mais ce jour-là, le campus lui semblait très différent. Elle étudierait ici l'année prochaine. Elle se tirerait enfin de Rosewood et elle recommencerait de zéro – le rêve !

Déjà, ce week-end lui apparaissait comme un nouveau départ. À peine le train était-il sorti de la gare de Rosewood que ses épaules perpétuellement crispées s'étaient détendues. « A » n'était pas là. Spencer n'avait rien à craindre... pour le moment.

Elle consulta les indications qu'Harper lui avait envoyées pour se rendre au quartier général de l'Ivy. Celui-ci se situait dans Prospect Avenue, que tout le monde à Princeton appelait simplement « la Rue ». Alors que Spencer tournait à gauche et s'engageait dans l'avenue bordée d'arbres, son téléphone bipa. *Tu as trouvé quelque chose sur tu-sais-qui ?* demandait Hanna.

C'était leur nom de code pour Gayle. *Rien d'intéressant pour le moment,* répondit Spencer. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir fouiné sur Internet. D'abord, Spencer avait cherché si Gayle aurait pu se trouver en Jamaïque l'année passée en même temps qu'elles – si elle avait pu être témoin de leur crime et décider de l'utiliser contre elles après qu'Emily l'avait roulée.

Les Falaises n'était pas le genre d'endroit où serait descendue une femme d'âge mûr qui avait largement les moyens de s'offrir mieux. Aussi Spencer avait-elle appelé les hôtels voisins en se faisant passer pour l'assistante de Gayle et en demandant qu'on lui rappelle les dates du séjour de cette dernière. Mais Gayle n'avait jamais dormi dans aucun d'entre eux. Spencer avait élargi ses recherches à un rayon de dix, puis vingt, puis cinquante kilomètres, mais, apparemment, Gayle n'avait jamais mis les pieds en Jamaïque.

Alors, comment aurait-elle pu savoir ce qui était arrivé à Tabitha ? Comment aurait-elle pu prendre cette photo d'Emily et de Tabitha au bar, ou du corps brisé de Tabitha sur la plage ? S'était-elle rendue en Jamaïque sous un faux nom ? Avait-elle engagé un détective privé, comme suggéré par Aria ?

À supposer que Gayle soit vraiment « A », ça n'expliquait pas l'attitude étrange de Tabitha. Pourquoi la jeune fille s'était-elle comportée de la même manière qu'Ali aux Falaises ? Était-elle proche d'elle au Sanctuaire, et avait-elle voulu venger sa mort ? Ou ne s'agissait-il que d'une horrible coïncidence ?

Perdue dans ses pensées, Spencer atteignit très vite l'adresse que lui avait donnée Gayle. C'était une grande maison en brique de style gothique, avec de superbes fenêtres à petits carreaux, des buissons soigneusement taillés et un drapeau américain flottant au-dessus du porche. Spencer remonta l'allée en pierre et appuya sur la sonnette, qui laissa échapper quelques *bong* ! impressionnants qui reproduisaient l'ouverture de la 5^e symphonie de Beethoven.

Il y eut un bruit de pas, et la porte s'ouvrit. Harper se tenait sur le seuil, toute pimpante avec son haut violet à manches chauve-souris, son jean skinny et ses bottines en cuir. Une couverture en cachemire bleu marine drapait ses épaules.

— Tu as trouvé ! s'écria-t-elle joyeusement. Bienvenue !

Elle s'écarta pour laisser entrer Spencer. Le vestibule plein de courants d'air sentait le cuir et le jasmin. Des poutres de bois clair s'entrecroisaient au plafond. Spencer imaginait facilement d'anciens prix Pulitzer lancés dans de grandes discussions, debout près du feu de cheminée ou assis dans les fauteuils à oreillettes.

— C'est magnifique, s'extasia-t-elle.

— Ouais, ça peut aller, acquiesça nonchalamment Harper. Mais je préfère te prévenir : ma chambre à l'étage est plutôt froide et pas très grande.

— Ça m'est égal, dit très vite Spencer.

Elle dormirait dans le placard à balais de l'Ivy s'il le fallait.

Harper lui prit la main.

— Laisse-moi te présenter aux autres.

Elle entraîna Spencer dans un long couloir éclairé par des lampes de chrome et de verre, jusqu'à une pièce plus vaste et plus moderne située sur l'arrière de la

maison. Une immense baie vitrée donnait sur un bois. Un autre mur était entièrement occupé par un écran plat, des étagères pleines de livres et une statue en papier mâché de la mascotte de Princeton : un tigre.

Des étudiantes emmitouflées traînaient sur des canapés en daim, pianotant sur leur iPad ou leur ordinateur portable, lisant des livres ou, dans le cas d'une blonde filiforme, jouant de la guitare acoustique. Spencer était presque sûre que l'Asiatique qui tripotait son portable avait remporté l'Orchidée d'or quelques années auparavant. Et la fille en jean vert bouteille près de la fenêtre était le sosie de Jessie Pratt, qui à l'âge de seize ans avait publié le récit de sa vie en Afrique avec ses grands-parents.

— Les filles, je vous présente Spencer Hastings, lança Harper. (Les autres levèrent les yeux.) Spencer, voici Joanna, Marilyn, Jade, Callie, Willow, Quinn et Jessie.

Donc, c'était bien Jessie Pratt ! Toutes agitèrent la main en souriant.

— Spencer fait partie des admis en avance, poursuivit Harper. Je l'ai rencontrée au dîner dont j'étais l'hôtesse, et je crois qu'elle s'intégrerait parfaitement ici.

— Ravie de faire ta connaissance.

Quinn posa sa guitare pour serrer la main de Spencer. Elle avait les ongles vernis en rose.

— Les amies d'Harper sont nos amies, ajouta-t-elle.

— J'aime bien ta guitare, dit Spencer en la désignant du menton. C'est une Martin, pas vrai ?

Quinn leva ses sourcils blonds parfaitement épilés.

— Tu t'y connais en guitares ?

Spencer haussa les épaules. Son père les collectionnait, et elle l'accompagnait souvent dans les expositions où il cherchait des pièces vintage.

— Tu aimes ? demanda Jessie Pratt en désignant le livre que Spencer portait sous le bras – *V.* de Thomas Pynchon.

— J'adore, affirma Spencer, même si elle ne pigeait pas vraiment l'histoire.

L'auteur n'utilisait pour ainsi dire aucune ponctuation.

— On ferait mieux d'y aller, déclara Harper en saisissant un pull sur le dossier d'un des canapés.

— Où ça ? s'enquit Spencer.

Harper eut un sourire mystérieux.

— À la soirée chez Daniel. Tu vas voir, il te plaira.

— Génial.

Spencer déposa son sac de voyage dans l'entrée. Elle attendit pendant qu'Harper, Jessie et Quinn enfilaient leur manteau et prenaient leur sac ; puis elle

les suivit dans la nuit froide.

Elles longèrent le trottoir enneigé en prenant garde de ne pas glisser sur les zones verglacées. La lune se découpait nettement dans le ciel ; mis à part quelques voitures qui descendaient l'avenue, tout était calme et silencieux. Spencer avisa un SUV arrêté le long du trottoir, moteur en marche, mais ne put voir le conducteur à travers les vitres teintées.

Elles remontèrent l'allée d'un gros manoir de style hollandais situé au coin de l'avenue. Des basses pulsaient à l'intérieur, et des ombres passaient devant les fenêtres brillamment éclairées. Des tas de voitures étaient garées le long du chemin, et des étudiants coupaient par la pelouse de devant. La porte d'entrée était grande ouverte. Dans le vestibule, un type séduisant avec des sourcils épais et des cheveux châtain mi-longs accueillait les invités.

— Bien le bonsoir, mesdemoiselles, lança-t-il sur un ton distingué en sirotant le contenu d'un gobelet en plastique.

— Salut, Daniel, répondit Harper en embrassant l'air à quelques centimètres de sa joue. Voici Spencer, qui entrera en première année à l'automne prochain.

— Ah, du sang neuf, se réjouit Daniel. (Il détailla Spencer de la tête aux pieds.) Je suis pour.

Spencer suivit Harper à l'intérieur. Le salon était bondé, et un morceau de 50 Cent hurlait dans les enceintes. Les garçons buvaient du scotch ; les filles portaient des robes, des escarpins et des clous d'oreilles en diamant. Dans un coin, plusieurs jeunes gens étaient rassemblés autour d'un narguilé, dont la fumée bleue enveloppait leur tête.

Quand quelqu'un la saisit par le bras pour l'attirer vers lui, Spencer pensa d'abord que c'était un beau gosse – la soirée n'en manquait pas. Puis elle avisa les yeux tombants du garçon, ses dreadlocks crasseuses, son sourire en coin et son T-shirt de la tournée 1986 des Grateful Dead.

— Spencer, c'est bien ça ? dit-il avec un large sourire. Tu as raté quelque chose l'autre soir. La réunion « Occupez Philadelphie » était géniale.

Spencer plissa les yeux.

— Pardon ?

— Reefer, lui rappela le type en écartant les bras comme pour dire « Ta-daaa ! ». On était assis à la même table au dîner des admis en avance de Princeton lundi soir, tu te souviens ?

Spencer eut un mouvement de recul.

— Qu'est-ce que tu fais là ? aboya-t-elle.

Reefer regarda autour de lui.

— Un prof m'avait invité à déjeuner. J'ai rencontré Daniel à la cafèt', et il m'a parlé de cette soirée.

C'était la chose la plus ridicule que Spencer ait jamais entendue.

— Un prof t'avait invité à déjeuner ?

Reefer haussa les épaules.

— Ouais. M. Dinkins, du département de physique quantique. Ce sera mon option majeure l'année prochaine.

La physique quantique ? Spencer détailla le jean crasseux et les chaussures en toile de chanvre de Reefer. Il ne semblait même pas capable d'utiliser une machine à laver. Et... était-ce bien normal qu'un prof invite un futur étudiant sur le campus ? Aucun d'eux n'avait invité Spencer. Cela signifiait-il qu'elle n'était pas aussi exceptionnelle que Reefer ?

— Ah, te voilà ! (Harper saisit le bras de Spencer.) Je te cherchais partout ! Tu viens me tenir compagnie dehors ?

— Très volontiers, dit Spencer, soulagée.

— Tu peux demander à Reefer s'il veut venir aussi, chuchota Harper avec une discrétion feinte.

Spencer jeta un coup d'œil au jeune homme par-dessus son épaule. Par chance, il discutait maintenant avec Daniel et ne leur prêtait aucune attention. Avec un peu de chance, le maître des lieux verrait vite quel gros naze il était, et il lui demanderait de s'en aller.

— Euh, je crois qu'il est occupé, marmonna Spencer en se tournant vers Harper. Allons-y.

Celle-ci ouvrit la porte de derrière d'un coup de pied et entraîna Spencer à travers un patio en brique jusqu'à un petit belvédère. Rassemblés autour d'une fosse à feu, plusieurs étudiants buvaient du vin. Un couple s'embrassait près des haies. Harper se laissa tomber sur un banc, sortit une cigarette de la poche de sa veste et l'alluma. Une fumée odorante tournoya autour d'elle.

— Tu en veux ?

Spencer mit quelques secondes à réaliser que c'était un joint.

— Euh, non, merci. L'herbe, ça me fait dormir.

— Allez, insista Harper en tirant très fort sur le bout. Ce truc est fantastique. Ça te fait planer grave.

Crac. Une brindille se brisa dans les bois. Un courant d'air apporta des murmures très doux. Spencer promena un regard nerveux à la ronde. Après ce qui s'était passé l'été précédent avec Kelsey, la dernière chose qu'elle voulait, c'était qu'on la surprenne en train de se droguer.

— Tu n'as pas peur d'avoir des ennuis ? demanda-t-elle en surveillant le joint du coin de l'œil.

Harper fit tomber un peu de cendre.

— Qui irait me dénoncer ?

Il y eut un nouveau craquement. Spencer scruta les bois obscurs, de plus en plus tendue.

— Euh, je vais me chercher à boire, bredouilla-t-elle en brandissant son gobelet vide.

Elle regagna la maison en courant presque. La chaleur moite du salon lui procura un profond soulagement. Après s'être servie une vodka-citron, elle s'avança sur la piste de danse. Quinn et Jessie l'invitèrent à entrer dans leur cercle, et Spencer laissa passer trois chansons sans réfléchir, tentant de se perdre dans la musique. Un type de deuxième année nommé Sam la prit par la taille et la fit basculer en arrière. L'alcool coulait dans ses veines, telle une traînée de feu.

Quand Spencer vit les lumières clignotantes dans la rue, elle crut que quelqu'un s'était fait arrêter pour excès de vitesse. Puis deux policiers en uniforme ouvrirent la porte d'entrée et passèrent la tête à l'intérieur. La plupart des jeunes se hâtèrent de cacher leur verre dans leur dos. La musique se tut.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? interrogea un des policiers en braquant une lampe torche dans le salon.

Les invités se dispersèrent rapidement. Des portes claquèrent. L'autre policier leva un porte-voix.

— Nous cherchons Harper Essex-Pembroke, tonna-t-il. Mademoiselle Essex-Pembroke, vous êtes là ?

Des murmures parcoururent l'assemblée.

À cet instant, Harper apparut sur le seuil de la porte de derrière, les cheveux ébouriffés et l'air surpris.

— C-c'est moi. Il y a un problème ?

Le flic s'avança et la prit par le bras.

— Quelqu'un nous a prévenus que vous déteniez de la marijuana et que vous aviez l'intention de la vendre.

Harper en resta bouche bée.

— Qu-quoi ?

— C'est un délit très grave, dit sévèrement le flic.

Tous les invités regardèrent les deux hommes entraîner Harper vers la sortie. Quinn secoua la tête, horrifiée.

— Comment l'ont-ils su ?

Harper tourna la tête vers Spencer et la foudroya du regard.

— Bien joué, siffla-t-elle. Tu as gâché la soirée de tout le monde, et la tienne en prime.

— Je n'ai rien dit ! protesta Spencer, les yeux exorbités.

Mais Harper parut peu encline à la croire. Quand les flics l'eurent escortée dehors, Jessie et Quinn se tournèrent vers Spencer.

— C'est toi qui as mouchardé ? s'exclama Quinn.

— Bien sûr que non ! protesta Spencer.

Jessie écarquilla ses yeux bruns.

— Pourtant, tu étais dehors avec elle. Et aucune de nous ne l'aurait dénoncée.

— Ce n'est pas moi, insista Spencer. Je vous le jure !

Mais ses paroles tombèrent dans les oreilles d'une foule de sourds. Tous les invités la dévisageaient d'un air soupçonneux. Spencer quitta rapidement la maison, les joues en feu. Que diable venait-il de se passer ? Pourquoi tous ces gens la croyaient-ils coupable ?

Bzz.

Spencer sortit son téléphone. Elle avait reçu un nouveau texto d'un expéditeur anonyme.

Elle regarda les arbres immenses qui l'entouraient et les étoiles qui brillaient dans le ciel. Tout était calme dehors ; pourtant, Spencer avait l'impression très nette que quelqu'un se cachait tout près, et qu'il se donnait beaucoup de mal pour ne pas éclater de rire. Prenant une grande inspiration, elle baissa les yeux vers l'écran de son téléphone.

Estime-toi heureuse que je n'aie pas appelé les flics pour leur raconter TES secrets.

« A »

LA COURSE OU LA VIE

— Courage, tout le monde ! lança Hanna à la foule qui s'engouffrait dans l'avenue principale de Rosewood pour la course annuelle de dix kilomètres organisée par l'hôpital local.

C'était le samedi matin, et il pleuvait. Les cheveux d'Hanna dégouлинаient ; son maquillage avait coulé, mais la jeune fille avait promis à son père qu'elle serait là pour distribuer des badges et autres petits cadeaux pour la campagne électorale.

— Prenez une banane, dit-elle en tendant un fruit dont la peau portait un autocollant « VOTEZ TOM MARIN » à un homme d'âge mûr très maigre qui haletait dans son imperméable transparent.

Elle offrit des gobelets pleins d'eau minérale, également imprimés « VOTEZ TOM MARIN », à deux femmes grassouillettes qui marchaient pelotonnées sous le même parapluie.

— Allez, plus vite !

Kate, qui avait noué le cordon de sa capuche d'anorak aussi serré que possible sous son menton, gloussa d'un air amusé.

— Ça m'étonnerait que tu les décides à se bouger les fesses.

— Je n'y crois pas non plus, admit Hanna en regardant les deux amples postérieurs disparaître dans un virage.

— Pourquoi tu ne cours pas cette année ? demanda Kate en fourrant une banane à demi épluchée entre les mains d'une femme très mince qui avait des écouteurs d'iPod dans les oreilles. Je me souviens que maman m'a forcée à venir t'encourager l'année dernière.

Hanna haussa les épaules. L'année précédente, elle avait fait la course avec Mike – et elle l'avait battu de deux secondes. Ils avaient fêté ça avec un énorme plat de pâtes au Paradis des Spaghettis. Encouragés par leur bonne performance, ils s'étaient inscrits à plusieurs autres courses pendant l'été suivant. Mais Hanna n'avait pas chaussé ses baskets une seule fois depuis leur rupture.

Elle jeta un regard en biais à Kate.

— La vraie question, c'est : pourquoi tu ne cours pas, toi ?

Kate était championne de cross-country dans son ancien lycée d'Annapolis. Isabel passait son temps à le rappeler.

La jeune fille tripota la queue-de-cheval châtain dont la pointe dépassait de sa capuche.

— Parce que Naomi et Riley se sont inscrites les premières. Le parcours n'est pas assez grand pour nous toutes.

Hanna versa de l'eau minérale dans d'autres gobelets, histoire de s'occuper les mains.

— Donc, vous n'êtes toujours pas réconciliées ?

— Non. (Kate applaudit bruyamment les coureurs.) Cela dit, c'est juste avec Naomi que je suis fâchée, pas avec Riley.

Hanna attendit, espérant qu'elle lui en dirait un peu plus. S'étaient-elles disputées à son sujet ? Kate l'avait-elle défendue, ou enfoncée ? Puis le téléphone de sa demi-sœur sonna, et celle-ci alla se réfugier sous l'auvent du café voisin pour prendre l'appel.

Hanna regarda passer le reste des coureurs. Il y avait là des étudiants de l'université d'Hollis dont le T-shirt trempé leur collait à la poitrine, et des accros au jogging en débardeur et baskets de compétition.

Soudain, deux silhouettes familières apparurent dans un tournant. La transpiration plaquait les cheveux noir bleuté de Mike sur son crâne. Il portait un T-shirt blanc à manches longues, un short de jogging noir super ample et des Nike jaune fluo. Sa main droite tenait fermement celle de Colleen. Sa petite amie était habillée exactement comme lui, mais, avec la pluie, son T-shirt était devenu transparent. Hanna eut mal au cœur de voir que Mike partageait désormais cette activité dans laquelle ils s'étaient lancés à deux avec une autre qu'elle.

Elle voulut se planquer derrière la table, mais Colleen l'aperçut et se fendit d'un grand sourire. *Et merde.* Mike et elle s'approchèrent, haletants.

— Oh mon Dieu, Hanna, c'est trop gentil de distribuer de l'eau, s'extasia Colleen en prenant un gobelet qu'elle vida d'un trait. Merci ! dit-elle avant d'en prendre un autre.

— Bois directement à la bouteille, pendant que tu y es, marmonna Hanna avec une furieuse envie de la lui enfoncer dans la gorge. (Elle se tourna vers Mike pour lui tendre un gobelet plein.) Tu t'amuses bien ? demanda-t-elle sur son ton le plus aimable, comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde.

— Ouais. (Mike but d'un trait lui aussi, puis prit une banane sur le plateau.) J'adore cette course. Tous ces culs de fille moulés dans du Lycra...

— Mike, le rabroua Colleen en fronçant les sourcils.

Le jeune homme baissa le nez d'un air penaud, et Colleen leva les yeux au ciel avant de s'éloigner pour aller jeter son gobelet vide dans une poubelle. Hanna eut une mimique surprise. Colleen ne tolérait pas les blagues salaces de Mike ? Alors comment arrivaient-ils à tenir une conversation ?

Mike la dévisagea avec curiosité.

— Je suis surpris que tu ne coures pas cette année.

Hanna haussa les épaules.

— Il fallait bien que j'aide mon père. (Elle lui montra le badge « VOTEZ TOM MARIN » qu'elle avait épinglé au revers de sa veste.) Mais je me souviens de la course de l'année dernière. Après avoir franchi la ligne d'arrivée, on s'est planqués dans les buissons pour se peloter avec nos médailles encore autour du cou.

Les lèvres de Mike frémirent.

— Euh, ouais...

Hanna jeta un coup d'œil à Colleen, qui discutait près de la poubelle avec un des autres bénévoles de la campagne.

— Et les dix kilomètres de cet été, quand il faisait tellement chaud qu'on s'est baignés tout nus dans la mare à mi-parcours ? Et que cette vieille dame a failli nous surprendre ?

Mike rougit violemment.

— Hanna, je ne crois pas que...

— On aurait dû le faire ce jour-là, tu ne penses pas ? coupa la jeune fille.

Mike déglutit avec peine. Il ouvrit la bouche sans qu'aucun son n'en sorte. Il avait l'air gêné, mais absolument pas dégoûté. Peut-être avait-il envie de coucher avec elle, en fin de compte ?

Hanna essuya une goutte de pluie sur sa joue.

— Tu sais, mon père organise une autre soirée ce week-end, lui murmura-t-elle à l'oreille. Tu devrais venir.

Les lèvres de Mike s'entrouvrirent. Ses yeux brillèrent, et Hanna voyait bien qu'il envisageait d'accepter. Puis une main lui agrippa le bras.

— Hé, mes deux personnes préférées à Rosewood ! s'exclama Colleen. De quoi vous parlez ?

Mike cligna des yeux et redressa le dos.

— De la prochaine soirée de campagne de M. Marin, bredouilla-t-il.

Le visage de Colleen s'éclaira.

— Mais oui, c'est vrai ! Le bal de demain ! On est tellement excités à l'idée de venir ! dit-elle à Hanna.

Celle-ci foudroya Mike du regard, mais le jeune homme fit mine de ne rien voir.

— Colleen s'est achetée une très jolie robe exprès, marmonna-t-il.

— Ouiiii, se réjouit la jeune fille. Je l'ai trouvée chez bebe, au centre commercial King James. Tu connais cette boutique ?

Hanna ricana.

— Ouais. Ils vendent des fringues de pouffe.

Colleen se décomposa. Mike haussa les sourcils ; puis il prit la main de sa petite amie et l'entraîna dans le flot des coureurs.

— Ce n'était pas très gentil, jeta-t-il par-dessus son épaule avant de disparaître.

Que... ? Tandis qu'Hanna envisageait de les bombarder de rondelles de banane, un gloussement moqueur s'éleva derrière elle, et ses cheveux se hérissèrent dans sa nuque.

Bip. Hanna baissa les yeux vers son téléphone, qu'elle avait glissé dans la poche de sa veste. *1 nouveau texto.* Elle fut perturbée de voir que, à la place du nom de l'expéditeur, il n'y avait qu'une suite de chiffres et de lettres dépourvue de sens.

Tu crois que Colleen est aussi innocente qu'elle en a l'air ? Tu te trompes. Tout le monde a des secrets... même elle.

« A »

Hanna fixa le message un long moment. De quoi diable « A » parlait-il ?

— Hanna, te voilà !

Son père se tenait derrière elle, un immense parapluie de golf rayé à la main. Une grande femme mince l'accompagnait. Elle portait un chapeau de pluie, un pull The North Face, un jean droit et des bottes en fourrure. Un sac Louis Vuitton négligemment glissé à son bras et un portable à la main, elle fixait Hanna avec un sourire grimaçant. Le cœur d'Hanna se serra pour la deuxième fois en moins d'une minute lorsqu'elle la reconnut.

La fameuse Gayle.

— Oh, croassa Hanna. B-bonjour.

Elle jeta un coup d'œil au téléphone de la femme, dont l'écran était allumé comme si elle venait juste de s'en servir. Pour lui envoyer un texto, peut-être ?

— Ma chérie, Mme Riggs a décidé de nous aider activement dans notre campagne, annonça M. Marin. C'est gentil de sa part, n'est-ce pas ?

Gayle fit un petit mouvement de la main.

— Je vous en prie. C'est bien normal. Nous voulons tellement que vous soyez élu ! (Elle glissa son téléphone dans la poche de sa veste.) Désolée d'être arrivée

aussi tard : mon mari et moi étions à un dîner de Princeton hier soir, et nous venons juste de rentrer.

— Pas de problème. (M. Marin scruta la foule des coureurs.) Mais ça m'ennuie de vous obliger à rester dehors par ce temps. Si vous tenez vraiment à nous aider, vous pourriez peut-être aller distribuer des badges au café ?

— Je vous assure que ça ne m'ennuie pas, affirma Gayle. Ce n'est qu'un peu de pluie ! Et puis, ça me permettra d'apprendre à connaître votre ravissante fille. (Elle se tourna vers Hanna, un sourire sinistre aux lèvres.) Je voulais vraiment discuter avec toi l'autre jour, mais tu as disparu si vite ! susurra-t-elle. J'imagine que tu préférerais rester avec tes amies, hein ?

— C'est vrai que plusieurs d'entre elles ont assisté à la soirée. Elles nous soutiennent depuis le début, déclara Tom Marin.

— C'est très gentil de leur part, approuva Gayle. Comment s'appelle la rouquine avec qui je t'ai vue ?

Hanna se raidit.

— Vous devez parler d'Emily Fields, répondit son père avant qu'elle puisse l'en empêcher. C'est une de ses amies de longue date.

— Emily Fields, répéta Gayle comme si elle réfléchissait.

Tom Marin se détourna pour prendre un appel, et Gayle se rapprocha d'Hanna.

— C'est bizarre, elle m'a pourtant dit qu'elle s'appelait Heather, souffla-t-elle entre ses dents.

Hanna se mordit la lèvre sous son regard brûlant.

— J'ignore de quoi vous parlez, marmonna-t-elle.

— Oh non... je crois que tu le sais. (Gayle regarda passer les coureurs.) Je crois que tu le sais très bien. Dis-toi que je suis au courant de *tout*.

Hanna tenta de garder une expression neutre, mais elle avait l'impression que des balles de ping-pong rebondissaient dans son ventre. Gayle venait-elle d'avouer qu'elle était « A » ?

Hanna repensa à la fin de l'été précédent. Juste avant sa césarienne programmée, Emily avait rassemblé ses amies à l'hôpital et leur avait expliqué qu'elle avait besoin d'elles pour faire sortir le bébé avant que Gayle vienne le chercher.

Elle avait fourré une grosse enveloppe dans les mains d'Hanna.

— Il faut que tu ailles en voiture dans le New Jersey et que tu mettes ça dans sa boîte aux lettres, avait-elle expliqué. C'est l'argent qu'elle m'a donné et une lettre d'excuse. Débrouille-toi pour qu'elle ne te voie pas faire, et ne traîne pas dans les parages. Si elle se rend compte que je lui ai rendu son argent, elle viendra ici plus tôt que prévu, et ça fouta notre plan en l'air.

Hanna n'avait pas pu refuser. Cet après-midi-là, après la naissance du bébé, elle avait franchi le pont Benjamin Franklin et roulé un quart d'heure jusqu'à l'énorme maison de Gayle. La nausée l'avait saisie quand elle s'était arrêtée devant le portail. Elle n'avait aucune envie de se retrouver nez à nez avec une folle – pas après ce qui s'était passé avec la véritable Ali.

En frémissant, elle avait baissé sa vitre et tiré sur la poignée pour ouvrir la boîte aux lettres. D'une main tremblante, elle avait déposé l'enveloppe à l'intérieur. Un bruissement avait résonné à ses oreilles. Quelque chose remuait dans les arbres près de la maison. Hanna avait enfoncé l'accélérateur, ne ralentissant pour attacher sa ceinture de sécurité qu'un kilomètre plus loin. Venait-elle de bousiller les plans d'Emily ? Quelqu'un l'avait-il vue ? La propriété était-elle dotée de caméras de surveillance ?

Des gens crièrent des encouragements près d'Hanna, ramenant la jeune fille dans le présent. Son père parlait au téléphone. Gayle se tenait si près d'elle que leurs hanches se touchaient. Elle saisit le poignet d'Hanna d'une main glacée.

— Je ne veux que mon dû. Je ne crois pas que ce soit trop demander. Si vous refusez de me le donner, je peux aller très loin pour vous y contraindre... et je n'hésiterai pas à le faire. Je sais être vicieuse quand il le faut. Passe le message à ton amie, d'accord ?

Un sourire cruel retroussa ses lèvres. Ses ongles s'enfoncèrent dans la peau d'Hanna, dont la mâchoire se mit à trembler.

— Gayle ?

Tom Marin avait raccroché et revenait vers elles. Aussitôt, Gayle lâcha Hanna et adressa un grand sourire au père de la jeune fille.

— Mon directeur de campagne est ici, annonça M. Marin. J'aimerais vous le présenter.

— Merveilleux, se réjouit Gayle.

Et elle s'en fut avec lui.

Restée seule, Hanna fonça vers un banc voisin et s'y laissa tomber en enfouissant son visage dans ses mains. Son cœur battait si fort qu'elle sentait les pulsations de son sang dans ses paumes. Les paroles de Gayle résonnaient dans sa tête. *Je sais être vicieuse quand il le faut.* Elle pouvait leur faire tant de mal ! Révéler leurs secrets. Les envoyer en prison. Détruire leur vie – et la carrière politique de Tom Marin par-dessus le marché.

Hanna prit son téléphone dans sa poche et appuya sur le raccourci correspondant au numéro d'Emily.

— Décroche, décroche, supplia-t-elle.

Mais la sonnerie se prolongea jusqu'à ce que l'appel bascule sur le répondeur. Hanna raccrocha sans attendre le bip. Au lieu de ça, elle envoya un

texto à Emily pour lui demander de la rappeler le plus vite possible.

Ce fut alors qu'elle entendit la petite sonnerie caractéristique : elle avait reçu un texto pendant qu'elle tapait le sien.

Hanna jeta un regard inquiet à la ronde. Debout devant le café, son père parlait avec Gayle et son directeur de campagne. Gayle faisait semblant de l'écouter, mais elle regardait son téléphone en douce. L'espace d'une seconde, elle jeta un coup d'œil à Hanna et grimaça.

La jeune fille frissonna et ouvrit le menage.

Mieux vaut faire ce qu'on te demande. Tu ne voudrais quand même pas que la campagne de papa chéri parte en fumée... ?

« A »

SOURIEZ, LE PETIT OISEAU VA SORTIR !

Le samedi après-midi, Aria se trouvait dans la salle de jeux des Kahn, une partie de leur sous-sol qui avait été aménagée avec un billard, plusieurs flippers et une table de poker couverte de feutrine verte. Noel, ses parents et son frère aîné Eric se tenaient avec elle autour du billard, observant les boules encore en jeu. Mme Kahn mit de la craie au bout de sa queue et envoya la six dans une poche d'angle.

— Oui ! se réjouit-elle en reculant et en soufflant sur le bout de sa queue comme si elle fumait encore.

— Bien joué, ma chérie. (M. Kahn donna un coup de coude à ses fils.) Je crois que ces dames nous ont battus.

Noel fit la moue.

— Cinq contre trois, ce n'est pas très équilibré.

Aria envisagea de protester. Klaudia, Naomi Ziegler et Riley Wolfe – les trois autres membres de l'équipe féminine – n'avaient pas tiré une seule fois. Aria savait très bien qu'elles n'étaient là que pour la mettre mal à l'aise.

— Klaudia ? appela Mme Kahn d'un ton doux. Tu veux jouer ?

— Pas peine. (La Finlandaise jeta un coup d'œil à Aria.) Je attends coup de téléphone de mon nouveau copain. Il écrivain qui vit à New York.

— D'ailleurs, je crois que tu le connais, Aria, ajouta Naomi.

Et Riley se mit à glousser bêtement.

Aria agrippa sa queue de billard plus fort, résistant à une forte envie d'empaler les trois pintades avec. Puis Noel s'approcha d'elle, l'entoura de ses bras et lui donna un long baiser passionné. Aria sentit les filles se dandiner derrière elle, gênées. Quand elle rouvrit les yeux, Klaudia avait détourné la tête d'un air contrarié. Reconnaisante, Aria glissa sa main dans celle de Noel.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un petit ami comme toi ? chuchota-t-elle.

— Je suis désolé qu’elles te snobent, dit Noel avec un petit signe du menton en direction des trois autres filles.

Aria haussa les épaules.

— J’ai l’habitude.

C’était le tour de M. Kahn. Il releva les manches de sa chemise bleue Brooks Brothers, se pencha au-dessus de la table et tira avec la précision d’un rayon laser. La boule qu’il avait touchée rebondit sur la bande du fond, percuta la sept et en envoya deux autres rouler dans les poches.

Mme Kahn applaudit doucement.

— Magnifique, mon chéri ! Tu n’as rien perdu de ton talent.

M. Kahn se tourna vers ses fils.

— Votre mère vous a déjà raconté la fois où j’ai embrouillé des joueurs très riches lors d’un week-end à Monte-Carlo ?

— Tu étais tellement sexy, ronronna sa femme en lui embrassant la joue.

Noel émit un grognement dégoûté et se couvrit les yeux. M. Kahn prit les mains de sa femme et la fit valser autour de la pièce.

— On doit s’entraîner pour le gala costumé du musée d’art qui aura lieu le mois prochain.

— J’ai hâte, chantonna Mme Kahn. C’est toujours si amusant de se déguiser, pas vrai ? (Elle jeta un coup d’œil aux jeunes gens.) Nous irons en Marie-Antoinette et Louis XVI.

— Nous ferons un très beau couple, clama M. Kahn en inclinant sa femme si bas en arrière que sa tête toucha presque la moquette. J’adore me glisser dans la peau de quelqu’un d’autre.

Aria fut si surprise qu’elle faillit en avaler son chewing-gum. Mais tandis qu’elle regardait les Kahn tourbillonner autour de la pièce, elle se détendit peu à peu. Quoi que le père de Noel puisse faire pendant son temps libre, sa femme et lui étaient visiblement très amoureux. Il y avait sans doute une explication rationnelle au fait qu’il s’était habillé en femme pour se rendre chez Fresh Fields l’autre jour. Peut-être s’entraînait-il pour le gala costumé du musée d’art, un événement très chic dont les invités n’hésitaient pas à investir des milliers de dollars dans des déguisements extravagants ? Ou peut-être avait-il perdu un pari avec l’un de ses associés ?

Aria saisit la main de Noel et la serra très fort avec un sentiment de triomphe. Elle n’avait pas reçu un seul texto à ce sujet, ce qui signifiait qu’elle avait battu « A » à son propre jeu. Pour une fois, c’était elle qui contrôlait la situation, et pas l’inverse.

Les Kahn continuèrent à danser pendant que leurs fils rentraient le reste des boules et décrochaient la victoire de justesse. La partie terminée, Noel prit Aria

dans ses bras.

— Et si on allait faire un tour ? Un film au Ritz, ça te dirait ? demanda-t-il en remuant les sourcils de façon suggestive – car chaque fois qu'ils allaient au cinéma ensemble, ils s'asseyaient au dernier rang pour pouvoir se peloter dans le noir.

M. Kahn frappa dans ses mains.

— Que diriez-vous d'une glace italienne ? J'ai entendu parler d'une nouvelle boutique qui vient d'ouvrir à Yarmouth, et je meurs d'envie de goûter leurs parfums.

— Oooh, il paraît que leurs glaces sont divines, se pâma Mme Kahn en remettant les queues dans le râtelier. Ça me dit.

— Moi aussi, acquiesça Eric.

Naomi grimaça.

— La glace italienne, c'est la cellulite assurée !

— Je pas aimer choses froides – seulement chaudes, ajouta Klaudia en jetant un regard entendu à Eric, qui l'ignora.

Apparemment, il avait pigé que la Finlandaise était cinglée et qu'il valait mieux l'éviter.

Noel jeta un regard d'excuses à Aria. Il croyait sans doute qu'elle avait envie de s'échapper, mais la jeune fille se contenta de hausser les épaules. De toute façon, elle n'avait pas le temps d'aller au cinéma : elle avait rendez-vous avec Emily devant la maison des Baker une heure et demie plus tard.

— Une glace italienne, c'est une super idée, dit-elle au père de Noel.

— Génial. (M. Kahn se dirigea vers l'escalier.) Je vais chercher ça tout de suite.

Mme Kahn jeta un coup d'œil par la porte du sous-sol, qui donnait sur le patio de brique. Dehors, il pleuvait à verse.

— Tu veux vraiment conduire jusqu'à Yarmouth par un temps pareil ?

— Ça ne me dérange pas, lança M. Kahn par-dessus son épaule. Venez me dire ce que vous voulez que je prenne.

Noel, Aria, Eric et Mme Kahn remontèrent à sa suite et attendirent pendant qu'il fouillait dans un tiroir à la recherche du porte-documents en cuir où étaient rangés les menus de divers traiteurs des environs. Ils choisirent leurs parfums, et M. Kahn passa la commande par téléphone. Alors qu'il enfilait son imperméable, Mme Kahn lui toucha le bras.

— Tu veux que je t'accompagne ?

Son mari lui donna un petit baiser sur la bouche.

— Inutile qu'on se fasse tremper tous les deux. Je n'en ai pas pour longtemps.

Il referma la porte d'entrée derrière lui et, quelques instants après, le moteur de sa voiture rugit. Mme Kahn et Eric passèrent au salon. Noel disparut dans les toilettes, laissant Aria seule dans la cuisine. L'énorme maison était très calme tout à coup ; on n'entendait plus que le crépitement de la pluie sur le toit.

Soudain, il y eut un coup de tonnerre, et l'électricité s'éteignit. Aria hurla.

— Noel ? appela-t-elle en tâtonnant le long des murs.

Dans une autre pièce, quelqu'un – peut-être Naomi – gloussa. Un deuxième coup de tonnerre fit vibrer les casseroles suspendues au-dessus de l'îlot central, et un éclair illumina la cuisine. L'espace d'un instant, Aria fut certaine de voir une paire d'yeux qui observaient de l'autre côté de la fenêtre de derrière. Elle hurla de nouveau.

Puis les lampes se rallumèrent dans un grésillement, projetant une douce lueur jaunâtre. Le réfrigérateur se remit à bourdonner calmement, et les yeux à la fenêtre disparurent.

Aria sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Elle le sortit et déglutit en voyant le message sur l'écran. Elle avait reçu un nouveau MMS d'un expéditeur anonyme. La gorge nouée, elle appuya sur « Lire ».

La photo représentait une femme blonde en train de se mettre du rouge à lèvres cerise dans le siège conducteur d'une voiture. Elle portait une chemise bleue et une montre en or – exactement comme M. Kahn lors de la partie de billard. Ses sourcils broussailleux et sa bouche fine étaient eux aussi très reconnaissables.

L'horloge du tableau de bord indiquait 13 : 35 – soit trois minutes plus tôt. Le grand aigle en fer forgé qui trônait sur un pilier dans le coin supérieur gauche était bien celui qui veillait sur le portail de la propriété des Kahn. Le père de Noel avait donc mis sa perruque avant même de démarrer.

Aria courut vers la fenêtre, certaine d'avoir vu quelqu'un rôder au bout de l'allée, mais il n'y avait personne. De la sueur perla sur son front. *Non.*

— Aria ? appela Noel depuis le couloir. Ça va ?

La jeune fille lâcha le rideau et fit volte-face. Noel approchait. Elle voulut effacer le MMS pour que son petit ami ne voie pas la photo de son père, mais son doigt appuya sur la mauvaise touche : la flèche droite, qui fit apparaître le message accompagnant le cliché. Lorsqu'elle le lut, Aria crut que son cœur allait cesser de battre.

Travestir la vérité, c'est mal. Dépêche-toi de rompre avec ton charmant petit ami si tu ne veux pas que je diffuse cette photo.

LA MAISON DE SES RÊVES

— Bienvenue à notre après-midi portes ouvertes ! s'exclama joyeusement l'agent immobilier – une femme aux cheveux noirs tellement laqués qu'ils formaient un casque – en invitant Emily et Aria à entrer au 204, Ship Lane. (Elle fourra une carte de visite entre les mains de chacune des deux filles.) Je m'appelle Sandra. Faites donc le tour du propriétaire !

Emily retourna la carte de visite. « LAISSEZ-MOI DÉNICHER LA MAISON DE VOS RÊVES », était-il marqué sous le nom de Sandra.

— En fait... commença la jeune fille.

Mais déjà, l'agent immobilier saluait le couple arrivé juste après elles.

Secouant son parapluie et repoussant la capuche de son imperméable, Emily pénétra dans le vestibule de la maison qui l'obsédait depuis sept mois. Celle-ci était vide, et il n'y subsistait que quelques traces de ses occupants précédents. Une odeur de bougie à la menthe poivrée et de produit pour les vitres planait dans l'air. Les murs étaient peints dans un bleu très gai, et sur une des étagères de la penderie ouverte, Emily aperçut l'emballage plastique d'un numéro du *Philadelphia Sentinel*. Les griffes d'un chien avaient laissé des micro-rayures sur le plancher en bois clair, et un Œil de Dieu en ficelle colorée pendait encore à une poignée de porte.

Emily fixa la bande cuivrée qui séparait le plancher du vestibule et la moquette du salon. Elle avait peur de s'avancer. Se sentait-elle vraiment prête à découvrir la maison où son bébé avait vécu les premiers mois de sa vie ?

Comme si elle avait perçu son appréhension, Aria se tourna vers Emily.

— Ça va ?

— Hun-hun, marmonna la jeune fille. Merci d'être venue avec moi.

— C'est normal.

Une expression étrange passa sur le visage d'Aria, mais quand celle-ci vit qu'Emily l'observait, elle se ressaisit très vite.

— Et toi, ça va ? demanda Emily.

La mâchoire inférieure d'Aria trembla.

— Je ne veux pas t'embêter avec ça. Tu as déjà assez de soucis.

Emily leva les yeux au ciel.

— Allez, parle.

Après un instant d'hésitation, Aria se pencha vers elle, et les plumes de ses boucles d'oreilles chatouillèrent la joue d'Emily.

— D'accord. J'ai reçu un message de « A » il y a un peu plus d'une heure.

Emily se raidit.

— Qu'est-ce que ça disait ?

Aria pinça ses lèvres couvertes de gloss.

— Peu importe. Des bêtises. Mais j'étais chez Noel, et « A » a pris une photo de quelque chose qui se trouvait dans l'allée des Kahn. Il était tout près, et je n'ai pas réussi à le voir.

Un frisson remonta le long du dos d'Emily.

— Tu te souviens du message qu'il avait laissé sur le pare-brise de ma voiture, près du pont couvert ? Le MMS avec la photo de Tabitha et moi aux Falaises ? À ce moment-là, il était aussi dans les parages.

Aria s'écarta pour laisser passer le couple arrivé juste après elles.

— Comment se fait-il qu'on n'arrive jamais à le surprendre ? Et comment fait-il pour toujours savoir où nous sommes ?

— Ali saurait toujours où on est, murmura Emily.

Les épaules d'Aria s'affaissèrent.

— Em, ce n'est pas Ali ! C'est impossible.

Emily ferma les yeux. Elle en avait assez, de cette discussion. Mais elle ne pouvait pas expliquer à ses amies pourquoi elle était convaincue qu'Ali n'était pas morte – pas sans leur révéler qu'elle avait laissé la porte ouverte avant de s'échapper de la maison en flammes, dans les Poconos.

Aria pénétra dans le salon. La moquette bleue conservait des traces aux endroits où les meubles s'étaient trouvés.

— « A », c'est forcément Gayle. Tu te souviens comme elle était bizarre, la fois où on l'a rencontrée dans un café ? Elle est capable de nous suivre et de nous harceler, j'en suis certaine.

— Mais ça n'a pas de sens.

Par-dessus son épaule, Emily regarda un couple de personnes âgées en pulls à losanges assortis afin de s'assurer qu'elles ne les écoutaient pas.

— Gayle n'a aucun lien avec la Jamaïque. Comment pourrait-elle savoir ce qui s'est passé là-bas ?

— Tu es sûre de n'en avoir parlé à personne ? demanda Aria. Ton ami Derrick, par exemple ? Il bossait pour Gayle. Tu aurais pu laisser échapper

quelque chose au sujet de Tabitha pendant une de vos conversations...

Emily se tourna vers elle et la foudroya du regard.

— Bien sûr que non ! Comment peux-tu croire une chose pareille ?

Aria leva les mains en un geste de reddition.

— Désolée. J'essaie juste de ne négliger aucune possibilité.

La voix de Sandra résonna dans une pièce voisine, citant la surface de la maison et les travaux effectués dans la cuisine. Emily ravala son agacement. Elle savait qu'Aria n'avait pas l'intention de l'accuser de quoi que ce soit.

Sortant du salon, elle monta l'escalier qui conduisait à l'étage. La chambre principale était la première sur la droite. Peinte en gris clair, elle avait des fenêtres munies de volets en bois. Emily imaginait très bien le lit contre un des murs, et une commode juste en face. En revanche, elle n'arrivait pas à s'y représenter les Baker. Étaient-ils du genre à se lever tôt ou à faire la grasse matinée ? Leur arrivait-il de grignoter des cookies ou des chips au lit, et de mettre des miettes plein les draps ? Combien de fois avaient-ils pleuré la nuit parce qu'ils ne pouvaient pas avoir d'enfant ?

C'était l'une des premières choses qu'ils lui avaient dites quand elle les avait rencontrés : qu'ils essayaient de devenir parents depuis plus de quatre ans, mais sans succès.

— Dans notre métier, nous côtoyons tous les deux des enfants au quotidien, et nous aimerions en avoir à nous, avait expliqué Mme Baker d'une voix vibrante de sincérité. Nous avons toujours voulu fonder une famille.

La main de son mari serrait la sienne très fort.

Emily fit le tour de leur ancienne chambre, touchant l'interrupteur, suivant du bout du doigt une fissure minuscule dans le mur et jetant un coup d'œil dans la penderie vide. Les Baker avaient dû sauter de joie en apprenant qu'elle les avait choisis comme parents adoptifs pour son bébé. Ils avaient dû rêver à leur futur enfant – s'imaginer en train de lui apprendre à nager, de l'emmener en vacances et de le conduire à l'école pour sa première rentrée des classes...

Quel choc ils avaient dû éprouver en découvrant qu'Emily avait changé d'avis ! Trop froussarde pour le leur annoncer elle-même, la jeune fille avait chargé Rebecca, la coordinatrice de l'agence d'adoption, de le faire à sa place.

— Donc... tu as décidé de garder le bébé, en fin de compte ? avait demandé Rebecca, incrédule.

— Euh, disons que j'ai trouvé une autre solution, avait répondu Emily évasivement.

Elle ne voulait pas admettre qu'elle avait choisi d'autres parents adoptifs parce que Gayle lui avait offert beaucoup d'argent.

La coordinatrice l'avait rappelée un peu plus tard pour l'informer que les Baker s'étaient montrés très compréhensifs.

— Ils veulent ce qu'il y a de mieux pour ton bébé, et si tu penses qu'il sera plus heureux ailleurs, ils respectent ta décision.

D'une certaine façon, Emily avait été déçue : elle aurait préféré qu'ils soient furieux contre elle, parce qu'elle le méritait.

Elle avait beaucoup repensé aux Baker par la suite, surtout quand Gayle avait commencé à l'appeler à toute heure du jour et de la nuit. Chaque fois que le téléphone d'Emily sonnait, c'était elle qui venait aux nouvelles.

Au début, Emily avait répondu patiemment, en se disant que si Gayle parlait aussi vite, si elle posait autant de questions et n'arrêtait pas de rire nerveusement, c'était juste parce qu'elle était très excitée. Certes, elle ne lui avait toujours pas présenté son mari, arguant qu'il était très occupé, mais qu'il marchait à fond dans leur projet d'adoption.

Quand les appels s'étaient trop multipliés, Emily les avait laissés basculer sur répondeur. Un malaise grandissant la rongait, comme de l'acide. Quelque chose clochait, elle en avait l'intuition. Elle redoutait le jour où elle devrait remettre son bébé à Gayle. Alors, elle avait cherché un moyen de faire machine arrière.

La goutte d'eau qui avait fait déborder le vase était survenue deux semaines avant sa césarienne programmée. Derrick lui avait demandé de venir le chercher chez Gayle après le boulot un samedi, pour qu'ils aillent ensemble à l'Aquarium de Camden. Emily n'avait pas prévenu Gayle qu'elle passerait : elle était trop fatiguée pour la gérer. Après s'être garée dans la longue allée de sa maison, elle avait marché jusqu'à la porte d'entrée et regardé par la fenêtre. Debout dans le vestibule, tournant le dos à Emily, Gayle parlait au téléphone.

— Oui, c'est vrai, disait-elle. Je vais avoir un bébé. Je sais, je n'ai pratiquement pas grossi. J'ai une chance folle !

Emily avait failli tomber à la renverse. Quel genre de cinglée irait raconter qu'elle était enceinte sans l'être réellement ? Gayle avait-elle l'intention de faire passer le bébé d'Emily pour le sien ?

Un goût affreux avait rempli la bouche de la jeune fille. Les Baker comptaient dire à l'enfant qu'il avait été adopté ; ils voulaient même lui parler d'Emily. Si Gayle était capable de faire une chose pareille, quels autres mensonges raconterait-elle à l'enfant ?

Très vite, Emily avait rebroussé chemin et était repartie en trombe, sans même laisser de message à Derrick, tant elle était bouleversée. À cet instant, elle avait su qu'elle ne pouvait pas donner son bébé à Gayle. Peu importaient les cinquante mille dollars que celle-ci lui avait versés, ou la vie de luxe qu'elle pourrait offrir à l'enfant.

Aussi, le lendemain, Emily avait appelé Gayle pour lui dire que le médecin avait reprogrammé sa césarienne deux jours plus tard. Puis elle avait contacté Aria, Hanna et Spencer pour réclamer leur aide.

— Emily ? Em, viens voir ! s'écria Aria.

Emily suivit la voix de son amie vers une petite chambre au bout du couloir.

— Regarde-moi ça ! dit Aria en écartant les bras.

Emily pivota sur elle-même. Les murs étaient rayés vert et jaune, à l'exception de celui du fond sur lequel on avait peint une fresque représentant un train de cirque. Un lion, un tigre, un éléphant et un singe passaient la tête hors des wagons. Au-dessus, le nom Violet était inscrit en grandes lettres avec un smiley à la place du O et une fleur jaillissant de la barre du T.

— C'était sa chambre, souffla Aria.

Les yeux d'Emily s'emplirent de larmes. Les Baker lui avaient dit qu'ils préparaient une chambre décorée dans des tons neutres, puisqu'ils ne connaissaient pas encore le sexe du bébé, et qu'ils avaient laissé de la place sur un mur pour son futur prénom, masculin ou féminin. Ils n'avaient pas voulu lui révéler leurs choix : ils attendaient de voir à quoi l'enfant ressemblerait avant de prendre une décision. Mais Violet, c'était parfait, songea Emily.

— C'est si joli, chuchota-t-elle en se dirigeant vers la petite banquette de la fenêtre.

Elle s'assit et détailla le reste de la chambre. Il restait des marques à l'endroit où s'étaient trouvés le berceau et la table à langer. Quand les Baker avaient découvert le bébé sur le pas de leur porte, l'avaient-ils emmené tout de suite ici ? Non, décida Emily. Pas la première nuit. Ils avaient dû la tenir dans leurs bras jusqu'au lever du soleil, en la contemplant avec des yeux incrédules et émerveillés. Peut-être un peu effrayés, aussi. Ils avaient sans doute résolu de déménager le soir même, pour éviter les questions et s'assurer qu'on ne leur reprendrait pas la fillette.

Et soudain, Emily eut la certitude que les Baker avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour le bébé. Ils avaient tout recommencé de zéro ailleurs afin d'être sûrs de la garder. Le bonheur de l'enfant comptait plus pour eux que leur maison, leur travail et leurs amis. Et cela valait bien davantage que tout l'or du monde. Emily avait fait le bon choix en leur donnant sa fille – *Violet*.

— Hé, dit gentiment Aria en voyant le visage baigné de larmes d'Emily.

Elle prit son amie dans ses bras et la serra très fort. Emily lui rendit son étreinte, et elles restèrent ainsi pendant quelques minutes. La jeune fille se sentait à la fois triste et heureuse. C'était merveilleux de savoir que son bébé avait une famille aussi aimante, mais ça la torturait de ne pas savoir où les Baker étaient partis.

Soudain, une détermination nouvelle s'empara d'Emily. Elle s'écarta d'Aria et redescendit au rez-de-chaussée. Sandra était dans la cuisine, en train de ranger des papiers dans un classeur.

— Excusez-moi, appela Emily.

L'agent immobilier se retourna, un sourire artificiel aux lèvres.

— Les gens qui habitaient ici avant... vous savez ce qu'ils sont devenus ?

— Ils ont déménagé début septembre, si mes souvenirs sont exacts. (Sandra consulta ses documents.) Ils s'appelaient Charles et Lizzie Baker.

— Vous avez leur nouvelle adresse ? interrogea Emily.

Sandra secoua la tête.

— C'est vous qui m'avez déjà envoyé un mail à ce sujet ?

— Un mail ? (Emily haussa un sourcil.) Non.

Sandra sortit son BlackBerry et fit défiler ses messages.

— C'est drôle, quelqu'un m'a écrit pour me poser exactement la même question, quelqu'un qui voulait vraiment savoir où les Baker étaient allés.

Aria, qui venait d'entrer dans la cuisine, toussota.

— Vous vous souvenez du nom de cette personne ?

Sandra fixait l'écran de son téléphone.

— J'aurais juré avoir gardé son mail, mais j'ai dû l'effacer. Je me souviens que c'était un nom de femme. Il me semble que ça commençait par un G.

— Gayle Riggs ? lança Aria.

Le visage de Sandra s'éclaira.

— Oui, je crois que c'est ça ! Vous la connaissez ?

Emily et Aria échangèrent un regard inquiet. Emily n'avait jamais révélé à Gayle le nom des premiers parents adoptifs qu'elle avait choisis pour son bébé, et elle doutait fort que l'agence d'adoption lui ait communiqué ce renseignement. Alors, comment avait-elle su qu'il s'agissait des Baker ? Était-ce « A » qui le lui avait dit ? Gayle était-elle sur la piste du bébé ?

Le cœur d'Emily se mit à battre la chamade.

Soudain, un *bip* s'éleva du sac d'Aria. La jeune fille sortit son téléphone.

— C'est Hanna. Apparemment, elle a essayé de te contacter, Em.

Emily prit son propre téléphone dans sa poche. L'écran était noir.

— Je n'ai plus de batterie.

Aria n'avait pas détaché les yeux de son portable. Elle appuya sur un bouton et hoqueta.

— Regarde ça, dit-elle en le tendant à Emily.

Dis à Em que c'est urgent, avait écrit Hanna. Je crois que Gayle est sur la piste du bébé. Appelez-moi le + vite possible.

— Oh mon Dieu, souffla Emily.

Un autre *bip* signala l'arrivée d'un nouveau message sur le téléphone d'Aria. Au lieu du nom de l'expéditeur, l'écran n'afficha qu'une série incohérente de chiffres et de lettres. Aria plaqua la main sur sa bouche, et le cœur d'Emily accéléra encore quand elle lut :

Apparemment, Em n'est pas la seule à chercher la petite merveille. À ton avis, qui la trouvera la première ?

« A »

AGENT SECRET HANNA MARIN

Le problème de l'imprimé camouflage, réalisa Hanna, c'est que c'était vraiment moche. Il devrait exister du camouflage Louis Vuitton, déclinable en plusieurs coloris qu'on pourrait assortir à son teint. Après tout, elle ne se planquait pas dans une forêt toute verte et marron, mais au centre commercial King James.

C'était un peu plus tard le samedi après-midi. Hanna venait d'enfiler sa première – et dernière – tenue camouflée pour lancer l'opération « Découvrons ce que cache Colleen ». Elle l'avait trouvée au surplus de l'armée de terre, un magasin terrifiant plein de masques à gaz, de porte-grenades, de rangers qui faisaient des pieds monstrueux et autres accessoires qu'elle espérait ne jamais revoir de sa vie, à part sur CNN.

Elle avait également investi dans des jumelles couvertes d'éraflures (sans doute récoltées à la guerre), des lunettes de vision nocturne et un casque, au cas où elle devrait faire un roulé-boulé ou sauter d'une voiture en marche. C'était peut-être un peu exagéré d'acheter une telle quantité de matériel pour espionner une fille qui serait sans doute ravie d'apprendre qu'Hanna s'intéressait autant à elle, mais il fallait bien se mettre dans l'ambiance.

Accroupie derrière une énorme fausse plante en plastique au milieu de l'esplanade avec ses jumelles, Hanna regarda Colleen et Mike entrer chez Victoria's Secret. Le doute l'assaillit. Ce qu'elle faisait était quand même un peu bizarre. Elle avait l'impression de s'être changée en « A ». D'un autre côté, Gayle avait peut-être raison. Tout le monde avait des secrets ; pourquoi pas Colleen ?

Hanna consulta sa montre. Elle allait rester là une demi-heure, décida-t-elle, puis elle rappellerait Emily. Quant à l'affaire Colleen, ce n'était pas comme si elle collaborait avec Gayle ou qu'elle avait des comptes à lui rendre. Il se trouvait juste que « A » avait eu une bonne idée, pour une fois. Il suffirait à Hanna de déterrer quelque cadavre embarrassant pour que Mike soit dégoûté de Colleen et qu'il la renvoie dans l'anonymat des nuls dont elle n'aurait jamais dû sortir.

Ce plan ne présentait qu'un seul problème : jusqu'ici, la vie de Colleen ressemblait à un livre ouvert. Hanna avait regardé à l'intérieur de sa voiture dans le parking, mais tout était bien rangé et sans intérêt. Elle avait ensuite suivi le jeune couple chez Otter, la meilleure boutique du centre commercial, et avait regardé sa vendeuse préférée montrer à Colleen un nouveau jean James qui venait d'arriver – et qu'Hanna aurait dû voir la première. *Traîtresse !*

À présent, Colleen se dirigeait vers une des vendeuses de Victoria's Secret. Elle lui expliqua qu'elle voulait acheter un nouvel ensemble de lingerie.

— Quelle taille faites-vous ? demanda la femme.

Hanna avait appris à lire sur les lèvres quand elle était en CM2, essentiellement pour déchiffrer à travers la porte vitrée du patio ce que ses parents racontaient quand ils se disputaient. La réponse de Colleen la laissa pantoise. Cette garce avait des seins encore plus gros qu'elle ne le pensait.

Tandis que la vendeuse cherchait des modèles à montrer à Colleen, Mike se dirigea vers un présentoir de soutiens-gorge en satin, en saisit un rose avec des bonnets énormes et le plaqua sur sa poitrine en prenant des poses outrancières. Hanna ricana. Il faisait tout le temps ça quand il l'accompagnait dans les magasins, et elle riait chaque fois. Mais quand Colleen le vit, elle fronça les sourcils d'un air désapprobateur. Avec une moue boudeuse, Mike reposa le soutien-gorge comme un chiot que son maître vient de gronder.

Le téléphone d'Hanna sonna bruyamment. La jeune fille se hâta de le sortir de sa poche pour le faire taire. La photo d'Aria s'affichait sur l'écran.

— Tu as pu contacter Emily ? chuchota Hanna.

— Je suis avec elle, et j'ai prévenu Spencer, elle est déjà en ligne, répondit Aria, dont la voix résonna par le haut-parleur. (Hanna avait oublié que la fonction mains libres était enclenchée.) On a vraiment la trouille. Moi aussi, j'ai reçu un message aujourd'hui. « A » en veut définitivement au bébé d'Emily.

Hanna se recroquevilla dans sa cachette.

— Il faut prouver que c'est Gayle. Mais comment faire sans aller voir les flics ?

— Gayle est dingo, comme Kelsey, fit valoir Aria. La police ne la croira pas si elle raconte des choses sur nous.

— Oui, mais elle a du fric, lui rappela Hanna. Et c'est une adulte, ce qui lui donne une certaine crédibilité, tu ne crois pas ?

— Les filles, je ne suis pas certaine que Gayle soit « A », intervint Spencer d'une voix étouffée. Moi aussi, j'ai reçu un message hier soir, et je suis à Princeton. Comment Gayle pourrait-elle se trouver dans deux endroits en même temps ?

Hanna regarda passer un groupe d'élèves de l'Externat de Rosewood.

— Peut-être pas tout à fait en même temps. Ce matin, Gayle s'est excusée d'arriver en retard pour la course, en disant qu'elle revenait juste de Princeton. Son mari vient de leur faire don d'un nouveau laboratoire de recherche sur le cancer.

Spencer émit un petit bruit étranglé.

— Vous croyez qu'elle m'a suivie à ma soirée ? Je l'aurais forcément remarquée au milieu d'une foule d'étudiants, non ?

— Elle devait se cacher dehors dans les buissons, suggéra Hanna.

— Ça ne prouve toujours pas que c'est « A », protesta Emily. Mais, quoi qu'il en soit, l'important, c'est qu'elle cherche le bébé. Comment faire pour nous procurer la nouvelle adresse des Baker ? Il faut les prévenir !

— L'agent immobilier n'a pas pu nous dire où ils avaient déménagé, ajouta Aria avec dépit. Ils pourraient être n'importe où.

— J'ai une idée, dit Hanna en changeant son téléphone d'oreille. Pour sa campagne, mon père dispose des listes d'électeurs de toute la Pennsylvanie. S'ils n'ont pas quitté l'État, j'arriverai peut-être à trouver où ils habitent maintenant.

— C'est vrai ? s'écria Emily, pleine d'espoir. Tu peux faire ça quand ?

— Je m'y mets dès que je rentre, promit Hanna. Mais ça me prendra peut-être plusieurs jours.

— Je persiste à penser que Gayle est « A », dit Aria. Mais comment le prouver ?

Il y eut un moment de silence.

— « A » nous suit tout le temps, pas vrai ? Si c'est Gayle, on pourrait essayer de la prendre sur le fait, suggéra Spencer.

— Ou bien, l'une de nous pourrait tenter de voler son téléphone ? proposa Hanna.

— Ce serait génial, mais il faudrait connaître son emploi du temps pour arriver à l'intercepter, fit remarquer Aria.

Hanna se passa la langue sur les dents.

— Je sais que demain elle assistera à la soirée de mon père. On pourrait peut-être trouver un moyen de lui piquer son téléphone pour regarder ses textos. Vous comptiez venir de toute façon, pas vrai ?

Emily grogna.

— Je n'ai aucune envie de revoir Gayle.

— On te protégera, promit Hanna. Si elle te cherche des noises, elle sera peut-être trop préoccupée pour faire attention à son téléphone, et on en profitera pour la démasquer.

— Mais si ce n'est pas elle ? gémit Emily.

— Vois les choses sous cet angle, dit gentiment Aria. Même si ce n'est pas « A », son téléphone contient peut-être des informations intéressantes, comme un texto du véritable « A » concernant le bébé. Tu veux savoir ce qu'elle mijote, n'est-ce pas ?

Emily en convint. Les filles se promirent d'ouvrir l'œil au cas où quelqu'un les suivrait et de se recontacter si elles recevaient un nouveau message de « A ».

Après avoir raccroché, Hanna écarta deux des feuilles de la plante en plastique pour regarder à travers la vitrine de Victoria's Secret. Mike et Colleen n'étaient plus dans la boutique. *Et merde.*

Puis elle les aperçut qui se dirigeaient vers la sortie, main dans la main. Jaillissant de sa cachette – à la plus grande surprise des passants –, elle les suivit jusqu'au parking. Les deux jeunes gens s'arrêtèrent près de la voiture de Colleen et parlèrent un moment. Hanna s'accroupit derrière une Coccinelle pour les écouter.

— Tu es sûre que je ne peux pas t'accompagner ? demanda Mike.

— Il vaut mieux que j'y aille seule, répondit Colleen, une main sur la poignée de la portière conducteur.

— Allez, insista Mike en écartant la frange de la jeune fille. Je parie que ça va être super chaud !

Colleen l'embrassa sur le bout du nez.

— Je te raconterai demain, d'accord ?

Elle se glissa sur son siège et démarra. Mike agita la main jusqu'à ce qu'elle soit sortie du parking. Hanna fonça vers sa propre voiture, garée quelques rangées plus loin. Elle ne devait pas traîner si elle voulait suivre Colleen jusqu'à son rendez-vous mystérieux.

Elle rattrapa l'autre fille sur la route qui reliait le centre commercial à la nationale 30. Colleen sortit un peu plus loin et emprunta une série de routes de campagne. Les centres commerciaux cédèrent la place à de vieilles demeures victoriennes et aux bâtiments de brique et de pierre de l'université d'Hollis.

Une des rues était bloquée à cause d'un accident. Une Jeep avait percuté une vieille Cadillac. Bien qu'il semblât n'y avoir que de la tôle froissée, Hanna détourna les yeux. Cela lui rappelait de mauvais souvenirs de l'été précédent – même si elle n'était pas restée sur place jusqu'à l'arrivée de l'ambulance.

Colleen tourna dans une petite rue et se gara adroitement le long du trottoir. Hanna fit demi-tour dans une ruelle voisine, se gara n'importe comment et plongea dans un buisson juste à temps pour voir Colleen monter les marches d'une grande maison ancienne à l'angle de la rue. La jeune fille sonna et attendit en arrangeant ses cheveux.

La porte s'ouvrit sur un homme grisonnant, avec de profondes pattes d'oie au coin des yeux.

— Je suis content de te voir, dit-il en embrassant Colleen sur la joue.

— C'est gentil d'avoir accepté de me recevoir si vite.

— À ton service, ma belle. (Le type prit le menton de Colleen dans sa main.)

Ta structure osseuse est impeccable. Tu es faite pour ça.

Colleen eut un rire ravi.

— Merci.

Faite pour quoi ? se demanda Hanna en écartant une branche qui la gênait. Colleen trompait-elle Mike avec ce vieux croulant ?

Dès que la porte claqua, Hanna monta les marches du porche courbée en deux et déchiffra la plaque fixée près de la sonnette. « JEFFREY LABRECQUE, PHOTOGRAPHE. »

Hanna ricana. Ainsi, Colleen se faisait tirer le portrait par un professionnel. Sans doute envisageait-elle de se constituer un book. Hanna devinait déjà comment ça allait se passer. Si le fameux Jeffrey était comme Patrick, il flatterait Colleen pour la convaincre d'enlever son haut. Or, la jalousie de Mike vis-à-vis de Patrick – et la réaction d'Hanna à cette jalousie – était la cause de leur rupture. Avec un peu de chance, cela suffirait également à séparer Mike et Colleen.

Par la fenêtre, Hanna regarda le photographe installer des projecteurs autour d'un fond noir. Il fit signe à Colleen de s'asseoir sur un tabouret, puis prit place derrière son appareil. Le flash crépita tandis que Colleen tournait les genoux et prenait tour à tour une mine extatique ou boudeuse.

Au bout d'un moment, Jeffrey s'approcha d'elle et lui dit quelque chose qu'Hanna n'entendit pas. Quand il s'écarta, Colleen enleva son gilet. Hanna se pencha en avant. Sans doute l'avait-il convaincue de poser en soutien-gorge de dentelle noire...

Mais Colleen avait gardé un T-shirt. Elle adressa un sourire innocent à l'appareil. Quelques minutes plus tard, la séance de pose était terminée. Colleen se leva et serra la main du photographe.

— Incroyable, marmonna Hanna.

Si c'était pour un book, il serait tellement virginal que Jeffrey pourrait aussi bien coller une auréole autour de sa tête.

Colleen se dirigea vers la porte, et Hanna se hâta de détalier avant que l'autre fille la voie. En tournant dans la rue où elle avait laissé sa voiture, elle faillit percuter une berline noire arrêtée le long du trottoir, le moteur toujours en marche. Malgré les verres teintés, Hanna aperçut une paire d'yeux qui l'observait par la vitre arrière légèrement baissée.

Mais avant qu'elle puisse identifier leur propriétaire, la voiture s'éloigna. Hanna pivota pour la suivre du regard et tenta de déchiffrer la plaque d'immatriculation – sans succès.

Bip.

Son téléphone brillait au fond de son sac. Un nouveau texto lui sauta à la figure dès qu'elle consulta l'écran.

Tu brûles, Hanna. Continue à creuser.

« A »

UNE DRÔLE DE COLLECTION

Le même après-midi, Spencer quitta le Motel 6 miteux situé aux abords du campus de Princeton où elle se planquait depuis la soirée désastreuse de la veille, et elle se dirigea vers la gare ferroviaire.

La pluie venait juste de cesser ; le soleil faisait scintiller les trottoirs mouillés, et l'air était chargé d'un parfum de fleurs. Les gens rangeaient leurs parapluies et baissaient la capuche de leur imperméable. Deux joueurs d'ultimate Frisbee sortirent d'un dortoir en traînant les pieds et recommencèrent à se lancer leur disque de plastique.

En n'importe quelle autre occasion, Spencer se serait assise sur un banc pour contempler la splendeur de l'université. Mais ce jour-là, elle se sentait vidée.

Immédiatement après que la police avait emmené Harper, Spencer lui avait envoyé plusieurs textos d'excuses. Mais Harper n'avait pas répondu, pas plus que Quinn, Jessie ou les autres étudiants dont elle avait pris le numéro avant l'irruption des flics.

Sachant qu'elle n'était plus la bienvenue au quartier général de l'Ivy, ni nulle part ailleurs sur le campus, Spencer avait cherché les motels les plus proches sur Google. Elle s'était écroulée sur un des lits du Motel 6 peu avant minuit. Tout ce qu'elle voulait, c'était dormir et oublier ce qui venait de se passer. Malheureusement, la musique techno en provenance de la librairie pour adultes voisine l'avait tenue éveillée une bonne partie de la nuit. Le shampoing du motel avait rendu ses cheveux gras ; le coton des draps bon marché lui avait donné des démangeaisons, et la tête lui tournait chaque fois qu'elle pensait qu'elle n'avait plus aucune chance d'entrer à l'Ivy.

Spencer était prête à rentrer chez elle.

Elle croisa un groupe d'adultes en costard, qui avaient tous l'air très importants et très satisfaits d'eux-mêmes. Hanna avait dit que Gayle se trouvait sur le campus la veille, et que son mari y avait fait un discours. De toute évidence, elle avait espionné Spencer et appelé les flics pour dénoncer Harper. Spencer

comprenait que cette femme soit en colère de s'être fait rouler par Emily, mais quel genre de folle allait aussi loin pour se venger de gamines qui avaient à peine la moitié de son âge ?

Apercevant une fille blonde qui, assise sur un banc, lisait un roman de D.H. Lawrence en sirotant du café dans un grand gobelet Starbucks en carton, Spencer s'arrêta net. C'était Harper.

— Oh, bredouilla-t-elle. S-salut.

L'autre fille leva les yeux, et son visage se durcit. Sans un mot, elle retourna à sa lecture.

— J'ai essayé de te joindre, dit Spencer en se précipitant vers le banc et en laissant tomber son sac de voyage à ses pieds. Tu vas bien ?

Harper tourna une page sans la regarder.

— Si tu voulais m'attirer des ennuis, c'est raté. Les flics n'ont rien trouvé sur moi. Ils m'ont laissée repartir avec un avertissement.

— Je ne voulais pas t'attirer d'ennuis ! se récria Spencer. Pourquoi j'aurais fait une chose pareille ?

— Tu étais la seule personne présente à cette soirée que je ne connais pas très bien, et ça avait l'air de te choquer que je fume.

Une nuée de pigeons se posèrent près du banc et commencèrent à se disputer une croûte de pizza. Spencer aurait bien voulu parler de « A » à Harper, mais elle craignait la vengeance du maître chanteur si elle le faisait.

— J'ai quelques squelettes dans mon placard, et l'idée de me faire choper de nouveau me rend nerveuse, dit-elle tout bas. Mais jamais je ne t'aurais dénoncée.

Harper se décida enfin à lever les yeux vers elle.

— Des squelettes ? Quel genre ?

Spencer haussa une épaule.

— L'été dernier, j'ai pris du A-facile avec une copine. Pour pouvoir étudier. On s'est fait arrêter avec des cachets sur nous.

Les yeux d'Harper faillirent lui sortir de la tête.

— Tu as eu des ennuis ?

— Moi aussi, j'ai été relâchée avec un simple avertissement. (Spencer fixa son sac de voyage. Inutile de parler de Kelsey.) Ça m'a fait flipper. Mais je te promets que je ne suis pas une balance. S'il te plaît, donne-moi une autre chance.

Harper glissa un marque-page à pampille dans son livre et le referma. Un long moment, elle dévisagea Spencer comme si elle tentait de mettre de l'ordre dans ses pensées.

— Tu me plaisais vraiment avant cette histoire, lâcha-t-elle enfin. Si tu veux te rattraper, tu peux venir au déjeuner que l'Ivy organise demain. Mais tu dois apporter un plat.

Spencer cligna des yeux.

— Que j’aurai préparé moi-même, c’est ça ? Où suis-je censée trouver une cuisine ?

— Débrouille-toi. (Harper glissa son livre dans son sac et se leva.) Tout le monde doit apporter quelque chose. De préférence un plat avec des herbes aromatiques. C’est un déjeuner à la bonne franquette.

— D’accord, acquiesça Spencer. Je trouverai.

Lentement, les coins de la bouche d’Harper se relevèrent en un sourire.

— Alors, on se voit demain au quartier général de l’Ivy. Midi pétantes. À plus !

Elle s’éloigna en balançant les hanches, son sac rebondissant contre ses fesses.

Perplexe, Spencer se dandina d’un pied sur l’autre. Un déjeuner à la bonne franquette, sérieusement ? C’était le genre de choses que Nana Hastings aurait pu organiser pour la Ligue féminine qu’elle dirigeait autrefois, une expression connotée années 50 qui lui faisait penser à des salades de macaroni vulgaires et à de la Jell-O dans des petits moules.

Puis les paroles d’Harper résonnèrent de nouveau dans sa tête. « De préférence un plat avec des herbes aromatiques. » Et la jeune fille avait souligné sa phrase par un clin d’œil. Spencer éclata de rire en comprenant tout à coup. Harper voulait qu’elle cuisine avec du cannabis, pour lui prouver qu’elle n’était pas une balance.

Les cloches de la tour de l’horloge sonnèrent l’heure, et les pigeons s’envolèrent tous en même temps. Spencer s’adossa au banc en réfléchissant. Même si elle n’avait aucune envie d’acheter de nouveau de la drogue, elle voulait vraiment rentrer dans les bonnes grâces d’Harper – et intégrer l’Ivy. Mais comment allait-elle se procurer de l’herbe ? Elle ne connaissait personne à Princeton hormis les gens qu’elle avait rencontrés la veille, et ils refuseraient probablement de l’aider.

Frappée par une illumination, Spencer se redressa. *Reefer*. Il lui avait bien dit qu’il vivait à côté de Princeton, pas vrai ? Spencer farfouilla dans son sac, cherchant le bout de papier qu’il lui avait donné au dîner des admis en avance. Par chance, elle l’avait glissé dans une poche. « Quel étrange et long voyage ce fut », était-il marqué.

À qui le dis-tu ? songea Spencer. Puis elle retint son souffle comme si elle s’apprêtait à entrer dans une pièce à l’odeur nauséabonde et composa le numéro du jeune homme en espérant qu’elle ne commettait pas une terrible erreur.

— Je savais que tu m'appellerais, dit Reefer en ouvrant la porte d'une grande maison de style colonial dans un quartier situé à quelques kilomètres seulement du campus de Princeton.

Il portait un T-shirt Bob Marley trop grand pour lui, un jean baggy avec un patch en forme de feuille de cannabis sur chaque genou, et les mêmes chaussures en toile de chanvre que pendant le dîner au Loup Rayé. Ses cheveux à la propreté douteuse étaient planqués sous un de ces horribles bonnets rouge, jaune et vert qu'affectionnaient les rastas, mais, au moins, il avait rasé son bouc. Il était mille fois mieux sans. Non que Spencer le trouve mignon ou quoi que ce soit.

— Merci de me recevoir aussi vite, dit poliment la jeune fille en tirant sur le bas de son cardigan.

— *Mi casa es su casa.*

Reefer bavait pratiquement en l'escortant à l'intérieur.

Le bruit des talons de Spencer se répercuta dans l'entrée. Le salon était une pièce longue et étroite, à la moquette beige et meublée de canapés en cuir. Sur les étagères s'alignait l'intégrale d'une vieille encyclopédie qui devait dater des années 80. Une harpe dorée se dressait dans un coin. Juste à côté, la cuisine avait du papier peint à spirales psychédéliques. Spencer aperçut un bocal à biscuits en forme de hibou grimaçant au-dessus du frigo. Elle se demanda si Reefer traînait là-dedans quand il planait.

Elle renifla. Curieusement, la maison ne sentait pas le cannabis, mais les bougies à la cannelle et le bain de bouche à la menthe. Reefer ne fumait peut-être pas chez lui. Ou pire, c'était un de ces jeunes qui font juste semblant d'être stone en permanence, alors qu'ils ont trop la trouille pour toucher un pétard.

— Bon, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? s'enquit Reefer.

Spencer hésita. Elle avait acheté de la drogue l'été précédent, mais dans des ruelles sombres et à l'aide d'un mot de passe. Elle doutait que la procédure soit la même pour le cannabis. Aussi décida-t-elle d'être directe. Les mains posées sur les hanches, elle lança :

— Je me demandais si je pourrais t'acheter de l'herbe.

Les yeux de Reefer s'éclairèrent.

— Je le savais ! Je savais que tu fumais ! Bien sûr que je peux t'en vendre ! On peut même la goûter ensemble si tu veux !

Au moins, elle ne s'était pas trompée sur ce point.

— Merci, dit Spencer, soulagée. Mais ce n'est pas pour moi. C'est pour un déjeuner de l'Ivy. Ils veulent que tout le monde apporte un plat avec de l'herbe dedans. Donc, j'ai besoin de cannabis... et d'une recette. C'est très important.

Reefer haussa un sourcil.

— Ça a un rapport avec cette fille que tu as balancée à la fête d'hier soir ?

Les épaules de Spencer se contractèrent.

— Je ne l'ai pas balancée. Mais, oui, c'est à cause de ça. Harper est très influente à l'Ivy, et je veux vraiment y entrer.

Reefer pinça une corde de la harpe.

— L'Ivy organise des repas à la beuh ? Je ne pensais pas qu'ils étaient aussi cools.

Qu'est-ce que tu en sais ? songea Spencer, agacée.

— Bon, tu peux m'en filer ou pas ?

— Bien sûr. Par ici.

Reefer monta l'escalier qui conduisait à l'étage, et Spencer le suivit. Ils passèrent devant une petite salle de bains à la déco nautique et une chambre d'amis contenant des appareils de muscu. Enfin, ils pénétrèrent dans la chambre de Reefer, une grande pièce lumineuse avec un lit *king size*, des étagères blanches, une ottomane et un fauteuil Eames blanc. Spencer s'attendait à un laboratoire puant avec des affiches bizarres représentant des illusions d'optique, mais l'antre de Reefer ressemblait à une publicité pour un hôtel chic de New York. Évidemment, il ne l'avait pas décoré lui-même.

— Alors comme ça, tu veux entrer à l'Ivy, hein ? dit le jeune homme en se dirigeant vers la penderie au fond de la pièce.

Spencer ricana.

— Comme tout le monde, non ?

Reefer haussa les épaules.

— Non. Ils sont un peu trop coincés pour moi.

— Coincés, des gens qui organisent des repas à la beuh ?

— Disons que les clubs et les organisations en tout genre, ce n'est pas mon truc. Je n'aime pas qu'on me range dans une case. Je trouve ça étouffant.

Spencer éclata de rire.

— C'est l'hôpital qui se fout de la charité, non ?

Reefer la regarda sans comprendre, appuyé contre sa commode.

— Franchement... tu te ranges dans une case tout seul, tu ne crois pas ? (Spencer agita les mains pour désigner la tenue du jeune homme.) Tu ressembles à une caricature de rasta.

Reefer eut un sourire en coin.

— Comment peux-tu savoir que je ne suis que ça ? L'habit ne fait pas le moine. Ne te fie pas à ta première impression. (Il se tourna vers sa penderie.) Pourquoi tu tiens tellement à entrer à l'Ivy, au fond ? Tu n'as pas l'air du genre à galérer pour te faire des amis.

Spencer se hérissa.

— Parce que faire partie d'un club de Gourmets est un grand honneur ?

— Ah bon ? Qui a dit ça ? répliqua placidement Reefer.

Spencer fronça le nez. Sur quelle planète vivait ce type ?

— Peu importe. Tu me montres l’herbe ?

— Pas de problème.

Reefer ouvrit les portes de sa penderie et s’écarta. À l’intérieur se trouvait un grand meuble en plastique transparent avec au moins trente tiroirs. Chacun d’eux portait une étiquette : « Aurore boréale », « H qui tache »... et contenait un petit tas gris-vert qui ressemblait à de la mousse séchée.

— Ouah, souffla Spencer.

Elle pensait que Reefer planquait sa came dans une chaussette sale sous son lit, ou dans une pile de journaux socialistes. Mais son meuble était d’une propreté immaculée, et la quantité de cannabis dans chaque tiroir semblait rigoureusement identique, comme si le jeune homme l’avait pesé sur une mini-balance de précision.

Spencer déchiffra les étiquettes du côté gauche : « Americano », « Bouddha », « Caramella »... Du côté droit, tout en bas, se trouvait une variété appelée « Yumboldt ». Spencer supposa qu’il n’en existait aucune avec un nom commençant par Z. Toutes étaient classées par ordre alphabétique. La jeune fille sourit par-devers elle. Si elle était accro à l’herbe, elle la rangerait sans doute exactement de la même façon.

— Tout ça t’appartient ? demanda-t-elle.

— Hun-hun. (Reefer semblait fier de lui.) Je les ai fait pousser pour la plupart en utilisant des techniques d’hybridation et de recombinaison génétique. Et bien sûr, c’est complètement bio.

— Tu deales ? interrogea Spencer, nerveuse.

Soudain, elle se demandait si elle ne prenait pas un risque en étant ici.

Reefer secoua la tête.

— Non, c’est pour ma collection. Je n’en distribue pas, sauf aux jolies filles comme toi.

Spencer baissa les yeux. Qu’est-ce qu’il pouvait bien lui trouver, de toute façon ? Une baba pleine de piercings qui fréquentait la Lilith Fair¹ aurait été davantage son genre.

— Quelle est la meilleure variété pour cuisiner ? demanda-t-elle, histoire de changer de sujet.

Reefer ouvrit un tiroir et en sortit un petit tas verdâtre.

— Ce truc-là est super doux et très parfumé. Sens.

Spencer eut un mouvement de recul.

— Ce n’est pas comme si c’était du vin, non plus.

Reefer lui jeta un regard condescendant.

— Dans certaines cultures, savoir distinguer différents types d’herbe est plus raffiné que pouvoir reconnaître un vin.

— C’est toi l’expert. (Spencer approcha le petit tas de son nez et renifla.) Beurk. (L’odeur entêtante et très caractéristique lui fit détourner la tête.) Ça pue le rat mort.

— Novice, gloussa Reefer. Continue à sentir. Un secret se tapit juste en dessous de la surface.

Spencer lui jeta un coup d’œil méfiant, puis haussa les épaules et renifla une deuxième fois. Passée la puanteur initiale, elle remarqua effectivement une odeur presque agréable, qui ressemblait à celle...

— De l’écorce d’orange ? demanda Spencer, surprise, en levant les yeux.

Reefer sourit.

— Exactement. C’est un hybride de deux types de cannabis qui ont un arrière-goût fruité. Un mélange de ma confection. (Il sortit un autre bouquet et l’agita sous le nez de Spencer.) Et celui-là ?

Spencer ferma les yeux et respira.

— Du chocolat ? dit-elle au bout d’un moment.

Reefer acquiesça.

— Je l’appelle « pépites de chocolat ». Tu as un très bon odorat.

— Dommage que je ne puisse pas en faire mon métier, plaisanta Spencer.

Mais au fond, elle était flattée. Elle aimait que les gens remarquent qu’elle était douée pour quelque chose.

Elle sourit à Reefer, qui lui rendit son sourire. L’espace d’un instant, elle le trouva vraiment mignon. Il avait des yeux d’une étonnante couleur dorée. Si seulement il se débarrassait de ses fringues horribles, il pourrait être canon.

Surprise par ses propres pensées, Spencer se força à adopter une expression revêche. Les vapeurs d’herbe devaient lui monter à la tête.

— Donc, on peut se servir de ça pour cuisiner ? demanda-t-elle sèchement.

Reefer se racla la gorge et s’écarta d’elle.

— Ouais. J’ai une super recette à te passer.

Il prit un classeur sur une étagère bien rangée, en sortit une fiche bristol et la tendit à Spencer. « Brownies magiques et mystérieux », était-il marqué en haut. Spencer la glissa dans sa poche.

— Combien je te dois ?

Reefer fit un petit geste.

— Rien du tout. Je te l’ai dit, je ne suis pas un dealer.

— Je tiens à te payer d’une façon ou d’une autre, insista Spencer.

Reefer réfléchit quelques instants.

— Tu peux me payer en répondant à une question. Pourquoi tiens-tu tellement à entrer à l'Ivy ?

Spencer se hérissa de nouveau.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Reefer haussa les épaules.

— C'est juste que... je ne comprends pas ces clubs de Gourmets. La plupart des gens veulent y entrer pour se donner de l'importance, mais tu as vraiment besoin de ça pour te sentir cool ?

Les joues de Spencer s'enflammèrent.

— Bien sûr que non ! Et je suis certaine que les autres membres non plus.

Reefer ricana.

— Pitié. Je les ai écoutés à la soirée d'hier. Ils n'arrêtaient pas de citer des gens connus comme s'ils étaient intimes avec eux. Je te garantis que la seule raison pour laquelle ils appartiennent à ce club, c'est pour impressionner leurs parents, damer le pion à leurs frères et sœurs ou se faire un réseau de relations instantané. C'est si... conventionnel.

— Tu te trompes, protesta Spencer, l'esprit en ébullition. Ce n'est pas leur motivation, et ce n'est pas la mienne non plus.

— D'accord. (Reefer croisa les bras sur sa poitrine.) Alors, quelle est ta motivation ?

Spencer ouvrit la bouche pour répondre, mais aucun son n'en sortit. C'était rageant : elle ne trouvait aucune raison que Reefer puisse comprendre. Et le pire, c'est qu'il voyait peut-être juste. Oui, ça l'intéressait de se faire un réseau de relations instantané. Oui, elle voulait impressionner ses parents, M. Pennythistle, Amelia, Melissa et tous les gens de l'Externat de Rosewood qui ne croyaient pas en elle. Mais à écouter Reefer, c'était d'une superficialité pathétique. Le jeune homme la prenait pour une gamine qui manquait d'assurance et qui voulait juste faire plaisir à papa-maman au lieu de réfléchir par elle-même.

— Pour qui tu te prends ? cracha Spencer en lui faisant face. Qu'est-ce qui te donne le droit de juger les autres ? Tu as bien postulé pour entrer à Princeton, une des facs les plus sélectives de ce pays ! C'est une autre forme d'élitisme, et ça n'a pas l'air de te poser de problème !

— Qui te dit que ça ne m'en pose pas ? répliqua Reefer à voix basse. Tu ne devrais pas...

— ... Me fier aux apparences, je sais, aboya Spencer, furieuse. Et si tu commençais par suivre tes propres conseils ?

Elle pêcha dans son portefeuille deux billets de vingt dollars qu'elle jeta pratiquement à la figure de Reefer. Le jeune homme les fixa sans bouger comme

s'ils étaient couverts d'anthrax. Puis Spencer redescendit les marches de l'escalier quatre à quatre et claqua la porte d'entrée derrière elle.

L'air froid du dehors caressa sa peau brûlante de façon bienvenue. Elle serrait les dents si fort qu'elle en avait mal à la mâchoire. Que lui importait ce que Reefer pensait d'elle ? Ils n'étaient même pas amis. Pourtant, elle leva les yeux vers la fenêtre de sa chambre. Les rideaux étaient fermés, et Reefer ne l'observait pas d'un regard suppliant pour qu'elle lui pardonne. *Connard*.

Redressant les épaules, Spencer descendit les marches du porche à grands pas furieux et sortit son téléphone pour appeler un taxi afin qu'il la ramène à son motel. Ses yeux se mirent à larmoyer. Elle eut un mouvement de recul, puis renifla prudemment l'étui en cuir de son téléphone. Il puait le cannabis que Reefer lui avait donné. Spencer fronça le nez. Ça ne sentait plus du tout la bonne odeur piquante des écorces d'orange. Peut-être que ça ne l'avait jamais senti.

[1.](#) Festival de musique exclusivement féminin.

UNE RÉUNION AMICALE

Le samedi soir, Emily longeait une des rues du Vieil Hollis, le quartier commercial situé près de la fac où l'on pouvait trouver des bars et des restos étudiants, des boutiques de T-shirts marrants et le cabinet d'une voyante qui tirait les cartes. Une enseigne au néon en forme de cornet de glace trônait au-dessus d'une porte, et la nervosité tordit l'estomac d'Emily.

Une fois de plus, elle avait rendez-vous avec Isaac, et même si son secret restait un lourd fardeau, l'excitation qu'elle éprouvait depuis leurs retrouvailles ne s'était pas dissipée. Elle n'arrêtait pas de penser à lui. Elle le revoyait suspendu à ses lèvres ou en train de la défendre contre sa mère. À ce moment-là, il lui avait paru plus mûr, plus âgé.

— Emily ?

La jeune fille tourna la tête vers le trottoir d'en face. Plantée devant le Snooker's, un bar décoré de fanions des Eagles et de lampes fabriquées avec des bouteilles de bière Pabst Blue Ribbon, une silhouette en manteau bleu à carreaux agitait la main. C'était un garçon aux cheveux noirs hérissés, qui portait un protège-poignet. Quand il répéta son nom, Emily reconnut sa voix. C'était Derrick, son ami de l'été précédent.

— Oh mon Dieu, glapit-elle en traversant pour le rejoindre.

Un conducteur klaxonna avec colère en donnant un coup de volant pour l'éviter.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda joyeusement Emily à Derrick.

— Je suis des cours à Hollis, répondit le jeune homme. (Il l'étreignit chaleureusement, puis la tint à bout de bras en l'examinant de la tête aux pieds.) Tu as drôlement changé depuis la dernière fois que je t'ai vue. Qu'est-ce que tu deviens ? J'ai cru que tu avais disparu de la surface de la Terre ! On était censés se revoir l'été dernier, mais tu n'es jamais venue, et tu n'as pas non plus appelé.

Honteuse, Emily fixa le bout de ses baskets. Elle avait posé un lapin à Derrick le jour où elle avait entendu Gayle dire au téléphone qu'elle était enceinte. Elle

comptait appeler son ami plus tard pour s'excuser, mais elle ne l'avait pas fait. Elle pensait le voir au restaurant, mais leurs horaires ne correspondaient jamais. Une semaine s'était écoulée, puis une autre, et décrocher son téléphone était devenu de plus en plus difficile. Il s'était passé trop de choses ; elle aurait eu trop d'explications à fournir.

Derrick se pencha vers elle, l'air inquiet.

— Comment ça s'est fini avec le bébé ?

— Chut ! (Emily promena un regard terrifié à la ronde. Les passants ne manquaient pas dans cette rue animée.) Personne n'est au courant, et surtout pas mes parents.

Derrick haussa les sourcils.

— Tu ne leur as toujours rien dit ?

Emily secoua la tête.

— Rien ne m'y obligeait.

— Donc, j'en déduis que tu n'as pas gardé l'enfant. (Derrick grimaça.) Et je sais que tu ne l'as pas donné à Gayle, ajouta-t-il, visiblement blessé. Je devrais t'en vouloir, tu sais. Tu m'as foutu dans une sacrée merde avec ma patronne.

Entendant le nom de Gayle, Emily frissonna.

— Comment ça ?

— Deux semaines après que tu m'as posé un lapin, elle est venue me voir dans la cabane à outils et elle m'a dit que tu n'avais pas tenu parole. Elle était furax. Elle croyait que j'avais quelque chose à voir là-dedans, que je t'avais aidée à disparaître ou quelque chose du genre. Elle m'a jeté des trucs à la tête : un sac de graines pour les oiseaux, un râteau et une pelle. Elle a même cassé une vitre. C'était la folie. J'ai eu beau lui dire que je ne savais pas de quoi elle parlait, elle ne m'a pas cru. (Derrick se mordit la lèvre.) Je ne l'avais jamais vue aussi violente.

Emily se couvrit la bouche de ses mains. Elle repensa au dernier message de « A », celui qui révélait que Gayle était sur la piste du bébé. Que comptait-elle en faire une fois qu'elle l'aurait retrouvé ? L'enlever aux Baker ? Et quel rôle jouait « A » dans toute cette histoire ?

Sentant quelqu'un derrière elle, Emily se retourna. Isaac se tenait face à Derrick, et il faisait une drôle de tête.

— S-salut, dit-il prudemment, cessant de dévisager l'autre garçon pour reporter son attention sur Emily.

— Oh ! s'écria Emily un peu trop fort. Isaac, salut ! (Elle désigna Derrick.) Je te présente mon ami Derrick. Derrick, voici, euh, Isaac.

Derrick écarquilla les yeux.

— Isaac ?

Emily se souvint qu'un soir de l'été précédent, elle avait mentionné le nom du père de son bébé devant Derrick.

— I-il faut qu'on y aille, bredouilla-t-elle.

Elle savait que son ami ne vendrait pas la mèche, mais c'était vraiment trop bizarre comme situation.

— J'espère qu'on aura l'occasion de se revoir, dit Derrick en lui tapotant l'épaule. Tu m'as manqué.

— Hun-hun, dit Emily en prenant le bras d'Isaac et en l'entraînant plus loin dans la rue. C'était chouette d'avoir de tes nouvelles, Derrick ! À plus !

Elle culpabilisait de planter de nouveau son ami, mais elle n'osa même pas se retourner pour lui faire un signe.

Isaac et elle passèrent devant une boutique de jouets anciens, une banque et un local commercial vide avant que le jeune homme se racle la gorge.

— Alors... c'était qui ?

— Derrick ? dit innocemment Emily en poussant la porte du glacier. (Un carillon tinta joyeusement.) Juste un ami que je me suis fait l'été dernier à Philadelphie. (Elle leva les yeux vers le menu accroché au-dessus du comptoir.) Tu prends quoi ? J'ai entendu dire que la vanille-cerise était super bonne. Ou alors... oh, regarde, chocolat-noisette-marshmallow !

Elle parlait très vite pour ne pas laisser à Isaac l'occasion d'en placer une.

— Emily.

Elle leva un regard coupable vers lui. Dans la lumière vive de la boutique, les yeux d'Isaac paraissaient plus bleus que jamais. Le jeune homme tripotait un bracelet brésilien à son poignet.

— Tu es sûre que ça va ? Tu as l'air très agitée.

— Bien sûr que ça va ! s'exclama Emily d'une voix trop aiguë.

— Ne le prends pas mal, mais est-ce que ce Derrick t'a fait quelque chose ? Tu semblais avoir tellement hâte de t'éloigner de lui !

Emily le dévisagea.

— Oh mon Dieu, non.

C'était si drôle qu'elle éclata de rire. Si seulement c'était aussi simple !

La file d'attente avançait ; Emily et Isaac se rapprochèrent de la caisse.

— Je m'inquiète pour toi, c'est tout. Je ne veux pas qu'on te fasse du mal, déclara le jeune homme.

Emily fixait les cuillères à glace chromées derrière le comptoir, le cœur brisé par la gentillesse d'Isaac. Elle voulait qu'il se soucie d'elle.

— Derrick est juste un vieux copain à qui j'ai raconté beaucoup de choses au sujet d'Ali. C'est pour ça que j'étais un peu gênée de tomber sur lui, articula-t-elle péniblement. Il n'y a rien de plus, je te promets.

— Tu en es sûre ? insista Isaac en lui prenant les mains.

— Certaine.

Emily regarda leurs doigts entrelacés. Ils allaient si bien ensemble. Les mains du bébé ressemblaient-elles à un mélange des leurs ? Violet avait-elle le sourire d'Isaac, les taches de rousseur d'Emily ? Une boule se forma dans la gorge de la jeune fille.

— Dans ce cas, je voudrais te demander quelque chose, déclara Isaac, l'air grave.

Emily déglutit, craignant soudain qu'il ait lu dans ses pensées.

— Oui ?

Isaac la regarda dans les yeux.

— Est-ce que tu veux m'accompagner au bal de levée de fonds organisé par Tom Marin demain soir ? Ça a l'air sympa, et ils n'ont pas pris mon père comme traiteur, cette fois.

— Oh ! s'exclama Emily, incapable de dissimuler sa surprise.

Elle avait l'intention de s'y rendre seule, surtout dans la mesure où elle n'y allait que pour aider ses amies à voler le téléphone de Gayle. Amener Isaac serait risqué. Et si Gayle disait quelque chose devant lui ? Et s'il lui suffisait d'un regard pour deviner qu'il était le père du bébé ?

Mais Isaac regardait Emily avec un espoir mêlé d'appréhension. Il serait si déçu si elle refusait ! Alors, la jeune fille s'entendit répondre :

— D'accord.

— Super, dit Isaac, apparemment soulagé. On fait comme ça.

Emily se força à sourire comme si elle était ravie. Jamais elle n'avait ressenti autant d'émotions contradictoires. D'un côté, elle flippait. De l'autre, elle se réjouissait de revoir Isaac. Mais elle se haïssait aussi de ne pas avoir parlé, de lui cacher tant de choses. Elle jouait là un jeu très dangereux...

C'était leur tour de commander. Ils s'approchèrent du comptoir. Dehors, une moto pétarada, et Emily jeta un coup d'œil par la vitrine. Sur le trottoir d'en face, l'enseigne au néon d'un magasin de spiritueux découpait une silhouette vêtue de noir qui la fixait. Emily crut d'abord que c'était Derrick, mais cette personne-là était plus petite et plus mince que son ami. Abandonnant Isaac à la caisse, Emily s'élança entre les tables pour mieux voir. Mais le temps qu'elle atteigne la vitrine, la silhouette avait disparu.

LA PLUS DURE DE TOUTES LES DÉCISIONS

Debout derrière la fenêtre de la maison d'Ella, Aria observait la rue plongée dans le noir. Une main se posa sur son épaule, et la jeune fille sentit le parfum au patchouli de sa mère. Ella portait une salopette tachée de peinture, et des baguettes chinoises retenaient son chignon fait à la va-vite. Elle avait récemment trouvé l'inspiration pour une nouvelle série de tableaux, et entre son nouveau petit ami, son boulot dans une galerie d'art d'Hollis et le temps qu'elle passait dans son studio, Aria ne la voyait presque plus.

— Qu'est-ce que vous faites ce soir, Noel et toi ? demanda-t-elle en s'asseyant dans le fauteuil à oreillettes et motif cachemire que Byron et elle avaient acheté sur un marché aux puces un million d'années plus tôt. C'est bien lui que tu guettes, pas vrai ?

Aria eut du mal à déglutir. En vérité, elle espérait que Noel lui poserait un lapin ; ainsi, elle ne serait pas obligée de rompre avec lui.

Le message de « A » l'avait torturée toute la journée. Garder le secret de M. Kahn ou tout raconter à Noel ? Aria n'avait pas arrêté de peser le pour et le contre. Dans le premier cas, elle devrait dire adieu à son petit ami. Dans le second, Noel lui en voudrait et casserait probablement avec elle de toute façon. Comment diable « A » était-il au courant que M. Kahn se travestissait ? Comment était-il toujours au courant de tout ?

Aria ne doutait pas que le maître chanteur mettrait sa menace à exécution si elle n'agissait pas très vite. C'était déjà assez affreux d'avoir l'impression qu'elle avait détruit sa famille – elle ne pouvait pas détruire également celle de Noel. Mais aurait-elle le cœur de le laisser tomber après tout ce qu'ils avaient vécu ensemble ? Elle l'aimait tant !

Levant les yeux vers sa mère, Aria prit une grande inspiration.

— Tu me tiens toujours responsable de ce qui s'est passé entre Byron et toi ?
Ella cligna des yeux.

— Comment ça ?

— Je savais qu'il avait une liaison, et je n'ai rien dit. Si je t'en avais parlé, peut-être que tu aurais pu...

La mère d'Aria s'enfonça davantage dans son fauteuil.

— Ma chérie, ton père t'a mise dans une position très inconfortable. Tu n'aurais jamais dû avoir à prendre ce genre de décision. Même si tu m'avais tout raconté dès le début, ça n'aurait rien changé. Nous aurions quand même divorcé. Ce n'est pas ta faute.

Elle posa une main sur la cuisse d'Aria.

— Je sais, mais tu m'en voulais tellement d'avoir gardé le secret, marmonna Aria.

Sa mère l'avait mise à la porte, et la jeune fille avait dû s'installer chez Sean Ackard, son petit ami de l'époque.

Ella se mit à pétrir un coussin en tricot.

— Je n'aurais jamais dû faire ça. Mais je ne m'y attendais pas du tout ; j'étais sous le choc, et c'est toi qui as trinqué. (Elle leva les yeux.) Je suis vraiment désolée, ma chérie. Tu ne devrais plus y penser. Les choses sont ce qu'elles sont. Et nous sommes tous plus heureux maintenant, non ?

Aria acquiesça, malgré son nœud à l'estomac.

— Mais si c'était à refaire, tu voudrais que je t'en parle plus tôt ?

Ella réfléchit un moment, se tapotant la lèvre inférieure du bout des doigts.

— Peut-être pas, finit-elle par admettre. Je crois que j'avais besoin de l'ignorer encore un peu. De devenir assez forte pour savoir ce que je voulais, et réaliser que j'étais capable de me débrouiller seule. Déménager en Islande, tout recommencer dans un autre pays, ça m'a vraiment aidée, mais c'est à cause de ton père qu'on est allées là-bas. Donc, si j'avais su avant, je n'aurais pas vécu cette expérience. Je sais que ça peut sembler bizarre, mais en fait, je suis contente de ne l'avoir découvert que très tard.

Aria opina pensivement.

— Donc, si tu connaissais le secret de quelqu'un, et que tu pensais qu'un de ses proches n'est pas prêt à l'entendre, tu le garderais pour toi ?

— Ça dépend. (Ella plissa le front, l'air soupçonneux.) Pourquoi ? Tu connais le secret de quelqu'un ?

— Non, répondit très vite Aria. C'était juste une hypothèse.

Le téléphone de sa mère sonna, épargnant à Aria la peine de mentir davantage. Mais lorsque la jeune fille se tourna de nouveau vers la fenêtre, elle vit l'Escalade de Noel se garer le long du trottoir, et son estomac se noua de nouveau. Le conseil d'Ella était plein de bon sens. Autrement dit, elle devait rompre avec Noel.

Aria déglutit avec difficulté. Puis elle agita la main pour dire au revoir à Ella, remonta la fermeture de son blouson en jean et sortit. Quand elle vit le visage radieux de Noel à travers la vitre conducteur, son cœur se brisa.

— Tu es magnifique, comme d’habitude, la salua son petit ami quand elle ouvrit la portière passager.

— Merci, marmonna Aria, même si elle portait son jean le plus moche et un gros pull qui avait été l’une de ses premières réalisations au tricot.

Elle voulait avoir l’air aussi peu séduisante que possible pour atténuer le choc qu’elle était sur le point d’infliger à son petit ami.

— Alors, où veux-tu aller ? demanda Noel en passant la marche avant et en déboîtant. Chez Williams-Sonoma pour acheter des moules ? Il paraît qu’on fait du pain brioché au prochain cours.

Sans répondre, Aria regarda les lampadaires défiler jusqu’à ce que sa vision se brouille. Elle craignait d’éclater en larmes si elle ouvrait la bouche.

— D’accord, tu n’es pas d’humeur à faire du shopping, dit Noel en tournant le volant. On pourrait aller boire un coup dans ce café sympa qu’on a trouvé à Yarmouth. Ou retourner chez la voyante à côté de la gare, là où tout a commencé.

Il donna un coup de coude taquin à Aria, faisant référence à la séance de spiritisme à laquelle ils avaient participé l’année précédente. C’était à partir de là qu’ils avaient commencé à sortir ensemble.

Aria tripota la tirette de son blouson en le suppliant mentalement de se taire.

— D’accord, dernière tentative, dit gaiement Noel. On va à Hollis et on se bourre la gueule. On joue aux fléchettes et au bière-pong ; on fait les andouilles...

— Je ne peux pas, bredouilla Aria.

Noel s’arrêta à un feu rouge près d’un centre commercial en extérieur.

— Tu ne peux pas quoi ? Boire de l’alcool ? (Il grimaça.) Allez, je t’ai vu en boire plein quand on était en Islande.

Aria frémit. L’allusion à leurs vacances désastreuses retournait le couteau dans la plaie. Encore un secret affreux qu’elle cachait...

— Non, je ne peux pas... continuer comme ça. (Sa voix se brisa.) Toi et moi, ça ne marche pas.

Le sourire de Noel se figea.

— Hein ?

— Je suis sérieuse. (Aria fixa les chiffres rouges de l’horloge du tableau de bord.) Je veux rompre.

Le feu passa au vert. Sans un mot, Noel changea de file et tourna dans le parking du centre commercial, une immense place autour de laquelle se massaient un Barnes & Noble géant, un supermarché Target, un caviste à la boutique grande

comme un entrepôt ainsi que divers magasins de bijoux et salons de beauté luxueux.

Noel se gara, coupa le moteur et dévisagea Aria.

— Pourquoi ?

La jeune fille garda la tête baissée.

— Je ne sais pas.

— Tu dois bien avoir une raison. Ce n'est pas Klaudia, j'espère ? Parce que je te jure que je ne supporte pas cette fille.

— Non, ce n'est pas à cause d'elle.

Noel passa une main sur son front.

— Tu en pines pour quelqu'un d'autre ? Le fameux Ezra, peut-être ?

Aria secoua vigoureusement la tête.

— Bien sûr que non.

— Alors quoi ? Dis-moi !

Noel avait l'air si implorant, si désespéré ! Aria dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas se jeter à son cou et lui dire que c'était une blague. Mais le message de « A » était marqué au fer rouge dans son esprit. Elle ne voulait pas détruire la famille Kahn. Donc, elle devait mettre de la distance entre eux. Elle était dangereuse pour Noel.

— Je suis désolée, mais il faut que je le fasse, chuchota-t-elle. Je passerai demain chercher les affaires que j'ai laissées chez toi.

Puis elle tira sur la poignée de la portière et pivota vers l'extérieur. L'air froid lui gifla le visage. Une odeur de pizzas au feu de bois lui retourna l'estomac.

— Aria. (Noel se pencha par-dessus le levier de vitesse pour lui saisir le bras.) Ne t'en va pas, je t'en supplie.

Aria ravala ses larmes en fixant les rangées de Caddie.

— Je n'ai plus rien à te dire, articula-t-elle d'une voix atone.

Puis elle sauta à terre, claqua la portière derrière elle et se dirigea à l'aveuglette vers le magasin le plus proche, un Babies"R"Us. Noel l'appela encore et encore, mais Aria continua à marcher en regardant ses bottes et en se concentrant sur sa respiration, ne relevant la tête que pour vérifier qu'elle ne risquait pas de se faire écraser par une voiture.

Enfin, le moteur de l'Escalade gronda. Noel sortit de sa place en marche arrière et fonça vers la sortie.

Bip, fit le téléphone d'Aria au fond de son sac. La jeune fille s'en saisit. L'écran était allumé ; elle venait de recevoir un nouveau texto.

Félicitations, Aria. Parfois, il faut savoir perdre pour gagner. Biz !

Dégoûtée, Aria laissa tomber son portable dans son sac. *C'est toi qui gagnes, « A »*, songea-t-elle en clignant des yeux à travers ses larmes. *Comme toujours.*

Elle avait atteint le magasin. Plusieurs poussettes s'alignaient dans la vitrine, et des banderoles montrant des bébés rieurs surplombaient les allées. Des femmes enceintes achetaient des biberons, des bodys et des paquets de couches. Aria reçut leur bonheur éclatant comme un coup de pied dans le ventre. Elle fut saisie d'une folle envie de défoncer la vitrine à l'aide d'un chariot pour briser cette scène de félicité.

Les portes automatiques s'ouvrirent, livrant passage à une femme vêtue d'un coûteux manteau de laine noire et poussant devant elle un Caddie rempli de sacs. Au premier abord, elle semblait tout aussi heureuse que les autres futures mères, mais à y regarder plus près, elle avait l'air un peu tendue.

Aria plissa les yeux, et son pouls accéléra. C'était Gayle. Mais que faisait-elle ici ? Des réserves en vue du jour où elle kidnapperait le bébé d'Emily ?

Gayle croisa le regard d'Aria. Sans ralentir, elle haussa les sourcils, puis adressa un clin d'œil à la jeune fille. Elle paraissait très contente d'elle-même, sans doute parce que c'était elle qui avait ordonné à Aria de rompre avec Noel – et qu'en voyant le visage baigné de larmes de la jeune fille, elle comprenait que celle-ci s'était exécutée.

Parce qu'elle était « A », et qu'elle tirait les ficelles depuis le début.

LE DÉJEUNER DE L'ESPACE

Spencer sonna au quartier général de l'Ivy, puis recula pour examiner son reflet dans la vitre à côté de la porte. On était dimanche, quelques minutes après midi, et Spencer se sentait prête. Elle avait réussi à se faire un brushing avec le sèche-cheveux pourri du motel et à se maquiller dans le miroir fendu. Le minuscule fer à repasser avait consenti à effacer les plis de la robe qu'elle avait apportée dans ses bagages, mais surtout, elle tenait dans ses mains trois plaques de délicieux brownies au chocolat et au cannabis.

La porte s'ouvrit. Vêtue d'une robe à pois et d'escarpins en cuir vernis, Harper sourit à Spencer.

— Tu es venue.

— Oui, et j'ai apporté des gâteaux, dit Spencer en brandissant les plaques. Double dose de chocolat.

Relevé d'une pointe de beuh, voulut-elle ajouter.

Harper parut satisfaite.

— C'est parfait. Entre.

Spencer pensait que ce serait un déjeuner exclusivement sucré. Mais dans l'énorme cuisine équipée d'électroménager dernier cri – cuisinière huit feux Wolf, frigo américain –, toutes sortes de plats étaient disposés sur le plan de travail plus grand que la table de la salle à manger des Hastings : salades à base de quinoa, tartes salées, gratin de macaronis encore fumant... plus un plateau de fromages débordant de Brie, de manchego et de stilton, ainsi qu'un saladier rempli de liquide rougeâtre dans lequel flottaient des morceaux de pomme.

Spencer en resta bouche bée. Comment les filles avaient-elles réussi à mettre de la drogue là-dedans ? Elle-même avait eu toutes les peines du monde à préparer ses brownies ; heureusement que la cuisine du motel était équipée d'un four. Elle avait supplié le veilleur de nuit de la laisser l'utiliser. Après avoir mélangé tous les ingrédients dans le seau à glace de sa chambre, elle y avait ajouté les feuilles séchées et émiettées à la dernière minute. Elle s'était endormie

sur le canapé en similicuir de l'accueil pendant qu'ils cuisaient, et c'était la sonnerie du minuteur qui l'avait tirée de son sommeil. Elle ne savait même pas s'ils seraient bons ou non, mais elle s'en fichait : elle avait accompli sa mission.

Le sermon de Reefer résonna de nouveau dans sa tête. « Tu as vraiment besoin de ça pour te sentir cool ? » Mais il disait probablement ça parce qu'il savait très bien que jamais il ne serait admis dans un club aussi prestigieux que l'Ivy. *Gros naze.*

— Les assiettes et les couverts sont par là, dit Harper en désignant une table.

Spencer examina la nourriture en s'émerveillant que chaque plat puisse contenir une substance illégale. Elle ne voulait toucher à rien ; aussi marmonna-t-elle qu'elle n'avait pas faim pour l'instant avant de suivre Harper dans le salon.

La pièce était remplie de filles en robe et de garçons en cravate et pantalon de toile impeccablement repassé. De la musique classique jouait en sourdine, et une serveuse circulait entre les canapés avec des flûtes de Mimosa. Spencer surprit des bribes d'un débat « inné contre acquis », ainsi que des conversations au sujet d'un compositeur qu'elle ne connaissait pas, de la politique étrangère des États-Unis en Afghanistan et de vacances à Saint-Barth. Voilà pourquoi elle voulait entrer à l'Ivy : parce que les gens étaient cultivés et qu'ils parlaient de choses intéressantes. Que Reefer et ses préjugés aillent se faire foutre.

Harper avait rejoint Quinn et Jessie. Les filles dévisagèrent Spencer d'un air surpris, mais lui dirent bonjour avec un sourire prudent. Blotties sur un canapé en cuir, elles discutaient d'une dénommée Patricia dont le petit ami l'avait mise enceinte pendant les vacances de printemps.

— Elle compte garder le bébé ? demanda Harper en avalant une bouchée de macaronis.

Jessie haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Mais elle a une trouille bleue d'en parler à ses parents. Elle sait qu'ils vont péter les plombs.

Quinn secoua la tête avec une mine compatissante.

— Les miens flipperaient aussi.

C'était déconcertant qu'elles parlent d'un problème si familier à Spencer. Objectivement, la jeune fille trouvait ça complètement fou qu'Emily ait dissimulé sa grossesse à presque tout son entourage. C'était encore plus fou qu'elle ait fait sortir le bébé de l'hôpital en douce et qu'elle l'ait déposé sous un porche. Mais le pire, c'était que « A » – Gayle – ait réussi à reconstituer ses agissements. Allait-elle trahir Emily... et raconter tout ce qu'elle et ses amies avaient fait d'autre ?

Spencer baissa les yeux vers son assiette vide en regrettant de n'avoir rien pour s'occuper les mains.

— Tu devrais goûter ça, lui dit Harper en désignant un morceau de brownie découpé sur une des plaques apportées par Spencer. C'est vraiment délicieux.

Elle brandit le gâteau devant la bouche de Spencer, mais celle-ci eut un mouvement de recul.

— Non merci.

— Pourquoi tu n'en veux pas ? Je te jure qu'ils sont fantastiques !

Quinn plissa les yeux.

— Tu ne manges pas de sucre, c'est ça ?

Les filles la regardaient toutes si bizarrement que Spencer commença à se sentir mal à l'aise. Et si elle était censée manger de la nourriture droguée – si ça faisait partie du rituel d'entrée à l'Ivy ? Elle n'avait pas le choix.

— Merci, dit-elle en mordant dans le brownie.

Harper avait raison : il était dense, moelleux et collait un peu aux dents, comme il se devait. Mais surtout, on ne sentait pas le goût de l'herbe. L'estomac de Spencer gargouilla : elle n'avait rien avalé depuis la veille. Un petit morceau de brownie ne pouvait pas lui faire de mal...

— D'accord, tu m'as convaincue, dit-elle en se levant pour aller en chercher à la cuisine.

Lorsqu'elle revint, elle avait déjà pratiquement terminé son morceau, et les filles parlaient du film qu'elles voulaient tourner pour participer à un concours de courts métrages organisé par Princeton.

— Je ferais bien un truc sur les toupies, comme Charles et Ray Eames, déclara Quinn.

— Et moi sur Bethany. Vous vous souvenez ? Je vous ai parlé d'elle. Cette fille énorme qui est assise devant moi en « Intro à la psychologie ». (Jessie leva les yeux au ciel.) J'appellerais ça : *La Fille qui mangeait des beignets*.

Spencer avala une autre bouchée de brownie. Elle aurait voulu avoir le courage de répliquer à Jessie qu'elle-même n'était pas précisément une sylphide. Bizarrement, le mot « sylphide » lui donna envie de rire. Tout comme les taches de rousseur énormes sur les joues de Jessie. Celle-ci la dévisagea, les sourcils froncés.

— Quoi ?

— Euh, rien, bredouilla Spencer en continuant à grignoter son reste de brownie.

Quelques miettes tombèrent sur ses genoux, lui faisant penser à des crottes de hamster. Elle gloussa de plus belle.

Harper se leva en secouant la tête.

— Je vais me chercher un autre brownie ; quelqu'un en veut un ?

— Moi, répondit Quinn.

— Moi aussi, acquiesça Jessie.

Les brownies. Voilà pourquoi tout lui paraissait si drôle, songea Spencer. Elle n'avait fumé de l'herbe que deux fois, à des soirées organisées par un des frères Kahn, mais elle se souvenait des sensations. Son pouls ralentissait. Ses tendances obsessionnelles s'estompaient. Elle se laissa aller contre le dossier du canapé en souriant aux jeunes gens qui l'entouraient. Comme ils étaient tous beaux avec leurs cravates de soie et leurs robes aux couleurs vives !

Les paupières de Spencer étaient lourdes, et ses membres lui semblaient s'être changés en plomb. Petit à petit, elle se sentit partir...

Elle revint à elle en sursaut. De l'autre côté de la pièce, un couple s'embrassait à pleine bouche en se pelotant sans la moindre pudeur. Un autre se bécotait plus discrètement près du piano, appuyant parfois sur une touche qui émettait une note isolée. Dans un coin, plusieurs étudiants plantés devant le vaisselier admiraient les motifs peints sur les assiettes. Debout sur le seuil, Quinn racontait comment sa femme de ménage écorchait les mots avec l'air méprisant des gens qui pensent que les domestiques sont des citoyens de seconde zone. Jessie avait les yeux rouges et vitreux ; elle agitait les doigts devant sa figure comme si elle les trouvait fascinants.

Spencer se frotta les yeux. Combien de temps était-elle restée assoupie ?

— Cul nu ! cria quelqu'un.

Un type qui portait un bonnet de Princeton et rien d'autre traversa le salon en courant, un morceau de brownie à moitié mangé dans la main. Deux autres garçons se déshabillèrent et le suivirent dans le couloir.

Harper apparut devant Spencer et lui prit les mains pour la forcer à se lever.

— Participe un peu, la marmotte !

À demi hébétée, Spencer ôta sa robe en coton. Elle se sentait comme nue avec sa combinaison, mais ça n'avait pas d'importance. Harper et elle suivirent une farandole d'autres étudiants à travers la bibliothèque, la salle à manger et la cuisine. Le sol était jonché de plats et de casseroles ; un plateau de *nachos* renversé gisait sur le plan de travail central, et pour une raison inconnue, quelqu'un avait enveloppé le lustre de papier toilette.

Les plaques de brownies étaient presque vides. Spencer attrapa le dernier morceau et le fourra tout entier dans sa bouche.

Quand ils regagnèrent le salon, d'autres couples s'étaient formés, et un groupe de jeunes jouait au Strip Twister en utilisant le tapis au centre de la pièce. Spencer se laissa retomber sur le canapé.

— C'est moi, ou les gens sont déchaînés tout à coup ? demanda-t-elle à Harper.

— C'est génial, non ? (Les yeux de l'autre fille brillaient.) On dirait que tout le monde plane complètement !

Euh, c'est le but, non ? voulut dire Spencer. Mais Harper s'était déjà détournée et regardait par la fenêtre.

— Tu sais ce que j'ai envie de faire ? s'exclama-t-elle, tout excitée. Me fabriquer une robe avec les rideaux, comme Scarlett O'Hara dans *Autant en emporte le vent* !

Avant que quiconque puisse l'arrêter, elle sauta sur l'appui de la fenêtre et arracha les rideaux de leur tringle. Puis, saisissant un coupe-papier sur un secrétaire voisin, elle commença à découper le tissu en longues bandes. Spencer gloussa et frémit en même temps. Et si les rideaux aussi étaient des antiquités précieuses ?

Quinn sortit son téléphone portable.

— Incroyable. Ça devrait être ça, le sujet de notre film pour le festival !

— Et on en serait toutes les vedettes, renchérit Harper d'une voix pâteuse. (Elle leva les yeux vers Spencer.) Tu peux nous enregistrer ?

— Si vous voulez.

Spencer activa la fonction vidéo de son iPhone et pressa sur un bouton. Harper arracha d'autres rideaux et sortit le rembourrage des coussins du canapé, l'air à moitié folle.

— Ouais ! se réjouit Daniel, l'hôte de la soirée de la veille, en saisissant un rideau pour le draper autour de son corps nu, telle une toge.

Quelques autres participants à la parade l'imitèrent et se mirent à marcher en cercle en scandant : « Tous en toge ! » Au moment où ils passaient devant elle, Spencer aperçut un type aux cheveux bruns mi-longs. *Phineas* ? Elle ne l'avait pas revu depuis ses démêlés avec la police à l'université de Pennsylvanie, l'été précédent. Elle cligna des yeux, et quand elle les rouvrit, le garçon avait disparu comme s'il n'avait jamais existé. Spencer se massa les tempes du bout des doigts. Elle planait complètement.

Elle reporta son attention sur Harper. Celle-ci en avait eu assez de massacrer les rideaux ; elle s'était allongée sur la moquette avec les jambes en l'air.

— Je me sens... tellement vivante, s'extasia-t-elle. Hé, Spencer, j'ai quelque chose à te dire. Tu sais, ce type, Raif... Reefer. Il en pince pour toi.

Spencer poussa un grognement.

— Quel gros nul. Je me demande bien comment il a réussi à être admis à Princeton. Ses parents sont de gros donateurs, ou quoi ?

Harper écarquilla les yeux.

— Tu n'es pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

L'autre fille porta une main à sa bouche et gloussa.

— Spencer, Reefer est un génie. Genre Einstein.

Spencer ricana.

— Ça m'étonnerait beaucoup.

— Je suis très sérieuse. (Soudain, Harper semblait complètement sobre.) Il a reçu une bourse intégrale. Je crois qu'il a inventé un procédé chimique qui convertit les plantes en énergie renouvelable pour un coût dérisoire – quelque chose comme ça. On lui a donné un prix MacArthur !

— Tu es sûre qu'on parle de la même personne ?

Harper acquiesça gravement.

En appui sur ses coudes, Spencer réfléchit. Reefer était un génie ? Elle repensa à ce qu'il lui avait dit dans sa chambre : « L'habit ne fait pas le moine. Ne te fie pas à ta première impression. » Elle se mit à rire si vite et si fort que des larmes coulèrent sur ses joues et qu'elle commença à s'étouffer.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? gloussa Harper, contaminée par son hilarité.

Spencer secoua la tête. Elle aurait été bien en peine de l'expliquer.

— Je crois que j'ai mangé un brownie de l'espace en trop. Je ne tiens pas l'herbe.

Harper fronça les sourcils.

— Des brownies de l'espace ? Où ça ?

Spencer avait la langue pâteuse. Elle dévisagea Harper, se demandant si l'air perplexe de l'autre fille était aussi une hallucination.

— J'ai mis de la beuh dans les brownies que j'ai apportés, dit-elle comme si ça allait de soi.

La bouche d'Harper s'arrondit sous l'effet de la surprise.

— Tu déconnes, chuchota-t-elle en tapant dans la main de Spencer. Quelle idée géniale ! (Elle s'esclaffa.) Pas étonnant que je me sente si bien ! Et moi qui croyais que quelqu'un avait mis de l'absinthe dans le punch !

Spencer rit nerveusement.

— Bon, ce ne sont pas forcément mes gâteaux, hein ?

Après tout, Harper avait goûté à des tas de plats, et Dieu seul savait ce que les autres invités avaient mis dedans.

Mais en voyant l'air dubitatif de l'autre fille, Spencer fut soudain saisie d'un doute affreux. Et si aucun des autres plats ne contenait de drogue ? Et si c'étaient ses brownies, et seulement ses brownies, qui avaient mis tout le monde dans cet état ?

Spencer regarda autour d'elle. Dans un coin, une fille faisait manger quelque chose de brun et de poisseux à une autre. Près de la fenêtre, deux garçons dévoraient leurs brownies comme si c'était leur dernier repas. Les gâteaux étaient

partout : sur des assiettes abandonnées sur la desserte, dans les mains des invités qui sirotaient du punch en même temps, sur leurs joues, sous leurs ongles et dans les fibres du tapis. Une plaque de cuisson à moitié vide reposait sur la table basse, et une autre sur le radiateur.

Spencer jeta un coup d'œil dans la cuisine. Ses trois plaques étaient toujours là, nettoyées jusqu'à la dernière miette. Quelqu'un d'autre avait-il apporté des brownies, ou avait-elle préparé cinq plaques au lieu de trois ? Son esprit était si embrumé qu'elle n'arrivait plus à réfléchir.

Sa peau la picotait. Harper semblait ravie par le coup des brownies de l'espace. Mais ce qui pouvait passer s'ils n'étaient qu'un plat drogué parmi tant d'autres poserait un sérieux problème à Spencer s'ils étaient l'unique raison du délire général.

La jeune fille avait l'impression que les murs se refermaient sur elle.

— Je reviens, murmura-t-elle à Harper en poussant sur ses mains pour se lever.

Elle se fraya un chemin parmi un groupe de jeunes qui tentaient de tracer des anges des neiges sur le tapis, contourna deux types qui se battaient en duel avec des sabres antiques normalement accrochés aux murs et saisit son blouson en cuir sur la pile dans le vestibule.

Une lourde porte donnait sur le jardin de derrière. Spencer la poussa et se retrouva dehors dans l'air glacé de cette fin d'hiver. À sa grande surprise, seul un mince rayon de soleil filtrait encore à travers les arbres. Plusieurs heures avaient dû s'écouler depuis son arrivée.

Elle descendit du patio en prenant de grandes inspirations pour s'éclaircir les idées. Les bâtiments de l'université brillaient à l'horizon. Un panneau publicitaire se dressait en hauteur ; il portait la photo d'un nouveau-né au-dessus des mots : « POUR VOS MOMENTS LES PLUS PRÉCIEUX, CHOISISSEZ L'HÔPITAL DE PRINCETON. »

Cela rappela à Spencer le jour où elle avait rejoint Emily juste avant la césarienne de celle-ci. Le temps qu'elle arrive à l'hôpital, encore sous le choc, Hanna et Aria se tenaient au chevet de leur amie. Spencer était restée bouche bée à la vue du ventre distendu d'Emily. Puis elle avait aperçu l'image du bébé *in utero* sur le moniteur à côté du lit, et son cœur avait accéléré. C'était bien réel.

— Emily ? avait lancé une infirmière en passant la tête dans la chambre. Tout est prêt pour votre accouchement.

Il était hors de question que Spencer et les autres n'y assistent pas. Elles avaient enfilé une tenue bleue et suivi le brancard jusque dans une salle d'opération. Emily flippait, mais ses amies lui avaient tenu la main tout le long en lui répétant qu'elle était forte et que tout se passerait bien. Spencer n'avait pas eu le courage de regarder par-dessus le rideau tandis que le gynéco entaillait le

ventre d'Emily, mais quelques minutes plus tard, il avait poussé une exclamation de joie.

— C'est une petite fille en parfaite santé !

Il avait brandi un bébé minuscule à la peau rouge et ridée, aux yeux fermés et à la bouche tordue par un hurlement. Les filles en avaient eu les larmes aux yeux. C'était à la fois merveilleux et incroyablement triste. Elles avaient serré les mains d'Emily très fort, reconnaissantes d'avoir pu partager ce moment avec elle.

Par chance, le bébé n'avait pas besoin de soins particuliers. Les filles avaient donc pu mettre leur plan à exécution et le faire sortir en même temps que sa mère le soir même.

À vingt-deux heures, au moment de la relève des infirmières, elles avaient aidé Emily à sortir de son lit et à s'habiller. Elles avaient enfilé des vêtements au bébé le plus discrètement possible, puis elles étaient sorties de la chambre sur la pointe des pieds. Les infirmières s'occupaient des autres nouveau-nés dans la nursery. Quand une doctoresse avait tourné à l'angle du couloir, Spencer avait fait diversion en lui demandant où était la cafétéria. Pendant ce temps, les autres avaient foncé vers l'ascenseur. Une fois au rez-de-chaussée, plus personne ne leur avait prêté attention.

Elles avaient gagné le parking, les lumières de Philadelphie scintillant tout autour d'elles. Mais alors qu'elles montaient dans la voiture d'Aria, quelque chose avait remué derrière un des piliers de béton. L'estomac de Spencer s'était noué. Faire sortir un bébé de l'hôpital sans la permission des médecins était-il illégal ?

La jeune fille s'était figée un moment, attendant que quelqu'un sorte de derrière le pilier et les interpelle. Mais rien ne s'était produit. Sur le coup, elle avait pensé que la fatigue lui faisait imaginer des choses. À présent, elle n'en était plus si sûre. Peut-être « A » était-il en train de les espionner.

Crac.

Spencer revint au présent dans un sursaut. Elle était entourée d'arbres à la silhouette noire. Des branches lui égratignaient la peau. L'écorce formait des spirales psychédéliques. Les étoiles étaient énormes et d'un jaune criard, comme dans un tableau de Van Gogh. Que diable y avait-il dans ce cannabis ?

Spencer entendit quelqu'un piétiner des feuilles mortes. Elle se frotta les paupières.

— Coucou ? Il y a quelqu'un ?

Pas de réponse, mais le bruit se rapprocha. Spencer cligna des yeux, cherchant le chemin qui la ramènerait au quartier général de l'Ivy, mais sa vision était floue et déformée.

— Coucou ? appela-t-elle de nouveau.

Une main s'abattit sur son épaule, et Spencer hurla.

Elle agita désespérément les bras, essayant de voir son agresseur, mais ses sens étaient trop brouillés, et il faisait trop sombre. Ses jambes cédèrent sous elle. La jeune fille se sentit tomber, tomber, tomber.

La dernière chose dont elle eut conscience, ce fut qu'une silhouette sombre se tenait près d'elle, la fusillant du regard. Peut-être voulait-elle lui faire du mal. Voire se débarrasser d'elle à jamais.

Puis tout vira au noir.

HANNA TOUCHE LE JACKPOT

Hanna savait qu'elle était censée se trouver dans la longue limousine avec son père, Isabel et Kate, en route pour le bal de levée de fonds, et pas en équilibre précaire sur ses Louboutin à plateau avec des talons de dix centimètres près de la maison victorienne d'Hollis qui abritait le studio photo de Jeffrey Labrecque. Pourtant, que cela plaise au reste du monde ou pas, c'était là qu'elle se trouvait, prête à épingle Colleen une bonne fois pour toutes.

La lumière du porche nimbait d'une lueur dorée son visage maquillé par une professionnelle. Le salon était allumé aussi, ce qui signifiait que le photographe était chez lui. Alors qu'Hanna montait les marches, son téléphone bipa. C'était Richard, un des assistants de son père. *Je voulais juste te dire que la base de données des listes électorales est de nouveau accessible*, écrivait-il.

Parfait, merci, répondit Hanna. Cela signifiait qu'elle pouvait chercher la nouvelle adresse des Baker. Le site était en maintenance la première fois qu'elle avait tenté de se connecter, et elle avait dû s'adresser à Richard pour savoir quand il serait de nouveau en ligne – mais elle n'avait pas osé lui demander directement l'information dont elle avait besoin.

Redressant les épaules, Hanna sonna. Il y eut un bruit de pas dans le couloir, puis la porte s'ouvrit, révélant le même homme grisonnant que la veille.

— Oui, bonjour ?

Jeffrey Labrecque détailla la jeune fille de la tête aux pieds, depuis ses anglaises auburn jusqu'à sa robe de bal bleu marine en passant par l'étole en fausse fourrure qui ceignait ses épaules. Il portait une chevalière en or assez vulgaire au petit doigt, et les deux boutons du haut de sa chemise étaient défaits, révélant une moquette fournie. *Beurk*.

— Bonsoir ! s'exclama Hanna avec un grand sourire. Vous êtes monsieur Labrecque ?

— C'est bien moi. (L'homme fronça les sourcils.) Avons-nous rendez-vous ?

— Pas du tout. Je suis passée prendre les photos de Colleen Bebris, expliqua Hanna en battant des cils de son air le plus innocent. Je suis sa meilleure amie, et comme elle a été retenue, elle m’a demandé de venir à sa place. Elle fait de la pole dance, vous le saviez ?

Jeffrey Labrecque hésita.

— Mlle Bebris ne m’a pas prévenu que quelqu’un passerait prendre ses photos. Je ferais mieux de l’appeler.

Il sortit un téléphone de sa poche de poitrine.

— Inutile de la déranger en plein cours, dit très vite Hanna en sortant son propre portable et en lui montrant le texto affiché à l’écran. Vous voyez ?

C’était un message de Colleen la chargeant de récupérer ses photos. Bien entendu, Hanna se l’était envoyé elle-même à partir du téléphone de sa mère, après avoir temporairement changé le nom associé au numéro de cette dernière dans sa liste de contacts.

Jeffrey Labrecque lut le texto, ses sourcils pareils à deux grosses chenilles poilues se touchant presque.

— Et puis, elle ne m’a pas encore réglé.

— Oh, elle m’a dit de vous payer, et qu’elle me rembourserait après, le rassura Hanna, très fière d’avoir pensé à piocher, avant de venir, dans la boîte à chaussures où elle gardait ses économies pour les cas d’urgence.

Jeffrey Labrecque la dévisagea un moment, et Hanna craignit qu’il ne refuse. Du temps où elles sévissaient sous le pseudonyme de « A », Mona et la véritable Ali craignaient-elles de se faire prendre pendant qu’elles intriguaient pour se procurer des informations confidentielles sur Hanna et les autres ? Hanna était-elle en train de devenir aussi méprisable que le nouveau maître chanteur ? Après tout, elle n’avait pas l’intention de gâcher la vie de Colleen : elle voulait juste récupérer son petit ami.

— Suivez-moi, dit finalement le photographe en se détournant pour se diriger vers son studio.

Le bureau était couvert de planches contact et de tirages. Un grand écran Apple luisait dans un coin. Un chat angora blanc déambulait paresseusement dans la pièce, tandis qu’un autre écaille-de-tortue se léchait avec assiduité sur le bord de la fenêtre.

L’endroit sentait la poussière et la litière. Hanna le trouvait louche, sans pouvoir dire pourquoi. Elle chercha des signes prouvant que ce type dirigeait en secret un réseau de pornographie sur Internet – mais quel genre de signes, au juste ? Des magazines *Playboy* ? Des rideaux noirs ? Des bouteilles de Cristal, comme les filles en buvaient dans les vidéos de hip-hop ?

Jeffrey Labrecque se dirigea vers une table au fond de la pièce, fouilla parmi un tas d'enveloppes et en sortit une.

— Je les ai récupérées aujourd'hui. Dites à Colleen que je les ai toutes fait tirer, comme elle me l'a demandé, mais que si elle veut d'autres exemplaires, elle devra me les régler en plus. (Il tapa des chiffres sur une calculatrice.) Donc... ça fera quatre cent cinquante dollars.

Hanna serra les dents. Colleen n'aurait pas pu choisir un photographe meilleur marché ? À contrecœur, elle échangea la somme en liquide contre l'enveloppe et dit au revoir à Jeffrey Labrecque, puis détala aussi vite que possible. Ses yeux commençaient à la brûler à cause des poils de chat.

Au moment où elle sortait sous le porche, son téléphone bipa de nouveau, mais ce n'était que son père. Isabel, Kate et lui étaient arrivés sur le lieu du bal, et il se demandait où était sa fille.

J'arrive tout de suite, répondit Hanna avant de ranger son téléphone dans son sac et d'ouvrir l'enveloppe en la déchirant, pleine d'excitation. Elle se demanda si les « A » précédentes avaient parfois ressenti ça quand elles mettaient la main sur des preuves explosives. Hanna devait reconnaître que ça avait quelque chose de très satisfaisant.

Elle examina les photos à la lumière d'un lampadaire. La première montrait Colleen, fraîche et innocente comme une présentatrice de Disney Channel. Les suivantes lui ressemblaient beaucoup ; seuls les expressions faciales et l'angle de l'objectif changeaient légèrement. Hanna regarda défiler des portraits de Colleen ravie, puis maussade, puis studieuse.

Très vite, elle arriva au dernier cliché de la pile, qui montrait Colleen faisant un clin d'œil par-dessus son épaule. Elle les feuilleta de nouveau pour s'assurer que rien ne lui avait échappé, mais non. C'étaient bien les photos qu'elle avait vu Jeffrey Labrecque prendre par la fenêtre la veille. Toutes étaient parfaitement correctes et, pire encore, toutes révélaient que Colleen était bien plus photogénique qu'Hanna.

Hanna donna un coup de pied au lampadaire. Pourquoi « A » lui avait-il dit de suivre cette piste qui ne menait à rien ? Juste pour le plaisir de la manipuler et de lui faire gaspiller de l'argent ? Elle aurait dû se douter qu'il ne cherchait pas à l'aider.

Quelqu'un toussa de l'autre côté de la rue, et Hanna sursauta nerveusement. Mais ce n'était qu'un couple d'étudiants qui se promenaient main dans la main.

Ébranlée malgré tout, Hanna revint vers sa Prius, les chevilles déjà douloureuses. Elle jeta l'enveloppe à l'intérieur, si fort que celle-ci cogna la portière puis tomba sur le tapis. Avec un grognement, Hanna se glissa derrière le

volant et se pencha pour la ramasser, mais elle l'attrapa du mauvais côté et son contenu se répandit par terre.

— Et merde.

Hanna fourra rageusement les clichés dans l'enveloppe un peu trop juste. Derrière la dernière, ses doigts effleurèrent un document qui n'avait pas la texture glacée du papier photo. Une feuille ordinaire. Hanna la tint dans la lumière du plafonnier.

Colleen Evelina Bebris, était-il écrit en haut. Venaient ensuite l'adresse postale de la jeune fille, celle de son mail, celle de son blog et même son pseudo Twitter. Puis, en grosses lettres : « THÉÂTRE », suivi par une liste de tous les rôles qu'elle avait joués dans les pièces de l'Externat – y compris *Macbeth* la semaine précédente. C'était un CV, que Colleen utilisait sans doute quand elle se rendait à des auditions. Rien de très intéressant.

Puis quelque chose attira le regard d'Hanna au bas de la feuille : une rubrique « PUBLICITÉ », dans laquelle figurait une seule mention. « *Visiem Labak, Lettonie. Spot télévisé pour un complément alimentaire de régime.* » Apparemment, il avait été diffusé l'année précédente sur la chaîne lettone la plus populaire.

Hanna fouilla dans son sac, sortit son téléphone et tapa *Visiem Labak* dans Google. D'après la traduction en ligne, cela signifiait : « Tous mieux ». Des liens vers ce qu'Hanna supposa être des sites lettons apparurent à l'écran. Quelques-uns d'entre eux montraient une personne souriante en train de manger du yaourt. À la fin de la première page, il y avait une vidéo YouTube – un spot publicitaire pour la marque. L'arrêt sur image montrait le visage de Colleen.

Hanna cliqua sur le lien. Au début de la vidéo, trois filles assises autour d'une table de bar buvaient du café en riant. La caméra zoomait ensuite sur Colleen, qui débitait un texte dans une langue inconnue d'Hanna avant de plaquer une main sur son ventre avec une grimace de douleur. Ses copines lui tendaient un yaourt, sur lequel elle se jetait littéralement. Puis elle allait s'enfermer dans les toilettes du bar, non sans avoir accroché à la porte une pancarte qui signifiait probablement « OCCUPÉ » en letton. Une voix disait quelque chose sur un fond de musique joyeuse ; puis Colleen ressortait, l'air victorieux, et brandissait un pot de yaourt avec un immense sourire.

— Oh mon Dieu, souffla Hanna.

On aurait dit cette pub stupide dans laquelle Jamie Lee Curtis louait les vertus de l'Activia pour les femmes ballonnées et constipées. Colleen incarnait une Lettone qui avait besoin d'un laxatif laitier pour réguler son transit. Pas étonnant qu'elle ne se soit pas vantée d'avoir tourné dans cette pub. Hanna supposait que personne n'était au courant à Rosewood.

— Génial, chuchota-t-elle en fourrant le CV et l'enveloppe de photos dans la boîte à gants.

Quand tout serait terminé, elle se ferait rembourser les photos si Colleen les voulait toujours. Elle-même n'en avait plus besoin. Ces photos ne pouvaient lui servir à rien – contrairement à une certaine vidéo.

UN SECRET QUI N'EN EST PAS UN

Au crépuscule, Aria s'arrêta dans l'allée circulaire des Kahn et coupa le moteur de sa Subaru. La maison était plongée dans le noir ; seule une des lampes du porche semblait allumée. Aria vérifia sur son téléphone. *Viens à 18 h*, lui avait dit Noel par texto. Et il était dix-huit heures tapantes.

Aria descendit de voiture et se dirigea vers la porte en prenant garde de ne pas se tordre une cheville avec ses talons hauts. Après ça, elle se rendrait au bal de levée de fonds pour la campagne de M. Marin, un événement auquel elle était censée assister avec Noel. Son ex-petit ami irait peut-être sans elle : après tout, beaucoup de leurs camarades de l'Externat de Rosewood y seraient.

Aria sonna, et des pas résonnèrent à l'intérieur. Noel lui ouvrit la porte sans la regarder en face. Aria faillit hoqueter de surprise. Il avait le visage rouge et boursoufflé, les yeux injectés de sang, les cheveux sales et l'air épuisé de quelqu'un qui n'a pas dormi la nuit précédente.

— J'ai tout mis dans un carton, dit-il d'une voix atone en se détournant et en se dirigeant vers le salon.

Aria le suivit. Un calme inhabituel régnait dans la maison. La télé n'était pas allumée, personne n'écoutait de musique et Patrice ne fredonnait pas joyeusement dans la cuisine.

— Où sont les autres ? demanda Aria.

Noel renifla et, d'un pas raide, alla chercher le carton posé sur le canapé.

— Ma mère est allée à ce fameux bal. Mon père est... quelque part. (Il jeta un coup d'œil à Aria.) Qu'est-ce que ça peut te faire, de toute façon ?

La jeune fille frémit. C'était bizarre de voir Noel fâché, surtout contre elle.

— C'était juste histoire de parler. (Elle lui prit le carton des mains.) Bon, ben je file.

— Bonne idée, grogna Noel.

Puis il déglutit avec difficulté. Aria leva les yeux vers lui et le dévisagea longuement, comme si elle pouvait lui faire sentir qu'elle n'avait pas d'autre

choix que de rompre avec lui – dans son propre intérêt.

Noel détourna la tête.

— Je te raccompagne.

Il lui tint la porte d'entrée. Aria marmonna « Au revoir » et sortit sans demander son reste. Alors qu'elle descendait les marches du porche, le carton lui échappa des mains et se renversa dans l'allée de brique. Elle s'accroupit pour ramasser les CD, les livres et les T-shirts.

Une main se posa sur son bras.

— Je vais t'aider, offrit Noel d'une voix radoucie.

Aria le laissa fourrer ses affaires dans le carton. En se relevant, elle vit un mouvement au fond de la propriété des Kahn, comme si quelqu'un rôdait du côté de la maison d'invités. Au début, elle craignit que ce ne soit « A ».

Puis un projecteur éclaira une grande silhouette blonde avec une robe à volants et des chaussures à talons hauts. Celle-ci se retourna, révélant son visage. Aria se raidit. Ce n'était pas Mme Kahn, mais son mari. Habillé en femme. Chez lui.

Aria hoqueta sans pouvoir se retenir. Comme au ralenti, elle vit Noel tourner la tête dans la direction où elle regardait.

— Non ! cria-t-elle en se jetant devant lui pour lui boucher la vue.

— Qu'est-ce que tu fais ? protesta Noel.

— Je, euh... (Aria jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. M. Kahn avait disparu.) J'ai cru voir une chauve-souris piquer vers toi.

Noel la dévisagea comme si elle était folle. Il y eut quelques secondes d'un silence tendu. Puis le jeune homme haussa les épaules et aida Aria à charger ses affaires dans le coffre de sa voiture avant de rebrousser chemin vers la maison.

Au même moment, la porte d'entrée s'ouvrit. M. Kahn avait traversé la maison ; il s'avança sous le porche, avec sa robe et son rouge à lèvres. Bouche bée, il contempla Noel, puis Aria. Tout le sang reflua de son visage.

— P-Papa, bredouilla Noel.

— Oh, croassa M. Kahn de sa voix grave. J-je croyais qu'il n'y avait personne à la maison.

Faisant demi-tour, il retourna à l'intérieur. Aria se couvrit le visage de ses mains. Mais bizarrement, Noel ne dit rien. Pas de « Je n'en reviens pas », pas de pétage de plombs – rien du tout. Aria risqua un coup d'œil entre ses doigts. Au lieu de fixer la porte derrière laquelle son père avait disparu, c'était elle qu'il observait.

— Tu t'es jetée devant moi pour m'empêcher de voir mon père, pas vrai ? demanda-t-il.

Aria se dandina.

— Ben... oui.

Noel l'étudia longuement. Puis il écarquilla les yeux.

— Tu savais, n'est-ce pas ? Je veux dire, avant aujourd'hui. Tu savais que mon père aimait... s'habiller comme ça. Et tu pensais que je n'étais pas au courant. Tu me le cachais.

Aria sentit le rouge lui monter aux joues.

— Pas du tout, je... (Elle fit un pas en arrière.) Attends. Tu étais au courant ?

— Oui, depuis des années. (Les yeux de Noel flamboyaient.) Et toi ?

Le menton d'Aria se mit à trembler.

— Je l'ai découvert la semaine dernière, en croisant ton père chez Fresh Fields. J'avais peur de t'en parler.

— Donc, au lieu de ça, tu as décidé de rompre avec moi ? (Noel pinça les lèvres, le regard orageux.) Ou peut-être que tu avais une autre raison encore plus mystérieuse... ?

— Bien sûr que non, protesta Aria. Calme-toi, je t'en supplie. On peut discuter, non ?

Soudain, elle se sentait pleine d'espoir. Si Noel était déjà au courant pour son père, si la nouvelle ne risquait pas de briser la famille Kahn, « A » ne pouvait pas la faire chanter avec ça. Il bluffait, et elle s'y était laissé prendre.

— J'ai changé d'avis. Je ne savais pas ce que je faisais. Je veux qu'on reste ensemble.

Noel partit d'un rire froid qu'Aria n'avait jamais entendu sortir de sa bouche auparavant.

— Désolé, mais c'est trop tard. Je me doutais que quelque chose te préoccupait, Aria. Je t'ai posé la question un million de fois, et tu m'as répondu que tout allait bien. Il y a quelques jours seulement, on s'est promis de toujours se dire la vérité, et tu m'as quand même menti ?

— Toi aussi, tu m'as menti ! protesta Aria en tentant de se raccrocher aux branches. Tu ne m'as jamais dit que ton père était... tu sais.

Noel plissa les yeux comme si ce revirement brusque lui déplaisait au plus haut point.

— Tu ne m'as jamais posé la question. Et, pour ta gouverne, je comptais t'en parler. Simplement, je ne voulais pas le faire chez moi, et ces derniers temps tu semblais tellement distraite ! Je... (Il s'interrompt, comme si une idée venait de lui traverser l'esprit.) Tu trouves ça anormal – contre nature, c'est ça ? C'est pour ça que tu as rompu avec moi ?

— Pas du tout ! s'écria Aria en essayant de lui prendre les mains.

Mais le jeune homme se dégagea violemment, le visage tordu par la colère.

— Et moi qui te croyais ouverte d'esprit !

Tournant les talons, il rentra en claquant la porte si fort que les murs de la maison vibrèrent. Un silence affreux retomba dans le jardin.

Aria baissa les yeux vers ses mains tremblantes. Elle avait du mal à croire ce qui venait de se passer. Elle attendit que Noel ressorte, mais il ne le fit pas. Comment était-ce possible ? Elle pensait agir pour le mieux et, en réalité, elle avait rendu les choses mille fois pires.

Soudain, elle réalisa. C'était peut-être ce que « A » voulait depuis le début. Il savait peut-être que le goût du travestissement de M. Kahn était un secret de polichinelle pour sa famille ; pourtant, il lui avait fait croire que ça risquait de les détruire. Parce que la seule chose plus jouissive que de saboter le couple d'Aria, c'était de pousser Aria à le saboter elle-même.

OVERDOSE OU PAS ?

Spencer. Psst, Spencer !

Spencer ouvrit les yeux. Elle était allongée sur un petit lit au milieu d'une pièce aux murs peints en rose dans laquelle régnait une forte odeur de désinfectant. Elle avait l'impression que ses membres étaient collés au matelas et que quelqu'un lui avait versé du métal en fusion dans la gorge.

Tandis que sa vision s'éclaircissait, Spencer aperçut une fille blonde avec de grands yeux bleus qui se tenait au pied du lit. Elle portait une robe jaune familière et arborait un sourire entendu.

Spencer se redressa en sursaut.

— Tabitha ?

L'autre fille écarta les bras.

— C'est sympa de te revoir. Comment te sens-tu ?

Spencer se toucha le front. Il était mouillé, comme couvert de sueur... ou de sang.

— Pas génial. Où suis-je ?

Tabitha gloussa.

— Tu ne te souviens pas de ce qui s'est passé ?

Spencer tenta de réfléchir, mais son esprit était complètement embué.

— Non.

Les talons des chaussures de Tabitha claquèrent sur le sol froid et dur alors que la jeune fille s'approchait de Spencer. Elle sentait le savon à la vanille qu'Ali utilisait autrefois.

— Tu es ici à cause de ce que tu as fait, chuchota-t-elle, projetant son souffle brûlant à la figure de Spencer. À cause de ce que *vous* avez fait. Elle m'a dit que vous paieriez pour ça, et elle avait raison.

— Qui ça, « elle » ? bredouilla Spencer.

Tabitha fit mine de tirer une fermeture Éclair en travers de sa bouche et de jeter la clé.

— J'ai juré de ne rien dire.

— Que m'est-il arrivé ? insista Spencer. (Elle tenta de remuer les jambes sous les couvertures, mais d'épaisses courroies de cuir les immobilisaient.) Où suis-je ?

Tabitha leva les yeux au ciel.

— Il faut vraiment tout t'expliquer. Et moi qui te prenais pour une fille intelligente ! Après tout, tu as été admise à Princeton. Même si tu n'iras jamais.

Spencer écarquilla les yeux.

— P-pourquoi ?

Tabitha eut un étrange sourire grimaçant.

— Parce que tu es morte. (Puis elle se pencha et toucha les paupières de Spencer comme pour les fermer.) Dis adieu !

Spencer hurla et lutta pour rouvrir les yeux en tirant sur les sangles de cuir. Lorsqu'elle y parvint, elle se trouvait dans une autre chambre. Les murs étaient verts plutôt que roses. Un pied à perfusion et plusieurs moniteurs bourdonnants étaient disposés près de son lit, mesurant sa tension et son rythme cardiaque. À côté, son téléphone reposait sur un plateau à roulettes avec un broc en plastique jaune et trois pilules blanches.

Spencer baissa les yeux vers la blouse en coton qu'elle portait. « HÔPITAL DE PRINCETON », était-il marqué sur le devant.

La voix de Tabitha résonna dans sa tête. « Tu es ici à cause de ce que tu as fait. À cause de ce que *vous* avez fait. Elle m'a dit que vous paieriez pour ça, et elle avait raison. » Tabitha parlait-elle de Gayle ? Mais comment se connaissaient-elles, toutes les deux ? Ou peut-être faisait-elle allusion à la véritable Ali... ?

Mais surtout, que diable faisait Spencer dans un hôpital ? La dernière chose dont elle se souvenait, c'est d'avoir traîné dans les bois derrière le quartier général de l'Ivy et entendu des bruits de pas. Puis quelqu'un l'avait attrapée, et... et quoi ?

Un des moniteurs bipa. Comme répondant à ce signal, une infirmière en tenue bleue entra. Ses cheveux étaient retenus par un bandeau en éponge.

— Ah, vous êtes réveillée. (Elle consulta les moniteurs, puis braqua une lumière dans les yeux de Spencer.) Vous vous appelez Spencer Hastings, c'est bien ça ? D'après votre permis de conduire, vous habitez en Pennsylvanie. Vous savez quel jour nous sommes ?

Spencer cligna des yeux. Tout allait trop vite.

— Euh, dimanche ?

— C'est ça.

L'infirmière écrivit quelque chose sur le bloc-notes qu'elle tenait.

— Que m'est-il arrivé ? couina Spencer.

L'infirmière entoura son bras d'un bandeau pneumatique.

— Vous avez fait une overdose à cause d'un mélange dangereux de substances illégales. Nous avons dû vous faire un lavage d'estomac il y a une heure.

— Quoi ? protesta Spencer en se redressant. C'est impossible !

L'infirmière soupira.

— D'après les analyses, vous aviez du cannabis, de la Ritaline et du LSD dans le sang. Pareil pour les vingt-six autres jeunes qui étaient à la même fête que vous, et eux aussi affirment n'avoir pris aucune drogue. (Elle leva les yeux au ciel.) Si l'un de vous avait avoué quand on vous a amenés ici, ça nous aurait beaucoup facilité la tâche.

Spencer s'humecta les lèvres, si sèches qu'elles lui faisaient mal. Les autres invités du déjeuner à l'Ivy étaient hospitalisés eux aussi ?

— Tout le monde va bien ?

— Oui, mais ça aurait pu très mal tourner. (L'infirmière écrivit de nouveau quelque chose sur son bloc-notes, puis tapota la jambe de Spencer.) Maintenant, reposez-vous, d'accord ? Votre corps en a besoin.

La porte se referma avec un cliquetis, et Spencer se retrouva seule. Elle s'agita dans le lit pour vérifier que ses jambes n'étaient pas attachées comme dans son rêve. Comment toutes ces autres drogues étaient-elles arrivées dans son sang – et dans celui de vingt-six autres jeunes ?

Fermant les yeux, Spencer repensa à la bacchanale qui s'était déroulée au quartier général de l'Ivy. Combien de couples s'étaient formés après le déjeuner et avaient disparu à l'étage ? Des étudiants modèles s'étaient déshabillés pour faire une farandole, complètement nus, à travers la maison. Harper avait commencé à tout casser, et d'autres l'avaient imitée. Même Spencer avait fait des choses dont elle aurait été incapable en temps normal. Toute cette expérience lui avait paru extrêmement bizarre.

— Oh mon Dieu, lâcha-t-elle tandis qu'une hypothèse se formait dans son esprit.

Se pouvait-il que ce soit à cause des brownies ? Elle n'avait mangé que ça. Elle revit Reefer lui offrant une énorme quantité de cannabis en vantant sa douceur et son parfum. Il lui avait souri innocemment, et puis il avait critiqué l'Ivy avec tant de sévérité... Peut-être était-ce sa façon de se rebeller contre ces institutions qu'il estimait élitistes et coincées ?

Spencer se tordit dans son lit pour atteindre le téléphone posé sur la petite table à roulettes. Elle composa le numéro de Reefer. Au bout de quelques sonneries, le jeune homme décrocha.

— Allô ? lança-t-il sur un ton prudent.

— Tu as failli nous tuer, grogna Spencer.

— Euh, pardon ?

— On est tous à l'hosto à cause de toi ! Tu détestes donc l'Ivy à ce point ?

Il y eut une pause à l'autre bout de la ligne.

— Spencer, c'est toi ? De quoi tu parles ? demanda Reefer, perplexe.

— Du LSD et de la Ritaline que tu as foutus dans ton cannabis soi-disant « doux et parfumé », cracha Spencer entre ses dents, tandis que sa tension montait et que les bips du moniteur accéléraient. C'est vraiment un sale tour que tu nous as joué.

— Holà, on se calme ! protesta Reefer. Je ne touche pas à ces trucs, et je n'en mettrais certainement pas dans ma production maison. Je t'ai donné ce que j'avais de moins fort, Spencer, je te le jure.

Spencer fronça les sourcils. Reefer avait l'air si surpris, si indigné ! Disait-il la vérité ? Se pouvait-il que quelqu'un d'autre ait trafiqué les brownies ? Tous les plats étaient étalés dans la cuisine ; il aurait été difficile pour quelqu'un d'y saupoudrer de la drogue sans se faire voir. Et Spencer n'avait pas quitté les plaques des yeux depuis qu'elle les avait fait cuire la veille.

La jeune fille sursauta. En fait, si, elle les avait quittées des yeux quand elle s'était endormie pendant que les gâteaux cuisaient dans le four. Et si quelqu'un s'était introduit dans le motel à ce moment-là ? Et puis, elle croyait se souvenir qu'il y avait au quartier général de l'Ivy plus de plaques qu'elle n'en avait préparé. Et si quelqu'un avait apporté des gâteaux drogués pour les mélanger discrètement aux siens ?

— Spencer ? lança Reefer.

— Euh, je te rappelle, croassa Spencer.

Puis elle raccrocha. Soudain, il faisait si froid dans la chambre qu'elle en avait la chair de poule.

Son téléphone vibra dans sa main. Spencer regarda l'écran et, de nouveau, les moniteurs qui surveillaient ses signes vitaux s'affolèrent. Elle avait reçu un nouveau texto d'un expéditeur anonyme.

Tu parles d'un mauvais trip, hein ? Voilà ce qui arrive aux pâtissières négligentes.

« A »

L'ESPIONNE ESPIONNÉE

— Tu es sûr qu'on ne peut rien faire pour vous aider ? demanda Hanna à son père tandis qu'il rajustait sa cravate dans le hall du musée de Gemmologie d'Hollis, où devait avoir lieu le bal de levée de fonds.

C'était un espace magnifique avec un sol en marbre, des murs couverts de mosaïques et des tas de vitrines pleines de diamants, de rubis, de saphirs, d'émeraudes, de météorites et de géodes. Deux douzaines de tables couvertes de nappes en lin blanc immaculé avaient été dressées là. Il y avait d'énormes gerbes de fleurs partout, et une guérite réservée aux enchères silencieuses qui verraient attribuer un œuf de Fabergé, un manteau Louis Vuitton vintage en renard des sables et une croisière en voilier de trois mois autour du monde.

— Oui, Tom, laisse-nous faire quelque chose, implora Kate, vêtue d'une robe de bal aubergine et de sandales à lanières en velours noir, en s'examinant elle aussi dans le miroir.

M. Marin sourit aux deux filles.

— Vous avez déjà tellement fait ! (Il réfléchit quelques secondes, puis leva un doigt.) Mais vous pourriez servir de guides à Mme Riggs. Tu venais souvent ici quand tu étais plus jeune, Hanna, pas vrai ? Tu pourrais lui montrer les pièces les plus intéressantes.

Hanna réprima une grimace. Oui, elle venait souvent ici avec Ali en 6^e, mais jouer les guides pour Gayle était bien la dernière chose qu'elle avait envie de faire. D'un autre côté, ça lui fournirait une occasion de lui piquer son téléphone pour prouver qu'elle était « A ».

Hanna était plus motivée que jamais. Pendant qu'elle roulait vers le musée, Spencer l'avait appelée pour lui annoncer qu'elle était à l'hôpital, où « A » l'avait envoyée avec un tas d'étudiants de Princeton. Si elles pouvaient démasquer Gayle et établir que celle-ci avait drogué les brownies de la fête, la police aurait de quoi l'envoyer à l'ombre pour un bon moment.

— Donc, elle vient ? demanda Hanna en s’efforçant de prendre un ton nonchalant.

— Bien entendu. (M. Marin consulta sa Rolex.) En fait, je suis surpris qu’elle ne soit pas déjà là. Elle m’a dit qu’elle voulait te parler avant le début du bal.

— À-à propos de quoi ? bégaya Hanna, qui n’avait aucune envie de se retrouver seule avec Gayle.

— Moi aussi, ça m’a surpris. (M. Marin haussa un sourcil.) Mais une des associations caritatives qu’elle finance se charge d’impliquer les adolescents dans des activités communautaires. Elle est très impressionnée par ta participation à la campagne, et surtout par la flash mob que tu as organisée. Je crois qu’elle veut voir si tu as des idées intéressantes.

L’estomac d’Hanna se souleva. Elle était bien certaine que Gayle se moquait de ses idées. Elle avait rencontré Liam pendant la flash mob, et « A » le savait.

Redressant les épaules, Hanna prit une grande inspiration et regarda de nouveau son téléphone. *Plan d’attaque*, avait écrit Aria dans le mail envoyé à ses amies. *Hanna, tu distrais Gayle en lui parlant de la campagne. Si ça ne fonctionne pas, Emily, tu passes près d’elle et tu la fixes droit dans les yeux. Pendant que vous accaparez son attention, je m’approche discrètement et je pique son portable. On se retrouve à ma voiture, on lit ses messages et on les télécharge sur nos téléphones.*

Hanna espérait juste que ce serait aussi simple.

Les grandes portes s’ouvrirent, et les gens commencèrent à entrer. Hanna colla sur ses lèvres son sourire de fille d’homme politique pour accueillir les VIP. Rupert Millington, un habitué de la rubrique « Société » parce que ses arrière-grands-parents possédaient autrefois la moitié de Rosewood, s’approcha pour serrer la main de M. Marin. Fletch Huxley, le maire de la ville, embrassa Hanna sur la joue. Des dames des clubs d’équitation et des œuvres de charité locales se faisaient la bise et feignaient de s’êtreindre sans se toucher réellement.

Hanna chercha Gayle du regard, mais elle n’était pas encore arrivée – et Aria et Emily non plus. Ce fut alors qu’un garçon aux cheveux noirs en smoking ajusté et une fille vêtue d’une robe bebe qui était loin de faire pouffe entrèrent tel un couple princier, plongés dans une grande conversation.

Mike et Colleen.

Le cœur d’Hanna se mit à battre très fort. En plus de devoir confondre Gayle, elle avait une autre mission, ce soir. Elle se planqua derrière une colonne pour écouter.

— Je ne comprends pas où ces photos ont bien pu passer, disait Colleen. Selon Jeffrey, quelqu’un est passé les chercher pour moi, mais c’est impossible !

Hanna se mordit l'intérieur de la joue. Elle n'avait aucune envie d'avouer qu'elle avait dérobé les portraits de Colleen. Peut-être pourrait-elle les lui renvoyer anonymement par la poste et considérer ces quatre cent cinquante dollars comme une partie du prix à payer pour reconquérir Mike.

À cet instant, celui-ci tourna la tête et aperçut Hanna derrière la colonne. La jeune fille détourna les yeux, mais Colleen l'avait vue aussi, et elle poussa un glapissement ravi.

— Bisous-bisous ! s'écria-t-elle en se précipitant vers Hanna et en l'embrassant sur les deux joues avant que celle-ci puisse se dérober. Cet endroit est génial. Merci beaucoup de m'avoir invitée !

Hanna renifla.

— Ce n'est pas moi qui t'ai invitée, cracha-t-elle avec un goût amer dans la bouche.

Colleen se décomposa. Mike jeta un regard méprisant à Hanna, puis s'éloigna pour rejoindre des types de l'équipe de football qui avaient dû aromatiser leur soda avec la vodka de la flasque apportée par l'un d'eux.

Colleen le suivit des yeux avant de reporter son attention sur Hanna. Elle haussa les sourcils.

— Euh, Hanna ? (Elle tendit un doigt vers les pieds de l'autre fille.) Tu as quelque chose collé à ta chaussure.

Hanna baissa les yeux. Un long morceau de papier toilette traînait derrière elle, empalé sur un de ses talons aiguilles. Une bouffée de chaleur la saisit. Depuis combien de temps se baladait-elle avec ça ? Dire qu'elle venait de saluer le maire de Rosewood ! Et Mike, avait-il vu ?

Hanna se pencha pour détacher le morceau de papier toilette mouillé et dégoûtant. Quand elle se redressa, Colleen avait rejoint Mike à la table de ses amis de l'équipe de lacrosse. Hanna était plus furieuse que jamais.

Tandis que la salle se remplissait et que le volume des conversations augmentait, Hanna se réfugia dans un couloir où étaient exposées des agates rayées du Brésil et sortit son téléphone. Elle cliqua sur la vidéo pour le yaourt laxatif et la regarda en souriant de l'expression constipée de Colleen. *Fabuleux*. Puis elle fit un copié-collé du lien dans un mail et sélectionna comme destinataires tous les élèves de l'Externat de Rosewood dans son carnet d'adresses.

Lorsqu'elle eut terminé, Hanna hésita, le doigt au-dessus du bouton « Envoi ». Elle jeta un coup d'œil dans la grande salle où l'orchestre s'installait et où les invités buvaient en discutant avec animation. À la table de l'équipe de lacrosse, Mike était en grande conversation avec le goal, qu'Hanna avait surnommé

Frankenstein à cause de sa tête carrée. Assise près de lui, Colleen sirotait un verre d'eau gazeuse avec l'air de s'ennuyer un peu.

La parfaite petite actrice ne sait pas se montrer sociable, songea Hanna avec satisfaction. *Je suppose que la popularité instantanée n'est pas livrée avec le mode d'emploi, hein ?*

Mais soudain, Colleen et sa tête de poisson sur la berge firent rejaillir un souvenir. Hanna se revit assise avec Mona à la meilleure table de la cafétéria de l'Externat. Colleen s'approchait et demandait si elle pouvait s'asseoir avec elles, et les deux amies s'esclaffaient.

— On ne mange pas avec les filles qui portent des chaussures de hobbit, avait répondu Mona en désignant les *babies* à bout carré de Colleen.

Et Hanna avait chantonné : « C'est l'histoire de la viiiiie », parce que Colleen avait utilisé un sac à déjeuner du *Roi lion* jusqu'en 4^e.

L'espace d'une seconde, elles avaient vu combien Colleen était blessée. Mais elle s'était contentée de hausser les épaules et de dire joyeusement :

— D'accord ! Bon appétit, les filles !

Mona et Hanna avaient continué à se tordre de rire pendant qu'elle s'éloignait.

Mais le truc, c'était que, peu de temps auparavant, Hanna se moquait de Mona quand elle appartenait à la bande d'Ali. Et peu de temps avant ça, la véritable Ali se moquait d'Hanna : de la façon dont ses bourrelets dépassaient de son jean, de son incapacité à faire la roue en cours de gym...

Hanna se souvenait très bien de la honte et de l'humiliation qu'elle avait éprouvées. Pourtant, quand ça avait été son tour de porter la couronne de reine des abeilles, elle s'était montrée cruelle sans avoir à faire d'efforts, comme si elle ignorait ce que ça faisait d'être de l'autre côté de la barrière.

La popularité avait changé Ali, Mona et Hanna en garces impitoyables. Mais elle n'avait pas du tout affecté Colleen. Même si elle sortait désormais avec Mike, la jeune fille était restée la même. Et maintenant, Hanna était tourmentée par le pire bourreau de tous : « A ». Voulait-elle vraiment se comporter comme lui ?

Soudain, son téléphone émit un *bip* qui résonna dans le couloir. Elle avait reçu un message. Les sourcils froncés, Hanna sortit de sa boîte mail pour l'ouvrir. Une série de lettres et de chiffres s'affichait à la place du nom de l'expéditeur.

Vas-y, Hanna. Envoie la vidéo. Tu sais que tu en meurs d'envie.

La jeune fille eut l'impression que son estomac s'embrasait. En mourait-elle vraiment d'envie ? Mike lui manquait horriblement. Elle voulait qu'il soit son cavalier et pas celui de Colleen. Elle voulait qu'ils aillent courir ensemble, qu'ils

se faufilent en douce dans les salles de cinéma et qu'ils jouent à Gran Turismo pendant des heures comme autrefois.

Mais pourrait-elle encore se regarder dans une glace si elle envoyait cette vidéo pour arriver à ses fins ? C'était un peu comme quand elle portait une paire de chaussures ou un bracelet Tiffany volé à l'étalage : d'un côté, elle était ravie de se pavaner avec, et, de l'autre, elle se sentait un peu sale. Colleen était peut-être agaçante, mais elle ne méritait pas d'avoir son « A » à elle.

Hanna revint sur son mail, prit une grande inspiration et appuya sur « Effacer ». Tout de suite, elle se sentit soulagée, presque vertueuse – comme si elle avait battu « A » à son propre jeu.

Un gloussement aigu s'éleva dans un coin. Hanna fit volte-face. Des bruits de pas résonnèrent dans le couloir. Soudain, Naomi Ziegler et Riley Wolfe s'approchèrent d'un pas dansant, leur téléphone à la main.

— Cette fois, tu t'es surpassée, Hanna, ricana Naomi.

— Bien joué, ajouta Riley en repoussant une mèche de cheveux roux derrière son oreille.

— De quoi vous parlez ? aboya Hanna.

— De cette vidéo, répondit Naomi en agitant son portable. Elle est impayable.

Ce fut comme si une pierre tombait au fond de l'estomac d'Hanna. *Quelle vidéo ?* Naomi parlait-elle bien du fameux spot publicitaire ? Mais Hanna avait effacé son mail ! « A » l'avait-il envoyé à sa place en faisant croire que ça venait d'elle ?

— Ce n'est pas moi, bredouilla Hanna.

Riley la regarda comme si elle était folle.

— Pourtant, on jurerait le contraire.

Elle brandit son téléphone sous le nez d'Hanna. Celle-ci s'attendait à voir Colleen avec son expression constipée. Au lieu de ça, ce fut sa propre image qu'elle découvrit sur l'écran minuscule.

La première partie de la vidéo avait été filmée pendant le cours de pole dance. La brassière d'Hanna remontait et son short descendait, révélant une partie de ses sous-vêtements en dentelle. Ses hanches, qu'elle agitait en tous sens, paraissaient larges comme un camion, et lorsqu'elle tenta d'escalader la barre verticale, elle eut l'air d'une guenon enragée. L'objectif se braqua sur son entrejambe au moment où elle tombait lourdement.

— Quoi ? s'étrangla Hanna.

La vidéo continuait. La deuxième partie montrait la jeune fille planquée derrière une plante en pot au centre commercial King James, regardant à l'intérieur de la boutique Victoria's Secret à l'aide de jumelles. L'imprimé

camouflage donnait un aspect rougeâtre et marbré à sa peau, et il lui grossissait la taille. Quand elle sortit de sa cachette, deux feuilles étaient collées à ses fesses. La caméra zooma dessus pendant qu'Hanna suivait Mike et Colleen vers le parking.

Hanna leva les yeux vers Naomi et Riley, son cœur battant la chamade.

— Je ne comprends pas.

— On se prend pour une espionne, Hanna ? gloussa Naomi.

La vidéo n'était pas finie. Le plan suivant montrait Colleen entrant chez Jeffrey Labrecque et Hanna la suivant sur la pointe des pieds, visiblement désespérée. Dans celui d'après, Hanna récupérait les photos de Colleen, les passait en revue avec une mine furieuse et les fourrait dans sa boîte à gants. Le film se terminait par un message en grandes lettres rouges : « HANNA MARIN, OBSÉDÉE PATHÉTIQUE ».

— Oh mon Dieu, gargouilla Hanna.

Naomi ricana.

— Je trouvais déjà ça minable de sortir avec un mec plus jeune, mais l'espionner après qu'il t'a plaquée ? Tu n'étais encore jamais tombée aussi bas. Et maintenant, tout le monde le sait.

— Tout le monde ? croassa Hanna.

Elle jeta un coup d'œil dans la salle de bal. Plusieurs des élèves de l'Externat de Rosewood fixaient leur téléphone. D'un même mouvement, ils relevèrent la tête et la dévisagèrent, bouche bée.

— Le camouflage, c'est sexy sur toi ! lança Seth Cardiff.

— Hé, Mike, tu as une admiratrice secrète, gloussa Mason Byers.

Mike. Hanna le chercha des yeux. Il était debout près de la fenêtre avec Colleen. Tous deux regardaient la vidéo.

Hanna sut précisément à quel moment ils arrivaient au passage où elle volait les photos de Colleen. Celle-ci se couvrit la main de sa bouche et se tourna vers Hanna, l'air trahie. Mike leva brusquement la tête et fixa son ex-petite amie, la foudroyant du regard. Quand Colleen se détourna et s'enfuit en courant dans le hall, il la suivit.

Hanna fit quelques pas titubants en arrière, et manqua se prendre les pieds sur un long rideau qui séparait la salle de bal d'un petit couloir. Comment cela était-il possible ? Qui la suivait depuis des jours ? Qui avait envoyé cette vidéo à toutes ses connaissances ?

« A », évidemment. Voilà pourquoi il l'avait encouragée à espionner Colleen : pour pouvoir retourner les efforts d'Hanna contre elle et faire en sorte qu'elle perde Mike à jamais.

LE TEMPS PRESSE

— Ils n’ont pas lésiné sur les moyens, commenta Isaac en entrant au musée de Gemmologie d’Hollis.

— Carrément, acquiesça Emily, soufflée.

Elle regarda autour d’elle. C’était la première fois qu’elle assistait à un bal de levée de fonds pour une campagne politique, mais elle trouvait ça franchement plus classe qu’un bal de promo. Des tonnes de ballons blancs flottaient sous le haut plafond. Un orchestre jouait un morceau jazzy, et quelques couples en tenue de soirée dansaient un slow. Jamais Emily n’avait vu autant de diamants à la fois... et elle ne pensait pas seulement à ceux qui étaient dans les vitrines ! Un voleur de bijoux aurait fait fortune rien qu’en dépouillant les dames de leurs bagues.

Autrefois, *leur* Ali emmenait souvent Emily, Spencer, Hanna et Aria au musée de Gemmologie. Elles y passaient des après-midi entiers à s’imaginer portant des solitaires énormes pour se rendre à des soirées fabuleuses.

— Quand je serai plus vieille, j’aurai une bague de fiançailles aussi énorme que ça, avait déclaré Ali en désignant une pierre de dix carats. Personne ne m’en empêchera.

Emily se demandait à présent si elle faisait allusion à la véritable Ali. Sans doute pensait-elle mener éternellement la vie de rêve de sa jumelle.

— Cet endroit est magnifique, murmura Emily.

— Mais pas autant que toi, répondit Isaac en lui pressant la main.

Emily lui adressa un sourire forcé. Elle s’obligea à admirer l’élégant smoking de son cavalier, ses cheveux coiffés en arrière et ses chaussures bien cirées, mais en vérité, elle se sentait très mal à l’aise et elle n’avait aucune envie d’être là. Sa robe longue au bustier brodé de perles lui comprimait la poitrine, et elle titubait dans les escarpins à talons hauts trouvés au fond de sa penderie. Ses mains tremblaient tellement qu’elle avait failli se mettre du rouge à lèvres partout en se maquillant.

L'idée de se retrouver face à Gayle la terrifiait. Celle-ci révélerait à tout le monde qu'elle avait eu un bébé – et Isaac comprendrait que c'était le sien. Il lui demanderait pourquoi elle n'avait rien dit alors que c'était déjà la troisième fois qu'ils se revoyaient. Il la détesterait. Il raconterait tout à sa mère et aux parents d'Emily, et la vie de la jeune fille serait fichue.

Emily savait qu'assister à ce gala était indispensable pour voler le téléphone de Gayle et déterminer si elle était bien « A ». Pourtant, lorsque Isaac avait sonné à sa porte, elle avait immédiatement su que c'était une grosse erreur. Mais elle ne pouvait pas faire marche arrière sans que le jeune homme lui pose des questions auxquelles elle ne pourrait répondre.

Emily balaya la foule du regard, cherchant ses amies. Sans Aria et Hanna, leur plan ne fonctionnerait pas.

Des élèves de l'Externat riaient en fixant leur téléphone. Mason Byers et Lanie Iler gloussaient au-dessus d'un plat de pâtes. Sean Ackard discutait avec Nanette Ulster du lycée Quaker. Une grande blonde en robe de bal rouge très chic sortit des toilettes. Emily se raidit, tous les sens en alerte. *Gayle ?*

Saisissant Isaac par la manche, elle lui fit rebrousser chemin dans le vestibule. Ils s'arrêtèrent sous une rose de quartz géante suspendue au plafond. Emily reprit son souffle. Elle avait beau s'être préparée à ce moment, la perspective du face-à-face avec Gayle la terrifiait toujours autant.

— Que se passe-t-il ? interrogea Isaac, perplexe.

— Euh, je voulais juste...

Emily jeta un coup d'œil en direction de la femme en rouge. Celle-ci prit le cocktail que lui proposait un serveur et se tourna vers les deux jeunes gens. Elle avait un visage ridé et un long nez pointu qui ne ressemblait pas du tout au petit nez rond de Gayle. *Oups.*

Évidemment, cela signifiait peut-être que Gayle s'apprêtait à entrer d'un instant à l'autre – et qu'Emily et Isaac serait la première chose qu'elle verrait.

— J'ai changé d'avis. Allons danser ! dit la jeune fille en ramenant très vite son cavalier dans la salle de bal.

Dans sa hâte, elle faillit bousculer un groupe de dames à l'air hautain qui portaient des badges « VOTEZ TOM MARIN ».

Isaac se laissa entraîner avec un rire nerveux.

— Tu es sûre que ça va ?

— Oui, oui.

Emily savait qu'elle devait passer pour une folle. Enroulant ses bras autour du cou d'Isaac, elle se lança dans un slow sur le morceau de Sinatra que jouait l'orchestre. Depuis la piste de danse, on voyait très bien les tables, le bar et la guérite des enchères silencieuses. Des tas de gens qu'Emily connaissait au moins

de vue bavardaient dans les coins, et des photographes faisaient le tour de la salle en prenant des clichés.

Isaac fit tourner Emily.

— C'est chouette de faire partie des invités plutôt que du personnel, pour une fois.

— Comment tu as convaincu ta mère de te laisser venir avec moi ? demanda distraitemment Emily.

— Je lui ai dit la vérité, sourit Isaac. Crois-le ou non, mais elle commence à se faire à l'idée qu'on sorte de nouveau ensemble.

Ça non, Emily n'arrivait pas à y croire, mais ça n'était pas ça qui la préoccupait pour le moment. Son regard passait du vestibule à la sortie de secours et à la petite alcôve près des toilettes. La mère de Noel Kahn entra dans son champ de vision. Elle portait une tiare. Dans un coin, le père d'Hanna discutait avec un groupe d'hommes d'affaires, visiblement fortunés.

— Tu m'as vraiment manqué, poursuivit Isaac.

Emily s'écarta de lui en culpabilisant. Isaac méritait toute son attention. Elle se sentait bien dans ses bras, mais elle avait tellement peur que le fragile château de cartes de sa vie s'écroule d'un instant à l'autre !

Elle ne put s'empêcher de balayer de nouveau la foule du regard. M. Marin prit congé des hommes d'affaires et traversa la pièce pour saluer quelqu'un qui venait d'entrer par une porte latérale. Emily se tordit le cou pour mieux voir, mais sans succès.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? s'enquit Isaac.

Prise au dépourvu, Emily cligna des yeux. Elle n'avait pas entendu un mot de ce que le jeune homme venait de dire.

— Pardon ?

Isaac s'humecta les lèvres.

— Je voulais savoir si on était de nouveau ensemble.

Emily ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Malgré sa distraction, malgré le secret énorme qu'elle dissimulait à Isaac, elle était ravie qu'il veuille se remettre avec elle.

— Simplement, reprit le jeune homme avant qu'Emily puisse répondre, je vois bien que quelque chose te tracasse, quelque chose dont tu n'oses pas me parler. Mais tu te trompes, Emily. Tu peux tout me dire. Je suis là pour toi. Est-ce que ça a un rapport avec le type qu'on a croisé à Hollis l'autre soir ?

Emily ferma les yeux.

— Non, Derrick n'a rien à voir là-dedans.

— Mais il y a bien quelque chose qui te préoccupe ? insista Isaac.

Les trompettes de l'orchestre donnaient un début de migraine à Emily.

— Ce n'est rien de grave.

— Tu as l'air tellement stressée ! (La voix d'Isaac était implorante.) Je veux juste t'aider.

Emily se concentra sur le mouvement de ses pieds pour retarder le moment de répondre. Isaac se souciait d'elle ; il voulait la reconforter. D'un côté, ça lui faisait plaisir, et, de l'autre, ça aggravait sa culpabilité. Elle avait envie de lui plaire, envie qu'il veuille de nouveau sortir avec elle. Mais elle, avait-elle envie de sortir avec lui ?

— J'ai fait une grosse erreur en rompant avec toi, Emily, affirma le jeune homme en la regardant dans les yeux. Je veux qu'on reparte de zéro. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je... commença Emily.

Puis elle remarqua une autre silhouette blonde au bord de la piste de danse. Cette femme-là avait la bonne taille et la bonne carrure ; de plus, M. Marin lui parlait joyeusement. Emily rentra la tête dans les épaules, son cœur battant de nouveau la chamade.

— Oh mon Dieu, souffla-t-elle.

Saisissant la main d'Isaac une fois de plus, elle l'entraîna à l'écart de la piste et à l'intérieur d'une petite alcôve occupée par une vitrine remplie de météorites. Le jeune homme croisa les bras sur sa poitrine comme s'il en avait assez.

— Vas-tu me dire ce qui t'arrive ce soir ?

L'interlocutrice de M. Marin pivota légèrement. Encore un peu et elle verrait Emily et Isaac. Sans réfléchir, Emily prit le visage d'Isaac entre ses mains et l'embrassa sur la bouche.

Le jeune homme écarquilla les yeux sous le coup de la surprise, mais très vite il les ferma et rendit fougueusement son baiser à Emily. Celle-ci sentait son pouls battre jusque dans ses lèvres et le bout de ses doigts. C'était un baiser agréable, mais elle avait conscience qu'elle utilisait Isaac et l'impression d'être la personne la plus méprisable du monde.

Isaac finit par s'écarter d'elle avec un sourire en coin.

— Donc, j'imagine que c'est oui ?

Emily déglutit péniblement. Elle se rendait compte qu'elle ne pouvait pas revenir en arrière. Mais agir ainsi... ça ne lui ressemblait pas du tout. Elle jeta un coup d'œil à la salle de bal. La femme qui parlait avec M. Marin avait disparu.

Bip.

L'écran du téléphone d'Emily brillait à travers le tissu très fin de sa pochette argentée. La jeune fille le fixa, anxieuse.

— On dirait que tu as reçu un texto, commenta Isaac sans s'apercevoir de son trouble.

Une boule se forma dans la gorge d'Emily. Celle-ci sortit son téléphone et consulta l'écran. Son sang se glaça.

— Isaac, il faut que j'y aille, chuchota-t-elle.

— Que tu y ailles ? (L'expression béate du jeune homme s'évanouit.) Mais pourquoi ?

Sans répondre, Emily fit quelques pas vers la salle de bal. M. Marin parlait à nouveau avec la femme blonde, et même si Emily était presque sûre qu'il s'agissait de Gayle, elle ne pouvait toujours pas distinguer son visage pour en avoir la confirmation. Elle balaya la pièce du regard. Il y avait encore plus de monde que quelques minutes auparavant. Où diable étaient Hanna et Aria ? Il n'y avait pas de temps à perdre.

— Emily ?

La jeune fille sentit une main sur son bras. Isaac la fixait, les lèvres pincées.

— Qui vient de t'envoyer un texto ?

L'orchestre termina un morceau, et tout le monde applaudit sur la piste de danse. Emily scruta le visage franc et soucieux d'Isaac. Elle savait de quoi elle aurait l'air si elle le plantait là sans explication. Mais elle ne voyait pas quoi faire d'autre.

— Je suis désolée, souffla-t-elle.

Puis elle se détourna et s'enfuit en courant.

— Emily ! appela Isaac derrière elle.

La jeune fille traversa la salle de bal en se frayant un chemin parmi la foule jusqu'à ce qu'elle atteigne le vestibule. Fouillant à l'intérieur de sa pochette, elle en sortit son portable et relut l'horrible message. À la seule vue de ces mots, son estomac se noua. Elle n'arrivait pas à y croire.

J'ai ton bébé. Si tu veux qu'il ne lui arrive rien, viens au 56, Mockingbird Drive. Tic tac !

« A »

UNE AMIE NE VOUS LAISSE JAMAIS TOMBER

Aria se gara dans le parking du musée de Gemmologie, fit bouffer ses cheveux noirs et vérifia son maquillage dans le rétroviseur. Elle s'était bien débrouillée pour dissimuler la crise de larmes qu'elle avait faite après sa dispute avec Noel, mais elle avait quand même l'air stressée et crevée. D'un autre côté, elle n'avait personne à impressionner ce soir.

Sortant son téléphone, elle composa un texto pour Noel. *Je t'en supplie, laisse-moi t'expliquer*, écrivit-elle. *Tout ce qui est arrivé ne dépendait pas de moi. Quelqu'un m'a forcée à rompre. Quelqu'un qui me menace et qui contrôle ma vie.*

Puis elle se hâta d'appuyer sur la touche « Effacer ». C'était beaucoup trop explicite. Elle ne pouvait pas parler de « A » à Noel.

Ravalant un sanglot, Aria descendit de voiture, claqua la portière et se dirigea vers l'entrée, qui était encadrée par des lanternes japonaises. Une rafale de vent se leva, faisant rouler une canette de Coca-Cola vide sur le bitume. Aria entendit un chuchotement et fit volte-face pour scruter les voitures en stationnement.

Quelques secondes s'écoulèrent sans qu'elle détecte aucun mouvement ou qu'il se passe quoi que ce soit. Elle se remit en marche. Massés près des haies, plusieurs jeunes de son lycée regardaient leur téléphone.

— Il faut vraiment être désespérée, ricana Riley.

— Elle grosse nulle, non ?

Klaudia frissonnait dans sa minuscule robe bustier noire.

Aria jeta un coup d'œil au téléphone de Riley par-dessus l'épaule de celle-ci. L'écran montrait l'image d'Hanna en tenue de camouflage, planquée derrière les plantes en plastique d'un centre commercial. Aria ignorait de quoi il s'agissait, mais avant qu'elle puisse s'en enquérir, Emily sortit en trombe par la double porte d'entrée et l'entraîna vers l'autre bout du trottoir.

— Dieu merci, je t’ai trouvée ! haleta Emily, visiblement effrayée. J’ai besoin de ta voiture.

— Que se passe-t-il ? interrogea Aria. Tu as déjà piqué le téléphone de Gayle ?

— Non, mais c’est beaucoup plus important.

Emily brandit son téléphone sous le nez d’Aria. *J’ai ton bébé*, était-il écrit dans un texto. Aria se plaqua une main sur la bouche.

— Tu crois que c’est vrai ?

— Je n’ai pas l’intention de rester les bras croisés en attendant de le découvrir.

Emily se dirigea vers le parking, puis remarqua Hanna qui sortait en traînant la patte avec une expression chagrinée. Elle lui fit signe de les rejoindre.

— Il faut absolument que tu voies ça.

Hanna ne semblait pas en état de se soucier des problèmes des autres ; pourtant, elle obtempéra et lut le texto à son tour. Elle blêmit.

— Et merde. Comment c’est possible ?

— Je n’en sais rien. Mais je dois la sauver. (Emily regardait de tous les côtés, telle une biche traquée.) Si Ali la tient, qui sait ce qu’elle est capable de lui faire ?

— Em, ce n’est pas Ali qui a enlevé Violet, chuchota Aria. C’est Gayle. Hier, je l’ai vue sortir de chez Babies“R”Us avec un grand sourire bizarre. Elle faisait des courses pour ton bébé.

Emily fronça les sourcils, puis jeta un coup d’œil à la silhouette massive du musée.

— Mais Gayle est ici, non ? J’ai cru la voir parler avec M. Marin.

Hanna se mordit la lèvre.

— En fait, je ne l’ai pas vue de toute la soirée.

— Bien sûr qu’elle n’est pas là ! s’exclama Aria. Elle est dans cette maison de Mockingbird Drive. (Elle dévisagea Hanna.) Tu penses comme moi, pas vrai ? « A », c’est Gayle ?

Hanna hésita.

— Je crois. Mais pourquoi nous dirait-elle qu’elle tient Violet si elle veut la garder pour elle ? Ça ressemble à un piège.

— Je m’en fiche ! (Emily arracha des mains d’Aria ses clés de voiture.) C’est la vie de ma fille qui est en jeu ! Je suis désolée, Aria, mais je vais aller là-bas, même si je dois le faire toute seule.

Aria releva le menton.

— Pas question de t’abandonner. On t’accompagne.

— « On » ? couina Hanna.

Aria lui jeta un regard sévère.

— Évidemment. (Reprenant ses clés de voiture à Emily, elle traversa le parking et s'installa au volant de sa Subaru.) Allez, Em, en voiture. Toi aussi, Hanna.

Les filles montèrent et claquèrent les portières. Aria se débarrassa de ses talons hauts, poussa le chauffage à fond et démarra. En sortant du parking, elle regarda derrière elle. Une lune parfaitement ronde et très jaune se reflétait dans les fenêtres du musée. Juste à côté se découpait une silhouette qui semblait observer les filles – voire se rire de leur stupidité.

Aria prit une grande inspiration tandis que ses cheveux se hérissaient dans sa nuque. Mais quand elle regarda de nouveau les fenêtres, elle n'y vit que l'énorme disque de la pleine lune.

LA FILLE DE LA PHOTO

Vingt-cinq minutes plus tard, après s'être trompées de chemin trois fois, les filles atteignirent Mockingbird Drive, une rue en lacets située sur l'autre versant du mont Kale.

— Ouah, marmonna Hanna en regardant à travers le brouillard de plus en plus dense.

Chaque maison se tenait sur un terrain immense. Des allées sinueuses menaient à de faux châteaux, à des villas à la française, à des manoirs de style Tudor et à d'audacieuses constructions qui ressemblaient à un croisement entre le Capitole et une œuvre de Frank Gehry. Des Ferrari stationnaient devant les garages. Dans le fond des propriétés, des projecteurs éclairaient des courts de tennis.

Hanna était habituée aux endroits luxueux comme la maison des Kahn, celle des Hastings ou même celle de son père, mais les gens qui vivaient dans ce quartier avaient de l'argent à ne plus savoir qu'en faire ainsi que la ferme intention de le signaler à tout le monde.

Lorsqu'elles aperçurent la boîte aux lettres qui portait le numéro 56 en chiffres gothiques, Aria remonta lentement l'allée adjacente. De grands arbres majestueux formaient un tunnel de verdure sûrement très joli en plein jour, mais plutôt flippant de nuit et par ce temps. Elles longèrent un garage assez grand pour abriter une demi-douzaine de voitures, ainsi qu'une écurie. Enfin, elles arrivèrent devant la maison, une bâtisse imposante dotée de colonnes et d'énormes fenêtres cintrées, qui était positionnée légèrement de travers, sans doute pour mieux capter la lumière du matin. Toutes ses lampes semblaient éteintes.

— Et maintenant, on fait quoi ? demanda Hanna tandis qu'Aria coupait le contact.

— Venez.

Emily ouvrit sa portière et courut vers la maison à petites foulées. Hanna et Aria la suivirent d'un pas vif. Quand Hanna entendit un chuchotement, son cœur se

mit à battre plus fort. Et si « A » les avait attirées droit dans un piège ?

— À votre avis, où est Spencer ? lança Emily par-dessus son épaule. Elle n’a pas répondu à mes textos.

Emily avait expliqué ce qui se passait à leur amie, et lui avait demandé de les rejoindre sur place.

— Elle a peut-être eu des difficultés à quitter l’hôpital ? suggéra Hanna.

— À moins qu’elle ne se soit perdue comme nous. (Aria monta les marches du porche et fixa la sonnette.) On fait quoi : on sonne, et on dit : « Salut, “A”, c’est nous ! » ? (Elle se tourna vers Hanna.) Vas-y.

Son amie fit les yeux ronds.

— Pas question !

— Je me lance.

Emily toucha la porte, qui s’ouvrit avec un craquement comme à l’entrée d’une maison hantée. Hanna frissonna. Quel genre de personne laissait sa porte ouverte en plein milieu de la nuit ?

Emily dépassa ses amies et pénétra dans le vestibule.

— Il y a quelqu’un ? appela-t-elle.

Hanna la suivit. Bizarrement, l’intérieur de la maison sentait le dissolvant. Une lampe allumée sur une console révélait un escalier double, un lustre en cristal impressionnant et un mur couvert de peintures en noir et blanc représentant des dunes de sable ondulantes, des crânes d’animaux et des vautours à l’air possédé. De lourds rideaux pendaient devant les fenêtres sur la droite, et le sol était recouvert d’un épais tapis de laine. Par la porte entrouverte d’une penderie, on voyait des vestes accrochées à une tringle. L’endroit était immobile et silencieux, comme un musée ou un décor de film. Il ne ressemblait pas à une maison habitée.

— Il y a quelqu’un ? appela de nouveau Emily.

Pas de réponse.

Emily leva la tête vers le palier du premier étage. Aria se dirigea vers le salon. Hanna saisit un lapin en pierre sur la console, puis le reposa. Tout était si calme qu’elle commençait à entendre des choses. Une déglutition nerveuse. Un froissement léger. Des jointures qui craquaient.

— Quelque chose cloche, chuchota Emily en repoussant une mèche de cheveux blond-roux derrière son oreille. Où est Violet ?

— Je t’avais dit que c’était une mauvaise idée, répondit Hanna à voix basse.

— Les filles, appela Aria d’une voix aiguë. (Elle se tenait près d’une table dans le salon, une enveloppe à la main.) Regardez ça.

Hanna plissa les yeux. Dans le coin supérieur droit se détachait le logo de la compagnie d’électricité de Pennsylvanie. L’adresse était bien le 56, Mockingbird Drive, et le nom de la destinataire...

Gayle Riggs.

— Oh mon Dieu, souffla Hanna.

Aria reposa l'enveloppe, les yeux écarquillés.

— Les filles, nous sommes chez Gayle. Je vous l'avais dit.

Emily cligna rapidement des paupières.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie qu'il faut foutre le camp très vite, aboya Hanna. Gayle n'a pas ton bébé. Elle s'en est juste servie pour nous faire venir ici parce qu'elle veut nous nuire.

La jeune fille recula vers la porte en scrutant toutes les ombres et tous les coins obscurs du hall. La sculpture en forme de saule lui semblait dangereuse, presque vivante. Le portemanteau lui rappelait un vieil homme bossu et à moitié fou. Les photos alignées sur la cheminée étaient pareilles à des dents de travers dans une bouche affamée.

L'une d'elles montrait Gayle et son mari le jour de leurs noces. Une autre le couple pendant des vacances. Sur une troisième, ils posaient avec une gamine blonde souriante – peut-être la fille qu'ils avaient perdue et dont Gayle avait parlé à Emily. Hanna plissa les yeux pour tenter de mieux la voir dans la pénombre, mais le portrait de famille était trop petit. Elle n'arrivait pas à distinguer les traits de l'enfant.

Jusqu'à ce que son regard se pose sur la photo suivante, un agrandissement dans un cadre en bois. C'était le portrait scolaire d'une jolie adolescente blonde. Dès qu'Hanna vit ses yeux bleus et son sourire rusé, une amertume lui emplit la bouche. Elle aurait reconnu ce sourire n'importe où.

— Oh mon Dieu, souffla Hanna en tendant un index tremblant vers la photo.

Emily s'approcha pour regarder. Ses genoux se déroberent sous elle.

— Mais c'est... chuchota-t-elle.

Quant à Aria, elle poussa un hoquet de terreur.

Hanna saisit le cadre sur le manteau de la cheminée. Ça expliquait comment Gayle savait tout, et pourquoi elle ne voulait pas juste les faire souffrir, mais les tuer.

— Gayle était la mère de Tabitha ? gémit Emily.

— Comment pouvais-tu ne pas le savoir ? lui reprocha Hanna. Tu n'as pas rencontré son mari ? Tu ne lui as pas demandé le nom de sa fille ? Tu ne lui as pas posé de questions sur son histoire ?

Sonnée, Emily secoua la tête.

— Non, je n'ai jamais rencontré son mari. Et de toute façon, ça ne m'aurait servi à rien, parce que, à l'époque, j'ignorais à quoi ressemblait le père de Tabitha – souvenez-vous, on ne l'a découvert que quand son corps a été retrouvé.

Et Gayle se fait appeler Riggs, pas Clark. Elle ne m'a jamais donné de détails sur ce qui était arrivé à sa fille ; elle m'a juste dit qu'elle avait disparu dans un accident. Et aucune de nos recherches sur Google n'a jamais rien mentionné à son sujet.

Hanna se passa les mains sur la figure.

— Pourquoi ne nous a-t-elle pas dénoncées ?

Elle avait tant de mal à respirer que c'était à peine si elle pouvait encore parler.

Emily se mordit la lèvre.

— Elle n'est peut-être pas sûre de son coup ? Elle cherche peut-être à nous pousser à la faute, à nous rendre folles pour qu'on se confesse ?

— Alors, tu crois toujours que « A », c'est Ali ? aboya Aria.

Emily semblait terrifiée.

— J'imagine que je me suis trompée...

Les filles examinèrent la photo ensemble. L'espace d'une seconde, elles eurent l'impression que Tabitha leur faisait un clin d'œil. *Je vous ai bien eues !* Ali avait la même expression satisfaite quand, à force de mettre la pression à ses amies, elle les convainquait de faire quelque chose dont elles n'avaient pas envie.

Et soudain, un vagissement aigu s'éleva dans la pénombre, un cri vibrant de désespoir. Les filles firent volte-face. Hanna agrippa la main d'Aria, et Aria saisit celle d'Emily. Le vagissement se prolongea et s'amplifia.

— Un bébé, souffla Hanna.

— Violet ! s'étrangla Emily.

Elle fonça à l'aveuglette dans le couloir, vers l'origine du cri. Aria s'élança à sa suite, et Hanna ferma la marche, le cœur battant.

Elles passèrent devant un bureau et un boudoir, puis s'engouffrèrent dans une immense cuisine immaculée avec des plans de travail en marbre et une agréable odeur de citron. Le vagissement semblait provenir de l'autre côté de la porte-fenêtre située au fond. Emily tourna la poignée et ouvrit violemment le battant de droite.

Les filles arrivèrent dans un immense patio en brique. Le brouillard était encore plus dense que quand elles étaient arrivées. Le vagissement déchirait toujours l'air nocturne, mais il n'y avait de bébé nulle part.

— Violet ?

Emily tournait sur elle-même, les yeux pleins de larmes.

Soudain, le cri se tut, cédant la place à un silence assourdissant. Hanna dévisagea ses amies, une atroce question résonnant dans sa tête : la fillette était-elle morte ?

Crac.

Hanna se redressa en sursaut, scrutant le garage et les arbres à travers la purée de pois. Même si elle ne voyait pas grand-chose, elle sentait une présence. Puis elle entendit un bruit de pas.

— Les filles, dit-elle d'une voix tremblante.

— Ce n'est peut-être que Spencer, suggéra bravement Emily. (L'écran de son portable brillait dans le noir.) Elle vient de m'envoyer un texto pour me dire qu'elle était ici.

— Alors, où est sa voiture ?

Aria désigna l'allée, dans laquelle il n'y avait que sa Subaru.

Emily se mordit la lèvre.

— Elle s'est peut-être garée en bas de la colline pour finir à pied ?

Hanna traversa le patio en direction de l'allée.

— Il y a quelqu'un là-dehors, et ce n'est pas Spencer. Il faut la prévenir.

Elle était à mi-chemin du garage quand elle entendit quelque chose de métallique – des clés de voiture, peut-être ? – tomber sur le bitume. Elle se figea et regarda autour d'elle, mais le brouillard était impénétrable.

Il y eut un bruit de pas, puis un chuchotement inquiet et une conversation que la jeune fille ne put comprendre, et, enfin, une détonation qu'elle ressentit jusqu'au plus profond d'elle-même.

Hanna fit volte-face et dévisagea ses amies, qui, sur le patio, semblaient paralysées. Puis elle pivota de nouveau vers l'allée. Quand elle aperçut une silhouette floue étalée près d'un des massifs de fleurs, elle hurla. La personne portait un anorak dont la capuche dissimulait le visage, tourné de l'autre côté. Hanna ne percevait qu'une petite main délicate.

— C'est Spencer ? s'affola Aria.

Hanna tâtonna à travers le brouillard pour rejoindre la silhouette, les joues baignées de larmes. Spencer avait un anorak de ce genre, non ? Et des bottes en cuir pointues au bout...

Soudain, Hanna se figea. L'assassin rôdait-il encore dans les parages ? Hanna, Emily et Aria seraient-elles ses prochaines victimes ?

— Spencer ? (Emily s'arrêta derrière Hanna.) Spencer ? (Elle écarquilla des yeux horrifiés.) Tu crois qu'elle est... ?

Hanna se baissa pour toucher la capuche, mais retira aussitôt sa main. Elle avait trop peur de ce qu'elle allait voir. Le visage de Spencer, figé sur un hurlement ? La moitié de sa cervelle répandue à l'intérieur de sa capuche ?

Une voiture passa sur la route, ses phares balayant les filles l'espace d'une seconde. Quand ils éclairèrent la silhouette qui gisait à leurs pieds, Hanna remarqua que quelque chose clochait. Les quelques mèches de cheveux qui s'échappaient de la capuche étaient plus claires que ceux de Spencer. La main aux

veines saillantes appartenait à quelqu'un de plus âgé et portait un énorme diamant à l'annulaire.

— Qui est-ce ? chuchota Aria.

Prenant une grande inspiration pour se donner du courage, Hanna tira la capuche en arrière.

Aria hurla. Emily se couvrit les yeux. Et à l'instant où des sirènes déchiraient la nuit, Hanna baissa les yeux vers la femme morte. Celle-ci avait les paupières closes et les lèvres entrouvertes. On aurait pu croire qu'elle dormait... si elle n'avait pas eu une plaie horrible au-dessus de la tempe droite.

Hanna la dévisagea et comprit. En proie à un mélange de soulagement, d'horreur et de confusion, elle se laissa tomber à genoux.

La défunte n'était pas Spencer. Mais Gayle.

QUAND LA VÉRITÉ SE FAIT JOUR

Emily détailla les traits flasques de Gayle, sa peau livide et le sang qui coulait de sa blessure. Un cri aigu lui perçait les tympans ; la jeune fille mit quelques secondes à réaliser qu'il sortait de sa propre gorge. Faisant volte-face, elle se plia en deux et vomit de la bile sur l'herbe.

Les sirènes se rapprochaient. Une voiture remonta l'allée. C'était celle de Spencer. La jeune fille en descendit et claqua sa portière. Elle fit quelques pas vers ses amies avec une mine perplexe. Puis elle aperçut le cadavre de Gayle sur le sol et s'arrêta net. Des émotions se succédèrent sur son visage : la surprise, l'horreur, la panique, tout ça en l'espace d'une seconde.

— Oh mon Dieu, glapit-elle. Ce n'est pas... ?

— Gayle, si, lâcha Emily d'une voix tremblante.

Spencer paraissait sur le point de vomir, elle aussi.

— Que s'est-il passé ?

— Nous n'en sommes pas certaines. (Des larmes coulaient sur les joues d'Aria.) On est sorties de la maison parce que nous avons entendu un bébé crier. Il y avait tellement de brouillard qu'on n'y voyait rien. Puis il y a eu comme des bruits de pas, et quelque chose qui ressemblait à une détonation, et ensuite...

Des voitures de police arrivèrent enfin, gyrophares allumés. Les filles se figèrent pendant qu'elles remontaient l'allée et s'arrêtaient dans un crissement de pneus. Hanna avait la bouche grande ouverte. Spencer leva instinctivement les mains. Emily fit un pas pour s'écarter du corps de Gayle.

Les portières s'ouvrirent, et quatre flics bondirent hors des véhicules. Deux d'entre eux se précipitèrent vers le cadavre en réclamant des renforts par radio, tandis que les deux autres fonçaient vers Emily et ses amies.

— Vous pouvez m'expliquer ce qui se passe ici ?

Emily dévisagea celui qui venait de parler. Il avait des cheveux blonds hérissés, des cicatrices d'acné, et son badge doré de lieutenant indiquait qu'il s'appelait « LOWRY ».

— Ce n'est pas nous, gémit Emily.

— Nous pouvons tout vous expliquer ! cria Aria en même temps.

Le lieutenant Lowry se retourna pour scruter l'obscurité de la rue.

— Où est le jeune homme qui nous a appelés ?

— Ici, répondit une voix.

Une autre silhouette émergea du brouillard. Emily s'attendait à voir un voisin. Puis elle remarqua son smoking noir, ses chaussures bien cirées et ses cheveux bruns mi-longs. Une pierre lui tomba dans l'estomac. C'était Isaac.

— Qu-qu'est-ce que tu fais là ? bredouilla-t-elle.

Le jeune homme la dévisagea.

— Je t'ai suivie. Je m'inquiétais pour toi. Puis j'ai entendu le coup de feu et appelé la police.

Emily eut comme un vertige.

— Tu n'avais pas le droit de me suivre ! C'est ma vie privée !

— Je n'aurais pas eu besoin de le faire si tu m'avais raconté ce qui se passait.

(La voix d'Isaac se brisa.) Je craignais que tu n'aies des ennuis.

Il baissa les yeux vers le corps de Gayle, et son menton se mit à trembler.

Le lieutenant Lowry saisit son talkie-walkie à sa ceinture et demanda qu'on lui envoie une ambulance. Puis il reporta son attention sur les filles.

— Vous connaissez cette femme ?

— Elle s'appelle Gayle Riggs, répondit Aria d'une toute petite voix.

Lowry mâchait vigoureusement son chewing-gum.

— Vous étiez en train de la cambrioler ?

— Bien sûr que non ! se récria Emily. Nous n'avons rien fait ! C'est quelqu'un d'autre qui l'a tuée ! (Elle regarda Isaac.) Dis-lui que jamais je ne ferais une chose pareille.

Isaac fit bouger sa mâchoire inférieure.

— Je n'ai pas vu ce qui se passait – le brouillard est trop épais. Mais c'est vrai, lieutenant, Emily ne ferait jamais une chose pareille. Ce n'est pas une meurtrière.

Le type qui tenait Spencer ricana :

— Vous seriez surpris de ce dont les gens sont capables.

Lowry continua à mâchouiller en dévisageant Emily.

— Si vous n'avez rien fait, vous pouvez m'expliquer ce que vous foutiez là ?

Emily lança un regard coupable à Isaac. Les gyrophares des voitures de police projetaient des éclats bleus et rouges sur sa figure. Le jeune homme la fixait toujours avec une affection pleine d'inquiétude.

— C'est personnel.

Lowry parut agacé.

— Si vous refusez de dévoiler les raisons de votre présence sur les lieux d'un meurtre présumé, nous sommes obligés de vous emmener au commissariat et de vous placer en garde à vue.

Aria, Hanna et Spencer hoquetèrent. L'estomac d'Emily se noua. Pouvait-elle laisser ses amies se faire accuser d'un crime qu'elles n'avaient pas commis juste pour garder son secret ?

Elle se racla la gorge.

— Je suis venue parce que je croyais que ma fille était en danger – qu'elle avait été enlevée. Nous ignorions que Gayle Riggs habitait ici ; nous avons seulement reçu un message nous informant que le bébé se trouvait à cette adresse.

Les yeux d'Isaac faillirent lui sortir de la tête.

— Quel bébé ?

Emily baissa la tête et prit une grande inspiration.

— Celui que j'ai eu cet été, répondit-elle très vite.

Isaac parut sonné.

— Tu as eu un bébé ?

Emily acquiesça.

— Et c'est toi le père.

Durant un instant, personne ne pipa mot. Isaac fronça les sourcils, l'air plus perplexe que fâché.

— Hein ?

— C'est vrai. (La voix d'Emily tremblait.) Je m'en suis aperçue plusieurs mois après notre rupture. Je me suis planquée à Philadelphie l'été dernier, et j'ai cherché une famille pour adopter l'enfant. Gayle était intéressée, mais j'ai décidé de le confier plutôt à une autre famille. Alors, elle m'a menacée, et j'ai eu l'impression qu'elle comptait enlever le bébé à ses nouveaux parents. Donc, quand on m'a informée qu'il était ici, je suis venue avec mes amies pour vérifier. (C'était ce qu'Emily osait dire de plus proche de la vérité.) En arrivant, on a entendu un bébé pleurer... mais tout à coup, il s'est arrêté. Par contre, on n'a rien fait à Gayle. Et mes amies ne sont pour rien dans cette histoire, c'est moi qui les ai traînées ici.

Quand elle eut terminé, Emily avait la gorge à vif et l'impression qu'elle venait de traverser la Manche à la nage. L'incrédulité initiale d'Isaac se mua en confusion, puis en colère.

— Un bébé ? croassa-t-il d'une voix brisée. Une fille ?

— Oui.

Emily sentit ses yeux se remplir de larmes.

Isaac se passa une main sur le dessus de la tête.

— Incroyable.

Il vacilla et se rattrapa avant de basculer. Soudain, il se détourna et tituba vers les deux autres flics, le dos très raide. Emily voulut le rattraper, mais Hanna la retint.

— Fiche-lui la paix, chuchota-t-elle.

Quelques instants plus tard, d'autres voitures de police, une ambulance et un camion de pompiers débarquèrent sur les lieux dans un grondement de moteurs. Les flics entreprirent aussitôt de délimiter un périmètre autour de la scène de crime. Un inspecteur en veste grise sortit un appareil photo et mitrailla le corps sans vie de Gayle. Un homme vêtu d'une blouse marquée « LÉGISTE » dans le dos examina le cadavre pour s'assurer que c'en était bien un. Des bergers allemands tiraient sur leur laisse, les babines dégoulinantes, et le hurlement des sirènes donnait la migraine à Emily.

Le flic le plus proche d'Aria, un grand type ventripotent et chauve, se tourna vers Emily.

— Vous pensez vraiment qu'on va vous croire ?

Les épaules de la jeune fille s'affaissèrent.

— C'est la vérité. Vous n'avez qu'à consulter les archives de l'hôpital Jefferson.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue nous voir quand Mme Riggs vous a soi-disant menacée ?

Emily jeta un coup d'œil à ses amies. Spencer s'éclaircit la voix.

— Elle ne voulait pas que ses parents sachent qu'elle était enceinte. Elle pensait pouvoir se débrouiller seule.

— Et le message que vous avez reçu, celui qui disait que le bébé était ici ? Qui vous l'a envoyé ?

L'estomac d'Emily fit la cabriole. La dernière chose qu'elle voulait, c'était parler de « A » à la police.

— J'imagine que c'était une mauvaise blague, quelqu'un qui cherchait à se moquer de nous.

— Alors, pourquoi Mme Riggs est-elle morte ? aboya Lowry.

— Je n'en ai pas la moindre idée, chuchota Emily.

— Donc, vous ne savez pas d'où ça vient ? demanda Lowry en désignant quelque chose par terre.

Emily regarda l'endroit qu'il indiquait. Une arme de poing noire gisait près du coude de Gayle, se confondant presque avec le bitume. Emily fit un bond en arrière comme si elle avait vu un serpent à sonnette.

— Oh mon Dieu.

— Nous avons entendu la détonation, déclara Aria.

— Vous avez pu voir le tireur ? interrogea Lowry.

Les filles échangèrent un regard impuissant.

— Le brouillard était trop dense, répondit Emily. Nous avons juste entendu un bruit de pas.

— Moi, j'ai vu quelqu'un s'enfuir en courant devant ma voiture, ajouta Spencer, mais je n'ai pas distingué son visage.

Lowry ramassa le flingue de deux doigts gantés, le fourra dans un sac en plastique et le tendit à un des inspecteurs, qui était en train de taper sur un ordinateur portable. Emily frissonna près de ses amies, tentant de communiquer avec elles sans dire un mot. Comment tout cela avait-il pu arriver ? Qui avait tué Gayle ? Cela avait-il un rapport avec elles et le bébé ? Et si Gayle n'était pas « A », en fin de compte ? Si « A » avait tué Gayle ?

Mais pourquoi ?

Après quelques minutes qui semblèrent des heures, le lieutenant revint vers les filles.

— OK. L'arme est enregistrée au nom d'une certaine Gayle Riggs. Selon nos informations, elle n'a pas été volée. La personne qui a tiré a dû la prendre chez elle.

Le flic qui tenait Aria désigna la maison du pouce.

— M. Colbert vous a vues entrer. Coïncidence ?

— Oui, répondit faiblement Aria. Nous n'avons rien fait.

Lowry baissa les yeux vers le corps de Gayle, désormais recouvert d'un drap.

— On va chercher des empreintes sur l'arme. Ça ne prendra que quelques heures. (Il se tourna vers les filles.) En attendant les résultats... vous venez avec nous.

L'HEURE DES AVEUX

La dernière fois que Spencer s'était trouvée au commissariat de Rosewood, c'était quand Darren Wilden les y avait amenées, ses amies et elle, un an auparavant. La police les croyait coupables d'avoir aidé Ian Thomas à s'échapper, ainsi que les complices du meurtre d'Alison DiLaurentis.

Depuis, l'endroit avait bien changé. Les murs avaient été repeints et les fenêtres de la façade changées. Il y avait une nouvelle machine à café qui faisait aussi du chocolat chaud, et dans la salle d'interrogatoire, la vieille table en bois branlante couverte de graffitis avait été remplacée par une table en métal flambant neuve. Malheureusement, cela ne suffisait pas à consoler Spencer de se retrouver ici.

Ses amies et elle étaient assises en silence autour de la fameuse table neuve. Hanna se rongait l'ongle du pouce, lequel était encore taché d'encre depuis qu'on avait pris leurs empreintes. Aria n'arrêtait pas de fondre en larmes, et son mascara dégoulinait sur ses joues. Emily se mordait les lèvres si fort qu'elle semblait ne plus en avoir.

Spencer se leva d'un bond et se mit à faire les cent pas. Elle ne supportait plus l'angoisse qui lui brûlait l'estomac comme de l'acide. Et si on les accusait du meurtre de Gayle ? Et si elles étaient condamnées à perpétuité ?

Spencer s'arrêta soudain.

— Les filles, on devrait peut-être leur dire que c'est « A » qui nous a envoyées chez Gayle. De toute façon, ils vont sûrement nous interroger là-dessus.

Aria écarquilla les yeux.

— Tu sais qu'on ne peut pas faire ça. Sans quoi, « A » nous dénoncera.

Spencer se laissa de nouveau tomber sur sa chaise.

— Mais si « A » est l'assassin de Gayle ?

Hanna fronça les sourcils.

— Je croyais que Gayle était « A » ?

— Sérieusement ? (Spencer la dévisagea.) Après ce qu'on vient de voir ?

— Ça paraît peu probable. (Emily appuya ses coudes sur la table et se pencha en avant.) Et si « A » avait tout manigancé ? S'il nous avait attirés exprès à Mockingbird Drive ? Si ça se trouve, il n'y a jamais eu de bébé dans cette maison. Ce n'était peut-être qu'un enregistrement de pleurs.

Aria plissa les yeux.

— Mais pourquoi « A » aurait-il tué Gayle ?

— Pour nous faire porter le chapeau, suggéra Spencer. (Elle réfléchit un moment.) Ou peut-être qu'il comptait s'en prendre à nous, et que Gayle est rentrée au mauvais moment. Elle n'était pas censée être au bal de levée de fonds pour la campagne du père d'Hanna ?

Fermant les yeux, Spencer repensa à ces secondes terrifiantes où elle avait remonté l'allée du 56, Mockingbird Drive. Quelqu'un s'était jeté devant sa voiture puis avait traversé la rue et disparu dans les bois – une personne tout de noir vêtue, avec une capuche si serrée autour de son visage que Spencer n'avait même pas vu s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme.

Hanna se racla la gorge.

— Mais Gayle est la mère de Tabitha. Elle voulait enlever Violet. Elle était à Princeton en même temps que Spencer ; elle a infiltré la campagne de mon père et elle m'a menacée pendant la course de l'autre jour. Ce serait logique que ce soit « A ».

— Je suis d'accord, acquiesça Aria.

— Alors, pourquoi est-elle morte ? répliqua Spencer.

La porte s'ouvrit, et les filles sursautèrent. Lowry entra et leur fit signe de se lever. Il avait l'air contrarié, et il tenait un gobelet de café fumant à la main.

— Aucune des empreintes trouvées sur le flingue ne correspond aux vôtres.

Spencer se leva brusquement.

— Alors, à qui appartiennent-elles ?

— Ce sont celles de Mme Riggs. (Lowry sirota son café.) Et d'une personne qui n'a pas de casier judiciaire. Son mari, peut-être. Il vient juste d'arriver de New York, et j'aimerais qu'on ait une petite conversation tous ensemble.

Spencer échangea un regard terrifié avec ses amies. Le mari de Gayle était le père de Tabitha.

Avant qu'elles puissent dire quoi que ce soit, un grand homme mince entra dans la pièce. Spencer le reconnut pour l'avoir vu dans les reportages consacrés à sa fille – le père endeuillé qui ferait n'importe quoi pour récupérer son enfant. Il avait les yeux rougis, et l'air de quelqu'un qui vient d'être frappé par la foudre.

Terrifiée à l'idée qu'il devine qu'elles étaient responsables de la mort de Tabitha, Spencer rentra la tête dans les épaules. Mais M. Clark semblait trop choqué pour faire attention à elles.

Lowry agrippa le dossier d'une chaise libre.

— Monsieur Clark, j'aimerais vérifier ce que Mlle Fields nous a raconté au sujet de votre femme. (Il regarda tour à tour Emily et le père de Tabitha.) Je suis désolé de vous importuner si peu de temps après son décès, mais c'est capital pour notre enquête.

Il répéta ce qu'Emily lui avait dit : que Gayle avait voulu adopter son bébé l'été précédent, et que, du coup, la jeune fille avait craint qu'elle ne l'ait enlevé. Que ses amies et elle avaient entendu des vagissements sur la terrasse de leur maison, un peu plus tôt dans la soirée.

Surpris, M. Clark dévisagea Emily.

— Elle ne m'a jamais parlé d'aucun bébé l'été dernier, dit-il faiblement.

Spencer plissa les yeux. Elle avait du mal à le croire. Comment Gayle avait-elle pu cacher une chose pareille à son propre mari ?

— Elle m'a dit que vous saviez, répliqua Emily.

Spencer était stupéfaite que son amie soit en état de répondre. À sa place, elle se serait sans doute prostrée sous la table.

— Elle m'a promis que je pourrais vous parler au téléphone un jour, mais ça n'est jamais arrivé, poursuivit Emily.

— Sans doute parce que j'avais déjà exprimé très clairement mon refus d'adopter. (M. Clark se frotta le haut du crâne.) Alors, que s'est-il passé ? Pourquoi ne lui avez-vous pas donné votre bébé, en fin de compte ?

Emily hésita.

— J'ai choisi une autre famille, c'est tout.

M. Clark cligna très vite des yeux.

— C'est parce que vous ne m'aviez jamais parlé ? Parce que vous pensiez que nous ne ferions pas de bons parents ?

— C'est difficile à expliquer, marmonna Emily en fixant le bout de ses chaussures de soirée.

Le regard dans le vague, M. Clark tourna la tête vers la fenêtre.

— Parfois, Gayle se met des idées dans la tête, et elle n'en démord pas. Elle peut se montrer extrêmement têtue quand elle désire quelque chose. (Il se moucha.) Mais je vous assure que nous n'avons enlevé aucun enfant. Nous n'en avons encore parlé à personne, mais Gayle avait fait un test de grossesse la semaine dernière. Il était positif, et elle ne se sentait plus de joie. (Il secoua la tête.) C'était notre cinquième traitement contre l'infertilité. Nous avons tant souffert. (Ses épaules se mirent à trembler.) Je n'arrive pas à y croire. D'abord Tabitha, et maintenant Gayle.

Tabitha. Le seul fait d'entendre son nom torturait Spencer. Celle-ci se pencha et prit la main d'Emily. Hanna et Aria semblaient toutes deux sur le point

d'exploser.

Emily se dandina sur sa chaise.

— Je suis vraiment désolée pour votre fille. Ça a dû être très dur pour vous deux, en tant que parents.

Les sourcils froncés, M. Clark se tourna vers elle.

— En fait, Gayle était la belle-mère de Tabitha. Elles ne s'entendaient pas très bien toutes les deux. Tabitha avait... des problèmes comportementaux. Gayle m'a poussé à l'éloigner de la maison, et j'ai fini par céder.

Spencer échangea un regard discret avec Emily et les autres. Sa belle-mère ? Ça expliquait pourquoi on ne la voyait jamais aux infos, et pourquoi elle ne portait pas le même nom de famille.

M. Clark laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Je n'aurais pas dû faire ça. Avec Gayle aussi, j'ai commis beaucoup d'erreurs. Je lui reprochais de trop s'occuper d'œuvres caritatives et de dépenser trop d'argent pour donner des soirées. Je n'aurais jamais dû me fâcher contre elle à cause de l'argent qui a disparu l'été dernier. Je veux juste qu'elle revienne. J'ai besoin d'elle.

Il poussa un gémissement étouffé. Lowry se leva, fit signe aux filles de sortir et les suivit dans le couloir. Quand ils furent assez loin, il fourra les mains dans ses poches et fit tinter la monnaie qui s'y trouvait.

— Je ne pense pas que nous ayons besoin de pousser l'interrogatoire plus loin, mademoiselle Fields. Je viens de recevoir un texto des agents qui ont fouillé la maison. Ils n'ont trouvé aucun bébé ni aucun signe de la présence récente d'un bébé.

Emily déglutit.

— D'accord, dit-elle tout bas.

Lowry fronça les sourcils.

— Vous savez qui a pu vous envoyer chez Mme Riggs pour vous jouer ce mauvais tour ?

Emily jeta un regard nerveux aux autres puis secoua la tête.

— Non. Mais je ne crois pas que ça veuille dire grand-chose, ni que ça ait un rapport avec le meurtre de Gayle. Nous sommes les Jolies Petites Menteuses. Les gens nous envoient des messages tout le temps. Ce n'était qu'une terrible coïncidence.

Ses lèvres tremblaient. Elle détestait mentir, songea Spencer – qui, du coup, faillit tout raconter au policier à propos de « A ». Mais elle se retint.

Lowry poussa un soupir qui signifiait en gros : *Pourquoi me faites-vous perdre mon temps ?*

— Vous êtes libres toutes les quatre. Mais ne pensez pas vous en tirer à si bon compte. Vous avez pénétré sans permission dans la propriété de quelqu'un, et vous avez été témoins d'un meurtre. Si vous me cachez quelque chose – par exemple l'identité de la personne qui vous a envoyé ce message –, vous feriez mieux de vous mettre à table. Et pour celles d'entre vous qui n'ont pas encore dix-huit ans... je vais devoir appeler vos parents.

Emily frémit.

— Pour leur dire quoi ?

Lowry la fixa.

— Que vous êtes entrées chez des gens sans permission, et que vous avez assisté à un meurtre. Personnellement, mademoiselle Fields, je pense que vous devriez leur raconter toute la vérité, mais la décision vous appartient.

Sur ces mots, il ouvrit la porte du commissariat pour faire sortir Spencer et les autres.

De l'autre côté de la rue, l'horloge digitale de la banque indiquait trois heures du matin. Il n'y avait pas une seule voiture dans Lancaster Avenue. Spencer resserra son manteau autour d'elle et dévisagea longuement ses amies.

— J'ai bien entendu ce que j'ai cru entendre ?

— Moi aussi, j'ai du mal à y croire, chuchota Hanna.

— Voilà pourquoi je l'ai vue chez Babies“R”Us, murmura Aria. Je croyais qu'elle se préparait à recevoir ton bébé, Em, mais elle devait faire des courses pour le sien.

— Elle m'a menacée, protesta Hanna d'une toute petite voix.

Spencer se tapota les lèvres de l'index.

— Que t'a-t-elle dit, exactement ?

— Qu'elle voulait son dû. Autrement dit, le bébé.

— Et si elle parlait d'autre chose ? De l'argent, par exemple ? (Spencer fit un geste en direction du commissariat.) M. Clark vient de dire qu'il s'était fâché contre elle à propos d'une somme qui avait disparu l'été dernier – sans doute l'argent qu'elle avait donné à Emily en échange du bébé.

— Je le lui ai rapporté, protesta Hanna.

— Tu l'as mis dans sa boîte aux lettres, rectifia Spencer. Quelqu'un aurait facilement pu le voler. Et si Gayle pensait qu'Emily l'avait arnaquée ? Et si elle lui en voulait depuis tout ce temps parce qu'elle pensait qu'Emily s'était tirée avec son fric ?

Spencer cligna des yeux tandis que les pièces du puzzle s'assemblaient différemment.

— Ça pourrait coller. Imagine que « A » ait volé l'argent dans la boîte aux lettres de Gayle pour la mettre en rogne et l'inciter à se venger de nous ? Et s'il

avait profité de la situation pour diriger nos soupçons vers une innocente, comme la dernière fois avec Kelsey ?

— Mais... (Aria se mordit l'ongle.) Gayle était la mère de Tabitha.

— La belle-mère, corrigea Spencer. Apparemment, elles ne s'appréciaient guère.

— « A » aurait pu nous attirer chez Gayle pour nous piéger, dit lentement Emily. Il pensait sans doute qu'elle ne serait pas là ce soir, puisqu'elle était censée assister au bal de levée de fonds. Mais elle y était quand même ; elle l'a pris par surprise, et il l'a tuée.

Spencer acquiesça. C'était aussi son hypothèse. Gayle leur avait-elle sauvé la vie sans le vouloir ? Si elle ne s'était pas trouvée là, « A » les aurait-il tuées à sa place ?

Aria et Hanna se dandinèrent sans rien dire. Il y eut un long silence. Une Honda Civic solitaire brûla un feu rouge. Une enseigne au néon clignotait de l'autre côté de la rue.

— Vous y croyez vraiment ? finit par demander Hanna, livide. Alors, on s'est encore trompées ?

Spencer frissonna, le regard perdu dans le lointain.

— Peut-être, chuchota-t-elle.

Et quelqu'un d'autre avait payé de sa vie leur erreur.

LA CONFIDENTE D'ARIA

Le lendemain matin, assise en tailleur dans le salon chez son père et Meredith, Aria tentait de méditer.

— Relâchez toutes vos tensions, disait une voix apaisante dans ses écouteurs. Inspirez, expirez. Voyez vos soucis s'envoler comme des ballons de baudruche...

Mais c'était plus facile à dire qu'à faire, parce que le visage exsangue et cendreuse de Gayle ne cessait de s'imposer à l'esprit d'Aria. Les journaux locaux ne parlaient que de ça depuis le matin, et tout le monde était paniqué à l'idée qu'un nouvel assassin rôde en liberté à Rosewood.

Miraculeusement, les médias n'avaient pas mentionné Aria ni les autres. La nuit précédente, quand le père de Spencer avait découvert que les filles avaient été emmenées au commissariat et interrogées dans le cadre du meurtre de Gayle, il avait aussitôt quitté son appartement de Philadelphie pour venir en voiture jusqu'à Rosewood, où il avait eu une longue conversation avec le lieutenant Lowry qui se trouvait être le fils d'un de ses meilleurs amis. Comme il n'y avait aucune preuve que les filles aient fait quoi que ce soit de répréhensible, comme elles avaient déjà beaucoup souffert de l'attention des médias l'année précédente et comme M. Clark ne comptait pas porter plainte contre elles pour être entrées dans sa propriété sans permission, la police avait accepté de ne pas donner leur nom à la presse.

Tous les journaux se demandaient qui pouvait bien être l'assassin de Gayle : quelqu'un qui en voulait à son argent, un ennemi de son mari ou une relation d'affaires mécontente ? Personne n'avait deviné que les Jolies Petites menteuses étaient impliquées.

L'idée que Gayle n'était pas « A » et que le véritable « A » leur avait tendu un piège chez elle terrifiait Aria. Quelle que soit son identité, le maître chanteur était diaboliquement brillant. Et les filles ne savaient toujours pas ce qui était arrivé au bébé d'Emily – rien du tout, peut-être. Aucune d'entre elles n'avait reçu de

message de « A » depuis le texto qui les avait envoyées chez Gayle. Donc, ce n'était peut-être qu'un coup de bluff.

Un point positif dans tout ça : tôt le matin, Hanna avait prévenu ses amies que, grâce aux listes électorales auxquelles son père avait accès, elle avait trouvé la nouvelle adresse des parents adoptifs de Violet. *Ils habitent à Chestnut Hill. Em veut qu'on aille faire un tour là-bas, et elle aimerait qu'on l'accompagne.*

Les filles étaient convenues d'y aller le soir même. Hanna avait demandé à Kate la permission d'emprunter son Audi pour l'occasion : ce serait bien d'utiliser une voiture que personne n'associait à elles. Aria l'avait compris sans que son amie ait besoin de lui expliquer son raisonnement. Hanna voulait minimiser les risques que « A » les suive. S'il rôdait dans les parages, et si ça ne lui posait pas de problème de tuer des gens, les filles ne pouvaient pas prendre le risque de le conduire droit à Violet.

— Maintenant, prenez la posture du chien, tête en bas, poursuivit la voix chantante dans les écouteurs d'Aria.

La jeune fille posa les mains sur le tapis et pointa les fesses vers le plafond. Entendant un bruit de pas, elle leva les yeux. Appuyée contre le chambranle de la porte, Meredith tripotait le tablier de cuisine noué autour de sa taille.

— Je croyais que le yoga, ce n'était pas ton truc, fit-elle remarquer.

Prise en flagrant délit de mensonge, Aria se redressa très vite.

— Euh... bredouilla-t-elle sans réussir à trouver d'excuse valable.

Meredith s'assit au bord du canapé et donna une pichenette aux pampilles d'un des coussins.

— C'était chouette de pouvoir te parler de tous ces trucs entre ton père et moi l'autre jour.

La bouche d'Aria frémit.

— Mmm, ouais, marmonna la jeune fille sans trop savoir si elle le pensait réellement.

— Je n'avais jamais pu dire à personne combien ça avait été dur, enchaîna Meredith. Je me rends bien compte que tu n'étais pas forcément la meilleure confidente, et je me doute que tu te fiches bien de ce que j'ai pu ressentir à l'époque. Mais je t'ai fait du mal, et je veux que tu saches que ça n'était pas volontaire. Je n'avais pas l'intention de détruire votre famille, et je culpabilise encore chaque jour de l'avoir fait.

— Imagine ce que moi j'ai ressenti, répliqua Aria avec une bouffée de colère. Je croyais que si je ne gardais pas votre secret, je serais responsable du divorce de mes parents, et, d'un autre côté, j'avais l'impression de trahir ma mère en ne lui disant rien.

— Je comprends, acquiesça Meredith d'un air compatissant. Et j'en suis vraiment désolée. Mais une fois que la vérité a éclaté, est-ce que tu t'es sentie mieux ?

Aria cambra le dos pour examiner le lustre en bois.

— C'était affreux de cacher quelque chose d'aussi grave à ma mère. Mais je crois que je me sentais plus mal quand j'avais peur qu'elle ne le découvre qu'une fois qu'elle l'a découvert. Et, petit à petit, tout a fini par s'arranger.

Meredith fit tourner à son doigt la bague de fiançailles que Byron lui avait offerte.

— Je peux te demander quelque chose ? L'autre jour, tu m'as posé toutes ces questions par curiosité ou parce que toi aussi, tu avais un secret difficile à gérer ?

Aria sursauta. Un instant, elle craignit que « A » n'ait envoyé un message à Meredith pour tout lui raconter. Mais la jeune femme avait un air innocent, voire sincèrement concerné. Comme si elle se souciait avec franchise de ce qui arrivait à Aria. Non, elle ne remplacerait jamais sa mère, mais, l'espace d'un instant, Aria eut l'impression qu'elle faisait désormais partie de la famille.

— Quelque chose comme ça, marmonna Aria.

Elle baissa le nez.

— Tout va bien ? demanda Meredith.

La jeune fille haussa les épaules sans répondre. Sa belle-mère soupira et lui toucha le genou.

— Je suis vraiment désolée. Les secrets, ça peut te ronger de l'intérieur et briser ton âme. Mieux vaut que les choses soient claires et que tout le monde sache de quoi il retourne.

Aria acquiesça en regrettant que Meredith ne lui ait pas dit ça deux ou trois jours plus tôt, au lieu d'affirmer qu'il valait parfois mieux dissimuler certaines choses.

La semaine précédente, Noel lui avait fait promettre qu'ils n'auraient plus de secrets l'un pour l'autre. Il avait parfaitement le droit d'être furieux contre elle : Aria lui avait caché un truc énorme, quelque chose qu'il méritait de savoir. Comment pouvait-elle espérer avoir une relation saine si elle refusait de partager ses sentiments les plus intimes, ceux qui renforçaient ou séparaient les couples ? C'était ce que voulait Noel, et c'était aussi ce que voulait Aria – elle s'en rendait compte à présent.

Soudain, elle eut une illumination. Noel n'était probablement pas encore parti au lycée. Avec un peu de chance, elle arriverait à l'intercepter... et à se réconcilier avec lui.

Des pas lourds qu'Aria aurait reconnus entre mille résonnèrent dans le vestibule de la maison des Kahn.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Noel sur un ton bourru en ouvrant la porte et en découvrant Aria sur le seuil.

La jeune fille tripota l'écharpe en mohair qu'elle portait autour du cou.

— Je suis venue m'expliquer et m'excuser.

Noel se détourna.

— Économise ta salive.

Il voulut lui refermer la porte au nez, mais Aria la retint d'une main.

— Écoute-moi, s'il te plaît. Je suis navrée de ne pas t'avoir dit ce que j'avais découvert au sujet de ton père. Je craignais que ça ne détruise ta famille. Et je ne supportais pas de te côtoyer en te cachant quelque chose d'aussi important ; du coup, j'ai pensé qu'il valait mieux qu'on se sépare.

À l'intérieur de la maison, le téléphone fixe des Kahn émit deux sonneries stridentes.

— Tu peux répondre, Noel ? appela Mme Kahn.

Mais le jeune homme continua à fixer Aria sans rien dire.

— J'essayais juste de te protéger, poursuivit Aria afin de combler le silence entre eux. Un secret avait déjà fait exploser ma famille ; je ne voulais pas qu'il arrive la même chose à la tienne. Ton bonheur était plus important pour moi que notre couple, tu comprends ? Et je sais combien tes parents comptent pour toi. Je préférerais que tu sois heureux sans moi plutôt que malheureux avec moi.

Elle referma la bouche, le cœur battant. Ce n'était pas toute la vérité, mais c'était ce qu'elle pouvait dire de plus proche sans avoir à parler de « A ». Car il n'était pas question qu'elle en parle – pas alors qu'elle ignorait son identité et qu'il était prêt à assassiner des gens. Elle aimait trop Noel pour le mettre en danger.

Il y eut un long silence. Noel regardait ses pieds comme s'il soupesait sa réaction. Aria rentra nerveusement le ventre. Et s'il lui claquait quand même la porte au nez ? Et s'il se fichait de ses excuses ?

Mais soudain, le jeune homme lui ouvrit grand les bras.

— Le truc, Aria, c'est que notre couple est plus important pour moi que mon bonheur, parce que, de toute manière, je ne peux pas être heureux sans toi. À l'avenir, si tu sais quelque chose qui pourrait me faire du mal, il faudra me le dire quand même, d'accord ?

Aria lui tomba dans les bras, et ils restèrent enlacés un long moment. D'après la façon dont Noel serrait Aria – comme s'il ne voulait plus jamais la lâcher –, il lui avait complètement pardonné.

— Je suis désolée, chuchota la jeune fille dans son oreille.

— Je sais. Et moi aussi, je suis désolé. J’aurais dû te dire que mon père s’habillait en femme au lieu de te laisser le découvrir par toi-même. Dans un sens, moi aussi, je t’ai dissimulé un secret. (Noel s’écarta d’Aria et lui toucha le bout du nez.) Tu me pardonnes ?

— Bien sûr, dit Aria en le serrant encore plus fort.

Jamais de toute sa vie elle ne s’était sentie si proche de Noel... ou de quiconque.

Mais alors qu’elle enfouissait son nez dans la poitrine du jeune homme, Aria entendit quelque chose de l’autre côté du jardin. Elle leva les yeux. On aurait dit quelqu’un qui se raclait la gorge.

Aria scruta les arbres en quête d’un mouvement. Les volets de la maison d’invités étaient fermés. Un oiseau posé sur la barrière remuait la queue.

Il n’y a personne, se dit Aria en tentant de ravalier sa peur. Mais elle avait une boule dans la gorge et la bouche pâteuse.

Après tout, « A » courait encore. Et il était fort possible qu’il se trouve dans les parages, en train de l’épier. Mais il lui avait déjà pris trop de choses. Pas question qu’il lui prenne aussi Noel.

L'ESPIONNAGE A PARFOIS DES EFFETS SECONDAIRES SURPRENANTS

Plus tard le lundi matin, Hanna pénétra dans le parking de l'Externat de Rosewood. Les nuages denses planaient bas dans le ciel, reflétant son humeur. Kate, qu'elle avait emmenée dans sa voiture, avait réglé la radio sur la station WKYW-Infos. Le présentateur local récapitulait le meurtre tragique de Gayle.

« Mme Riggs était une grande bienfaitrice du musée d'Art de Philadelphie, de l'aquarium de Camden et de l'association des Grands Frères du New Jersey, conclut-il tandis qu'un cliquetis en fond sonore annonçait l'arrivée de nouvelles dépêches. Elle manquera beaucoup à tous ceux qui la connaissaient. Ses obsèques auront lieu demain matin, et on attend une affluence record. Mme Riggs laisse derrière elle son mari, Kenneth Clark. Elle avait récemment perdu sa belle-fille Tabitha... »

Hanna éteignit brusquement la radio.

— C'est vraiment horrible, murmura Kate en observant sa manucure. Vous n'avez pas du tout vu son assassin ?

— Chut, siffla Hanna, même si elles étaient seules dans la voiture.

En sortant du commissariat la nuit précédente, Hanna avait appelé son père pour lui raconter tout ce qu'elle pouvait – qu'un message anonyme l'avait poussée à accompagner Emily au 56, Mockingbird Drive, qu'elle ne savait pas que c'était la maison de Gayle et qu'elle avait été stupéfaite de découvrir le corps de cette dernière dans l'allée.

Bien entendu, M. Marin avait été horrifié. Il avait aussitôt appelé son directeur de campagne et son attachée de presse pour savoir comment présenter la nouvelle au public. Kate avait assisté à la conversation, mais au lieu de regarder Hanna comme si c'était un monstre ou une folle meurtrière, elle lui avait témoigné une gentillesse inattendue.

— Ça a dû être affreux, avait-elle compati.

Par chance, le père de Spencer avait trouvé un moyen d'empêcher la police de Rosewood de révéler à la presse que les filles se trouvaient chez Gayle au moment où celle-ci avait été tuée, et toutes les autres personnes qui le savaient avaient juré de garder le silence elles aussi. Néanmoins, après l'avoir accompagnée jusque dans sa chambre et loin des oreilles indiscrètes, Tom Marin avait passé un bon savon à sa fille.

— Qu'est-ce qui t'a pris de t'introduire chez quelqu'un sans permission ? Tu aurais pu te faire tuer !

Hanna détestait décevoir son père. Du coup, elle lui avait plus ou moins promis de ne plus quitter la maison jusqu'aux élections. Mais quand il avait tenté de savoir pourquoi elle s'était rendue chez Gayle en premier lieu, la jeune fille était restée évasive. Elle ne pouvait pas lui parler du bébé d'Emily, et encore moins de « A ».

Hanna se gara et descendit de voiture. Tandis que Kate filait vers l'aile d'arts plastiques où avait lieu son premier cours de la journée, Hanna se dirigea vers l'entrée latérale de l'Externat en traînant les pieds. Quelques élèves s'arrêtèrent pour la regarder comme s'ils ne l'avaient jamais vue.

— Pauvre nouille, marmonna Devon Arliss en sortant ses affaires de ski du coffre de sa voiture.

Kirsten Cullen, qui était en train d'envoyer un texto, s'interrompit pour éclater de rire. Dans le coin fumeurs, Phi Templeton et Chassey Bledsoe se poussèrent du coude. Lanie Iler et Mason Byers cessèrent de se peloter afin de chuchoter un : « Obsédée pathétique », juste assez fort pour qu'Hanna les entende. Elle pensait que le meurtre de Gayle aurait suffi à éclipser cette stupide vidéo, mais apparemment, elle s'était trompée.

Son supplice ne s'arrêta pas une fois à l'intérieur. Les élèves assis au Steam, le café de l'Externat, levèrent la tête sur son passage et ricanèrent tout bas. Même les professeurs lui jetèrent un coup d'œil en haussant les sourcils.

Tête baissée, Hanna fonça vers son casier aussi vite qu'elle put, mais les rires moqueurs de ses camarades lui faisaient l'effet de barbelés plantés dans sa peau. Son nez se mit à la démanger. Elle ne pouvait pas pleurer, pas devant eux. C'était déjà assez dur d'être la risée de tout le bahut.

Ouvrant son casier d'un geste brusque, Hanna en sortit quelques livres sans vérifier si c'était les bons pour ses cours de la matinée. Ce fut alors qu'une silhouette familière apparut au bout du couloir. Mike se tenait près de Colleen, une main sur l'épaule de cette dernière. Hanna se détourna en priant pour qu'ils disparaissent. Elle ne supporterait pas de voir leurs visages souriants.

Hanna ferma les yeux et compta jusqu'à dix. Quand elle les rouvrit, Mike et Colleen étaient toujours au même endroit. Mais à mieux y regarder, la jeune fille

avait les yeux pleins de larmes, tandis que Mike écartait les mains en signe d'impuissance. L'air penaud, il tapota le bras de Colleen et s'éloigna – en droite ligne vers Hanna.

Et merde. Hanna claqua la porte de son casier et fourra ses livres dans son sac aussi vite que possible. Mike ne la quitta pas des yeux tandis qu'il contournait un groupe d'élèves de 3^e qui faisaient les andouilles devant un des labos de chimie. Visiblement, il voulait l'engueuler pour avoir espionné Colleen et volé ses photos.

D'un côté, Hanna n'avait vraiment pas envie de l'affronter, et, de l'autre, elle savait qu'elle le méritait. Si jamais elle s'était trouvée face à face avec le nouveau « A », elle aurait forcément eu envie de lui hurler dessus.

— Hanna, lâcha Mike en se plantant devant elle.

— Je suis désolée, bredouilla la jeune fille. Je me suis conduite comme une connasse. Je n'aurais jamais dû suivre Colleen. C'était nul. J'ai gardé ses photos. Je les lui rendrai, et elle n'aura même pas besoin de me les rembourser.

Elle se raidit en attendant la réponse de Mike... et fut surprise de sentir le jeune homme glisser sa main dans la sienne. Elle leva les yeux vers lui. Il arborait une expression indéchiffrable.

— Je suis sûr que Colleen sera ravie. Mais franchement, Hanna... sur ce coup-là, tu m'as épaté.

Hanna crut d'abord que la musique classique diffusée par le système audio de l'Externat l'empêchait d'entendre correctement.

— Hein ?

Les yeux de Mike brillaient.

— Tu as suivi Colleen parce que tu voulais savoir ce qu'elle avait de si spécial, pas vrai ? Pourquoi je sortais avec elle plutôt qu'avec toi ?

Hanna se mordit l'intérieur de la joue.

— Euh, plus ou moins...

— Tu voulais vraiment me récupérer, c'est dingue ! (Mike rajusta la bretelle de son sac à dos.) Personne n'avait jamais fait un truc pareil pour moi. Personne n'avait jamais tenu à moi à ce point.

— Colleen tient à toi, marmonna Hanna.

Mike jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je sais. Et crois-moi, je culpabilise. Mais... ce n'est pas la fille qu'il me faut. (Il se rapprocha d'Hanna.) La fille qu'il me faut, c'est toi.

Hanna eut un léger frisson lorsque l'odeur familière de Mike lui chatouilla les narines – un mélange de feu de bois et de sève de pin. Du temps où ils sortaient ensemble, elle lui disait toujours en plaisantant qu'il sentait le chalet de montagne. Cette odeur lui manquait affreusement.

Pourtant, Hanna grimaça.

— Attends. Tu couches avec Colleen, et tu la largues une semaine plus tard ? Tu es drôlement gonflé.

Mike la dévisagea comme si elle était folle.

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai couché avec elle ? Je sais que je suis irrésistible, mais on ne sortait ensemble que depuis très peu de temps !

— Mais Mason et James... je les ai entendus dire... (Hanna se passa la langue sur les dents.) Attends. C'est un truc de mecs, pas vrai ? Vous supposez automatiquement que tous vos potes sautent leur copine ?

Mike haussa les épaules.

— Je suppose que oui. (Puis il lui adressa un sourire craquant.) Si tu veux savoir la vérité, Hanna... Je me réserve pour toi.

Un feu d'artifice éclata dans la tête de la jeune fille.

— Alors, c'est ton jour de chance, parce que moi aussi je me réserve pour toi, murmura-t-elle. Tu te souviens de ce que j'ai dit au sujet de la piste de Marwyn ? Si ça te branche, je suis toujours partante.

Mike se pencha vers elle, et Hanna savoura chaque seconde de leur baiser. Puis le jeune homme se redressa et lui enfonça un index taquin entre les côtes.

— Alors, mademoiselle l'espionne, qu'est-ce que tu as trouvé sur Colleen ? Quelque chose de croustillant ?

La musique classique s'interrompt. En regardant autour d'elle, Hanna réalisa que la plupart des élèves étaient rentrés en classe.

Elle s'humecta les lèvres. Bien sûr, elle aurait pu tout raconter à Mike, mais ça n'avait plus d'importance. Révéler un secret n'avait d'intérêt que lorsqu'on se sentait menacé par quelqu'un – lorsque cette personne vous déstabilisait, vous effrayait ou vous privait d'une chose que vous désiriez. Ce n'était plus le cas de Colleen, et, contrairement à « A », Hanna n'avait pas un caractère vindicatif.

— Rien de très intéressant, répondit-elle sur un ton léger en prenant la main de Mike pour l'entraîner dans le couloir.

Elle se sentait libérée de ne plus être le « A » de Colleen. La seule chose qui l'aurait soulagée davantage, ç'aurait été que son propre « A » prenne sa retraite, lui aussi.

S'ILS NE VEULENT PAS DE SPENCER, EH BIEN TANT PIS POUR EUX

Cet après-midi-là, Spencer était assise à la table de la cuisine avec ses parents. Son père regardait l'écran de son téléphone tandis que sa mère sirotait un verre de thé glacé. C'était presque comme autrefois, avant qu'ils ne divorcent – à ceci près que M. Pennythistle était là lui aussi, appuyé contre l'îlot central et les bras croisés sur la poitrine.

— Je ne sais pas comment te remercier pour ce que tu as fait, Peter, dit Mme Hastings en tordant une serviette entre ses mains. La dernière chose dont cette famille a besoin, c'est bien d'un nouveau scandale.

— Ravi d'avoir pu me rendre utile, dans notre intérêt à tous... et pour préserver la place de Spencer à Princeton. (M. Hastings regarda sévèrement sa fille.) Franchement, à quoi pensais-tu ? L'assassin avait un flingue ! Et si tu t'étais trouvée dans sa ligne de tir ?

— On dirait que ta vie n'est pas assez mouvementée depuis un an et demi, ajouta Mme Hastings. Que faut-il que l'on fasse – qu'on t'enferme à double tour dans ta chambre pour que tu ne t'attires plus d'ennuis jusqu'à ton départ à la fac ?

— J'ai déjà dit que j'étais désolée, marmonna Spencer, qui en avait assez qu'on lui serine la même chose depuis la veille.

Quelqu'un sonna à la porte. Mme Hastings sursauta si fort qu'elle faillit lâcher son verre de thé glacé.

— Qui ça peut bien être ? grommela-t-elle.

— J'y vais.

Spencer se leva, noua la ceinture de son gilet d'intérieur et se dirigea vers la porte en priant pour que ça ne soit pas le lieutenant Lowry venu l'interroger une nouvelle fois. Mais à travers la fenêtre, ce fut une fille blonde qu'elle aperçut sous le porche. Elle s'arrêta net. On aurait dit... *Harper* ?

Spencer ouvrit la porte. De l'air froid s'engouffra dans le vestibule. Harper avait boutonné son manteau jusqu'au cou, et le bout de son nez était tout rouge –

ses yeux aussi, comme si elle avait pleuré tout le week-end. Pendant quelques secondes, elle ne dit rien, se contentant de foudroyer Spencer du regard avec un rictus.

— Euh, pourquoi tu n'es pas à Princeton ? finit par demander prudemment Spencer.

Les yeux de l'autre fille lancèrent des éclairs.

— Parce que j'ai reçu un avertissement. À cause de toi.

Spencer regarda par-dessus son épaule pour s'assurer que sa mère ne les écoutait pas.

— Comment ça ?

Harper posa une main sur sa hanche.

— C'est évident, non ? Le comité disciplinaire m'a tenue responsable du fait que de la drogue ait circulé à un événement que j'organisais. (Elle eut une grimace sinistre.) Et si mes souvenirs sont exacts, tu m'as raconté que tu avais mis un ingrédient spécial dans tes brownies. Tu semblais très fière de toi.

Spencer leva les mains en un geste de reddition.

— Ce n'est pas moi qui ai mis de l'acide dans les gâteaux ! Je n'y suis pour rien !

Harper ricana.

— Ben voyons. Mais tu vas me le payer. Je ferai en sorte que tu ne sois pas la bienvenue à Princeton l'an prochain.

L'estomac de Spencer se noua. Son entrée à Princeton lui apparaissait comme un nouveau départ rêvé, une chance de tout recommencer de zéro, loin de Rosewood. Elle était si excitée par son amitié naissante avec Harper et les autres filles de l'Ivy ! Mais tant que « A » serait dans sa vie, jamais elle ne pourrait laisser ses problèmes derrière elle. Même si elle se rendait en Chine, le maître chanteur continuerait à la tourmenter à coups de textos, de mails, de photos et de vidéos. Spencer avait l'impression qu'il la poursuivrait jusque sur la lune, si nécessaire.

... *De vidéos*. Soudain, une pensée traversa l'esprit de Spencer.

— Pas si vite. J'ai quelque chose à te montrer.

Traversant le vestibule, la jeune fille alla prendre son iPhone dans son sac, puis revint d'un pas triomphant vers la porte. Harper était toujours sur le seuil, l'air suprêmement agacée. Spencer lui brandit son portable sous le nez et appuya sur une touche.

Une vidéo démarra, montrant Harper en train d'arracher les rideaux du quartier général de l'Ivy, puis de les découper frénétiquement. D'éventrer les coussins. De vider les étagères de la bibliothèque en jetant les livres par terre. De casser un vase. De décorer un tableau avec du mascara.

Harper grimaça.

— Je n'étais pas dans mon état normal – par ta faute.

Spencer s'esclaffa.

— Bien tenté. (Elle se hâta de ranger son téléphone avant qu'Harper puisse le lui arracher des mains pour effacer la vidéo.) Je n'ai pas envie de diffuser cette vidéo, mais si tu me pourris la vie, je n'hésiterai pas. Je doute que l'Ivy voie le vandalisme d'un bon œil. Et tu n'as aucune preuve qu'il y ait eu de la drogue dans mes brownies. Si une de nous deux est en position de causer de gros ennuis à l'autre, ce n'est pas toi.

La morgue d'Harper s'évanouit. La jeune fille ouvrit et referma la bouche plusieurs fois tandis que son visage s'empourprait.

— Très bien, finit-elle par cracher. Mais ne va pas t'imaginer que tu pourras entrer à l'Ivy. Même si j'ai été suspendue de mes fonctions, j'ai encore de l'influence là-bas. Je ferai en sorte que tous nos membres restent très loin de toi.

— Je m'en fiche, répliqua Spencer aussi nonchalamment que possible. De toute façon, je vous trouve chiants.

Puis elle claqua la porte au nez d'Harper.

Ses yeux s'emplirent de larmes. Tout allait de travers. Son plan pour une vie parfaite tombait à l'eau sans qu'elle puisse rien y faire. Elle était censée entrer à l'Ivy et jouir ainsi d'un passeport pour un avenir glorieux. Les autres membres devaient devenir ses amis à la vie à la mort. Mais parti comme c'était, une seule personne accepterait de lui parler à Princeton l'an prochain : Reefer.

Spencer se dandina. Les choses ne seraient peut-être pas si terribles. Reefer avait été si excité de faire sa connaissance au dîner des admis en avance, et tellement ravi de lui faire sentir son herbe maison ! Elle n'avait pas à faire semblant avec lui – pas besoin de s'asseoir sur ses principes pour qu'il l'accepte.

Reefer était sans doute la personne la plus chouette qu'elle ait rencontrée dans sa future fac, jusqu'à présent. Pour être honnête, les membres de l'Ivy lui avaient semblé un peu snobs et superficiels. Avait-elle vraiment envie de les fréquenter ?

Essuyant une larme, Spencer rebroussa chemin vers la cuisine. Elle se sentait étrangement apaisée. Elle s'en sortirait seule à Princeton. Reefer avait peut-être raison au sujet des clubs de Gourmets : c'étaient des organisations élitistes et stupides. Ça ne voulait pas dire qu'il avait raison sur tout. Ni qu'il lui plaisait.

En passant devant l'ancien bureau de son père, Spencer sourit par-devers elle. D'accord, peut-être que Reefer lui plaisait un peu. Au minimum lui devait-elle des excuses. Et qui sait ? Elle pourrait l'accompagner à la prochaine réunion « Occupez Philadelphie », juste pour se faire pardonner.

SAINÉ ET SAUVE

— D'après le GPS, la sortie est dans deux cents mètres, annonça Emily en jetant un coup d'œil au tableau de bord de l'Audi. Ici, c'est ici !

— Em, je l'ai vue venir à un kilomètre, la rassura Hanna en mettant son clignotant au niveau du panneau marqué « CHESTNUT HILL ». (Elle adressa un sourire inquiet à son amie.) Ça va aller ?

Emily s'enfonça dans son siège en se rongant la cuticule du pouce.

C'était plus tard le lundi soir. Les filles s'étaient entassées dans la voiture de la demi-sœur d'Hanna pour se rendre ensemble chez les Baker. Inutile de préciser qu'Emily était sur les nerfs. Et si les Baker avaient de nouveau déménagé ? Et si, en arrivant, elles apprenaient que le bébé avait disparu ? C'était le pire cauchemar d'Emily. « A » pouvait très bien détenir Violet. Auquel cas, rien ne serait résolu – au contraire.

Était-il possible que « A » soit la véritable Ali, en fin de compte ? Qu'elle ait piégé Gayle pour la faire paraître coupable en volant l'argent dans sa boîte aux lettres, en envoyant des textos à Spencer pendant que celle-ci était à Princeton, voire en poussant Gayle à s'intéresser à la campagne électorale du père d'Hanna ? La véritable Ali avait-elle attiré Emily et les autres à Mockingbird Drive dans le but de leur faire du mal ? Avait-elle si peu de respect pour la vie humaine ?

Évidemment, répondit une petite voix dans la tête d'Emily. Et soudain, le sang de la jeune fille se mit à bouillir dans ses veines. Ce n'était pas l'histoire tragique d'une adolescente déséquilibrée, mais qu'elle pouvait encore sauver grâce à son amour. Non : c'était l'histoire d'une garce psychopathe décidée à se venger coûte que coûte, même si elle devait pour cela s'en prendre à une enfant innocente. Si la véritable Ali était bel et bien « A », Emily ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour l'arrêter.

Ce fut une étrange révélation. D'un côté, Emily se sentait aussi vide que si on lui avait dérobé un organe vital. De l'autre, elle y voyait très clair tout à coup,

comme si on venait de corriger sa myopie au laser. Mais elle culpabilisait d'autant plus d'avoir laissé la porte ouverte dans la maison des Poconos pour permettre à la véritable Ali de s'échapper. Peut-être ne pouvait-elle s'en prendre qu'à elle-même pour les tourments que « A » lui avait fait endurer depuis lors.

Le feu auquel Hanna s'était arrêtée passa au vert. La voiture longea un Barnes & Noble, puis un Starbucks. Le téléphone d'Emily bipa, faisant sursauter la jeune fille. Elle avait reçu un texto d'Isaac.

J'ai bien réfléchi. Il faut qu'on parle, écrivait son ex-petit ami.

Emily fixa le message tandis qu'Hanna ralentissait à l'approche d'un stop. Était-ce une bonne ou une mauvaise chose ? Emily revoyait encore l'expression furieuse et dégoûtée d'Isaac dans le jardin de Gayle. Il devait lui en vouloir atrocement. En avait-il déjà parlé à sa mère ? Mme Colbert avait-elle tout raconté au reste de la paroisse ? Emily serait-elle la honte de Rosewood d'ici quelques jours, voire quelques heures ?

En même temps, songea la jeune fille, il fallait bien que ça se sache tôt ou tard. La police avait déjà contacté ses parents au Texas pour leur annoncer qu'Emily avait été témoin d'un meurtre. Le premier vol de retour était le lendemain matin ; ils seraient à la maison quand Emily rentrerait des obsèques de Gayle. Même si la police n'avait pas révélé le secret de la jeune fille, ses parents lui poseraient des questions. Peut-être vaudrait-il mieux qu'elle leur avoue tout – que ce soit elle qui leur apprenne qu'elle avait eu un bébé l'été précédent. Tout ce qu'elle espérait, c'était qu'ils ne la tueraient pas.

— Em, c'est joli comme tout par ici, murmura Aria.

Emily regarda par la fenêtre. La rue principale de Chestnut Hill, que l'Audi était en train de suivre, regorgeait de boulangeries à la devanture pastel, de restaurants coquets, de magasins d'antiquités et de boutiques chics. Sur la gauche se dressait une immense librairie à la vitrine pleine de livres jeunesse, et sur la droite, Emily aperçut une ravissante vieille église en pierre.

Dans les rues perpendiculaires, des voitures familiales stationnaient devant des maisons rénovées avec des balançoires dans le jardin. Des couples se promenaient avec une poussette ou un chien. Des enfants couraient autour d'un terrain de base-ball. Un sourire plein d'espoir fleurit sur le visage d'Emily. Aria avait raison : c'était très joli.

« Tournez à droite. Vous êtes arrivé à destination », clama le GPS.

Hanna mit son clignotant et se gara. Les filles descendirent de voiture, puis longèrent le trottoir en détaillant chacune des bâtisses devant lesquelles elles passaient.

— C'est ici, annonça Aria à la moitié de la rue, en désignant l'autre côté de la chaussée. Numéro 86.

Emily déglutit très fort avant de regarder. La maison avait une façade blanche, des volets noirs et un grand porche sur le devant. Un arrosoir vert traînait sur les marches. Des jonquilles pointaient dans les massifs de fleurs. Une couronne de fruits était accrochée sur la porte.

— Ça a l'air vraiment bien, Em, souffla Spencer. Encore mieux que l'endroit où ils habitaient avant.

Alors, à travers les lattes de la palissade, Emily aperçut quelque chose qui fit bondir son cœur dans sa poitrine. La porte grande ouverte du garage révélait deux poubelles en plastique, un vélo dix vitesses et une poussette tout terrain, ainsi qu'une piscine pour enfant en forme de grenouille, debout contre le mur.

Emily plaqua les mains sur sa bouche tandis que ses yeux se remplissaient de larmes. Des jouets. Se pouvait-il que sa fille soit toujours là ?

Comme si le ciel lui envoyait une réponse, la porte de la maison s'ouvrit à cet instant précis. Emily poussa un glapissement et se cacha derrière Spencer. Un homme fluët, aux cheveux couleur de sable, sortit le premier.

— C'est bon ? demanda-t-il à quelqu'un qui le suivait.

— Oui, oui, répondit une voix de femme.

Emily regarda par-dessus l'épaule de Spencer juste à temps pour voir Lizzie Baker émerger de la maison et refermer la porte derrière elle. Vêtue d'un pantalon de yoga noir et chaussée de Nike, elle semblait très en forme. Dans ses bras, elle tenait une fillette de sept mois environ. L'enfant avait des joues rebondies et des yeux brillants. Elle portait une petite robe en velours rose et des *babies* en cuir vernis noir. Elle agita son hochet en poussant un cri de ravissement. Ses cheveux étaient du même blond-roux que ceux d'Emily.

— Oh mon Dieu, lâcha cette dernière, les yeux humides.

C'était son bébé. Violet. Heureuse, en pleine santé, et entre les mains de parents aimants.

— Em...

Ce fut tout ce qu'Aria parvint à dire. Spencer saisit le bras de leur amie et le pressa en un geste de soutien muet. Hanna posa sa tête sur l'épaule d'Emily et renifla.

Violet était saine et sauve. C'était tout ce qui comptait. Emily se sentait capable de faire face à ses parents, à Isaac et au reste de Rosewood. Tout se passerait bien. Non, ça ne serait pas facile, mais elle s'en sortirait. En revanche, s'il était arrivé quelque chose à sa fille, elle ne se le serait jamais pardonné.

Emily se tourna vers les autres.

— C'est bon, chuchota-t-elle. Allons-y avant qu'ils nous voient.

Les filles allaient rebrousser chemin vers leur voiture quand Mme Baker s'arrêta net, le regard fixé sur Emily. Instinctivement, elle serra Violet un peu plus

fort contre elle. Son mari se retourna pour voir ce qui se passait, et il blêmit.

Une boule dans la gorge, Emily agita la main d'un air hésitant pour signifier qu'elle venait en paix. Au bout d'un moment, les Baker lui firent coucou en retour. Ils échangèrent quelques phrases qu'Emily ne put entendre. Puis Mme Baker traversa la rue et se dirigea vers la jeune fille, Violet dans les bras.

— Qu'est-ce que vous faites ? protesta Emily, au bord de la panique, en voyant Spencer, Hanna et Aria s'éclipser. Ne me laissez pas !

— Tout va bien se passer, lui assura Spencer avant de détalé.

Emily regarda Mme Baker s'approcher d'elle, Violet en équilibre sur sa hanche. Toutes deux se dévisagèrent un instant. Emily redoutait ce que la mère adoptive de son bébé pourrait bien lui dire. « Comment osez-vous ? Fichez le camp d'ici ! »

— Ouah, bredouilla Mme Baker. Heather. Bonjour.

— En fait, je m'appelle Emily. Emily Fields, avoua la jeune fille.

Mme Baker partit d'un rire nerveux.

— Je sais. Je vous ai vue dans un vieux numéro de *People*, dans la salle d'attente du pédiatre. Je me suis demandé comment j'avais pu ne pas vous reconnaître. (Prenant la main du bébé, elle lui fit faire coucou.) Je suppose que vous savez qui est cette petite demoiselle. Nous l'avons baptisée Violet.

— Coucou, Violet, dit Emily d'une voix étranglée. Elle est toute mignonne, et elle a l'air en pleine forme. Est-ce que... elle est heureuse ?

Mme Baker coinça une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Eh bien, elle ne parle pas encore, mais nous pensons que oui. Et nous aussi, nous sommes très heureux, ajouta-t-elle timidement.

— Vous avez déménagé, fit remarquer Emily.

Mme Baker acquiesça.

— Oui. Peu de temps après... vous savez. On craignait que les gens ne se posent des questions. On a décidé qu'il valait mieux s'installer dans un endroit où personne ne nous connaissait. (Quand elle releva la tête, Emily vit que ses yeux aussi étaient pleins de larmes.) Nous ignorons pourquoi vous avez changé d'avis, mais jamais nous ne pourrons assez vous remercier. Nous espérons que vous le savez.

Ce fut comme si elle avait fait une piqûre de soleil liquide à Emily. La jeune fille essuya une larme en regardant le large sourire baveux et édenté de Violet.

— C'est moi qui ne pourrai jamais assez vous remercier.

Le double *bip* de portières qu'on déverrouille s'éleva de l'autre côté de la rue. Mme Baker se retourna et fit signe à son mari qui chargeait le coffre d'un SUV Honda.

— Je vais raconter à tout le monde que j’ai eu un bébé, bredouilla Emily. Mais je ne parlerai jamais de vous à personne.

Mme Baker acquiesça.

— Nous aussi, nous garderons votre secret.

Elles échangèrent un regard entendu. Emily avait envie de demander un millier de choses à propos de Violet, mais peut-être valait-il mieux qu’elle s’abstienne. Elle avait renoncé au droit d’être sa mère et de tout savoir sur elle. Emily n’espérait qu’une chose : que les Baker prendraient soin de son bébé aussi bien que possible. Tout l’argent du monde n’aurait pas rendu sa vie meilleure sans l’affection dont ils l’entouraient.

Emily embrassa la petite tête duveteuse de Violet.

— Protégez-la bien, d’accord ? Fermez votre porte à clé le soir, et ne la perdez jamais de vue.

— C’est promis, dit Mme Baker.

Emily hocha la tête. Puis elle se détourna maladroitement et rejoignit ses amies à grands pas. Si elle ne s’éloignait pas très vite, elle craignait de ne plus jamais pouvoir laisser Violet.

Une fois seulement, elle jeta un coup d’œil en arrière et vit Mme Baker agiter de nouveau la menotte de Violet. Un sanglot s’étrangla dans sa gorge. Elle pensa à « A » qui les observait peut-être, n’attendant qu’une occasion d’enlever Violet. Cette idée lui était insupportable.

Déglutissant, Emily regarda les voitures qui filaient dans l’avenue. *Si la prochaine est bleue, ça veut dire qu’il n’arrivera rien à Violet. Si elle est rouge, ça veut dire que « A » lui fera quelque chose d’affreux.*

Emily entendit le grondement d’un moteur et ferma les yeux, trop effrayée pour regarder l’avenir en face. Jamais elle n’avait prié si fort de toute sa vie. Au moment où la voiture passa devant elle, la jeune fille rouvrit les yeux et vit un bouchon de radiateur Mercedes. Elle poussa un long soupir tandis que des larmes lui picotaient de nouveau les yeux.

Des larmes de soulagement – car la voiture était bleue.

SOUS SURVEILLANCE

Située au cœur de la ville, l'abbaye de Rosewood était une vieille bâtisse en pierre dotée de vitraux splendides, d'un clocher et de jardins soigneusement entretenus. En découvrant les gens vêtus de noir qui se massaient sur la pelouse, Aria eut une étrange impression de déjà-vu. La dernière fois qu'elle était venue ici, c'était pour les obsèques d'Ali, un an et demi auparavant. Aujourd'hui, en ce mardi matin ensoleillé, elle allait rendre hommage à une autre défunte : Gayle Riggs.

Emily et Spencer, qui l'accompagnaient, observèrent l'église en silence tandis qu'Aria se garait dans le parking. Les trois filles étaient venues pour soutenir Hanna, dont le père l'obligeait à assister aux funérailles parce que Gayle avait tant fait pour sa campagne électorale.

Hanna gara sa Prius près de la Subaru d'Aria. Elle coupa le moteur, descendit de voiture et salua ses trois amies. Puis elle promena un regard à la ronde en frissonnant. À la vue du saule pleureur qui se dressait au bout de l'allée, elle plissa les yeux.

— Ça ne me rappelle pas spécialement de bons souvenirs, commenta-t-elle sur un ton lugubre.

Aria voyait très bien ce qu'elle voulait dire. C'était sous ce saule pleureur qu'elles avaient reçu un message menaçant du premier « A ». *Je suis toujours là, salopes. Et je sais tout.*

Aujourd'hui, elles se retrouvaient dans la même position. Il y avait un nouveau « A », qui savait tout, lui aussi. Aucune d'entre elles ne pouvait prédire où et quand il frapperait la prochaine fois.

La travée de l'abbaye était encore plus encombrée que la nef, l'air humide et étouffant, le vacarme des conversations assourdissant. Debout près de la porte, le père d'Hanna s'entretenait avec un journaliste. Quelques membres du Rotary Club de Rosewood discutaient devant le bénitier. Dans un coin, Naomi Ziegler et ses

parents lisaient le programme en silence. Aria se demanda comment ils connaissaient Gayle.

Le prêtre rabattit tout le monde vers l'intérieur. Au pied de l'autel reposait un cercueil d'acajou fermé, recouvert d'énormes gerbes de fleurs. M. Clark se tenait juste à côté, les mains croisées devant lui et la tête inclinée. Il semblait n'avoir pas fermé l'œil depuis que les filles l'avaient rencontré au commissariat : il avait de gros cernes violets, le teint blême et les cheveux en bataille. De temps en temps, il sursautait légèrement. Aria plissa les yeux. Ses lèvres remuaient comme s'il parlait tout seul.

Hanna se pencha vers ses amies.

— Mon père m'a dit que, d'après la police, l'assassin de Gayle serait un cambrioleur qui sévissait dans le quartier depuis quelque temps. Les flics l'ont arrêté pour l'interroger. Et s'ils le mettent en prison ?

Spencer haussa les épaules.

— Mieux vaut lui que nous.

Les yeux d'Emily faillirent lui sortir de la tête.

— Comment tu peux dire ça ? C'était affreux que la police nous soupçonne, mais on ne peut pas laisser un innocent payer à la place du véritable assassin !

Spencer s'installa le long d'un banc.

— Qui sait ? Et si le soi-disant cambrioleur, c'était justement « A » ?

— Ou si le cambrioleur avait tué Gayle sans que ça ait le moindre rapport avec « A » ? suggéra Aria.

Mais elle ne semblait guère convaincue, et ses amies ne l'étaient pas davantage.

Spencer s'assit en croisant les jambes, lissa sa jupe noire et regarda droit devant elle. Au bout d'un moment, Aria s'installa à côté de son amie, et Hanna et Emily l'imitèrent.

L'organiste cessa de jouer, et les lourdes portes se refermèrent bruyamment. Les gens s'agitèrent sur leur banc. Aria se tordit le cou pour voir entre les têtes des personnes assises devant elle.

M. Clark s'approcha du micro et en régla la hauteur. Lorsqu'il se racla la gorge, un horrible Larsen résonna à travers l'église, le faisant frémir. L'espace d'une longue minute, il balaya l'assemblée du regard, la bouche tremblante. Quelques personnes toussotèrent poliment. D'autres se donnèrent des coups de coude en fronçant les sourcils. Pendant ce temps, le veuf éploré ne disait toujours rien.

L'estomac d'Aria se noua. C'était terrible de voir cet homme si abattu, surtout à cause d'un drame dont elles étaient peut-être responsables. Et si « A » avait tué Gayle par leur faute ? Elles auraient gâché sa vie non pas une fois, mais deux. Et

Aria était la plus coupable de toutes, puisque c'était elle qui avait poussé Tabitha du toit des Falaises. Horrifiée, la jeune fille regarda ses mains et se mit à trembler.

Enfin, M. Clark s'éclaircit la voix.

— Jamais je n'aurais cru que cela m'arriverait deux fois la même année, dit-il d'une voix brisée, en serrant un mouchoir très fort dans son poing. C'est déjà assez terrible que le sort vous arrache votre fille, mais quand, en plus de ça, vous perdez votre femme... (Il renifla et s'essuya le nez.) Beaucoup d'entre vous ne connaissaient Gayle que comme une philanthrope incroyablement généreuse. Mais moi, j'avais la chance de la connaître tout entière. C'était quelqu'un de très spécial – d'unique...

Il expliqua comment Gayle sauvait tous les chiens errants qu'elle croisait, comment, prise de pitié envers une famille pauvre durant leurs vacances à Curaçao, elle leur avait donné l'argent pour se faire bâtir une maison, comment elle se dédiait au bénévolat dans une soupe populaire chaque année pour Thanksgiving. Ses anecdotes se succédaient sans logique apparente, mais elles peignaient de Gayle le portrait d'une femme qui ne pouvait pas avoir été « A », même si le véritable maître chanteur l'avait fait passer pour tel.

M. Clark poursuivit son éloge, s'interrompant fréquemment pour regarder dans le vide ou essuyer un torrent de larmes. Lorsque Aria entendit le mot « meurtre », elle dressa l'oreille.

— Bien que ça me fasse mal d'accorder la moindre attention à l'assassin de ma femme le jour de ses obsèques, je tiens à dire ceci, clama M. Clark d'une voix grave. Qui que vous soyez, quelle que soit la raison de votre geste, je vous retrouverai, tout comme je retrouverai l'assassin de ma fille.

Des murmures fébriles parcoururent l'assemblée. Aria cligna des yeux. Quelques secondes lui furent nécessaires pour assimiler les paroles du veuf. Elle tourna la tête vers ses amies.

— Qu'est-ce qu'il vient de dire ? articula-t-elle.

Sa tête se mit à tourner. Non, c'était impossible.

M. Clark fit signe à l'assistance de se taire.

— L'information sera bientôt rendue publique ; aussi, je peux bien vous l'annoncer dès maintenant. J'ai fait autopsier les restes de Tabitha. Ma fille n'est pas morte pour avoir consommé trop d'alcool. Elle a été assassinée.

Au lieu de se calmer, le brouhaha redoubla. Aria avait la gorge si serrée qu'elle arrivait tout juste à respirer. Ses amies lui rendirent son regard, tout aussi choquées qu'elle.

Le portable d'Aria se mit à vibrer. Quelques secondes plus tard, l'écran du téléphone d'Emily s'alluma, suivi par ceux d'Hanna et de Spencer. Les yeux

d'Aria s'écarquillèrent, et son estomac se noua. Elle avait reçu un nouveau texto, vit-elle, le souffle coupé.

Elle l'ouvrit et, l'espace d'un instant, elle crut faire une syncope.

Eh oui, les pétasses : papa est à vos trousses. À votre avis, combien de temps faudra-t-il à la police pour se rendre compte que vous vous trouviez sur les deux scènes de crime ?

« A »

— Oh mon Dieu, chuchota Spencer en regardant frénétiquement autour d'elle. Les filles, « A » est...

— ... Ici ? acheva Hanna à sa place.

Aria détailla la foule qui remplissait l'église. Il y avait là tant de gens qu'elle connaissait depuis une éternité ! Des camarades de classe, des voisins...

Un gloussement aigu résonna à travers l'église. Au même moment, une silhouette se faufila dehors par la porte du fond et la claqua derrière elle.

À VENIR...

J'adore les histoires qui se terminent sur une note fracassante, pas vous ? Et croyez-moi, j'ai d'autres feux d'artifice en réserve pour nos Jolies Petites menteuses. Elles se préparent pour une croisière d'une semaine dans les Caraïbes avec des lycéens de toute la Pennsylvanie... et moi, et moi, et moi ! Vous me trouverez l'œil rivé au périscope, en train d'observer les prochains méfaits de Spencer, d'Aria, d'Emily et d'Hanna. Autant regarder la vérité en face : même loin de Rosewood, une menteuse reste une menteuse.

Prenez Spencer, par exemple. Elle voulait tellement intégrer le club le plus élitiste de Princeton ! Mais après la bacchanale chocolatée, le seul repas de gourmet qu'elle fera, ce sera à la cantine du bateau. Croisons les doigts pour qu'elle ne se jette pas à l'eau de désespoir...

Aria est prête à oublier les drames familiaux pour roucouler avec Noel sur le pont arrière. Mais même si le bikini lui va mieux qu'à M. Kahn, celui-ci n'a pas de secret pour ses proches – alors qu'Aria en garde encore un dans sa manche. Noel lui a pardonné cette fois. Pas dit qu'il se montre aussi compréhensif quand il découvrira ce qui s'est passé en Islande.

Quant à la pauvre petite Emily, la nouvelle de sa grossesse risque de provoquer un énorme grabuge à la casa Fields. La croisière sera-t-elle une parfaite occasion d'échapper à la fureur de ses parents ? Ou Emily se noiera-t-elle dans son chagrin en revoyant l'endroit où Tabitha est morte ?

Hanna ressemblait peut-être à une baleine échouée pendant le cours de pole dance, mais au final, elle a bel et bien récupéré Mike. Si seulement ses camarades pouvaient oublier sa brève et lamentable carrière d'espionne ! Malheureusement pour elle, il est des choses qui ne se pardonnent ni ne s'effacent. Par exemple, ce qu'Hanna a fait l'été dernier. Passe encore pour le délit de fuite ; mais sur l'eau, elle n'aura pas d'endroit où se planquer.

Nos Jolies Petites Menteuses feraient bien de profiter du calme plat pendant qu'elles le peuvent. J'ai entendu dire qu'il y avait des requins dans les Caraïbes, et tout le monde sait que l'odeur du sang les attire à des kilomètres à la ronde.

Larguez les amarres !

« A »

REMERCIEMENTS

Comme toujours, je tiens à remercier Lanie Davis, Sara Shandler, Josh Bank et Les Morgenstein de chez Alloy pour leur travail sur ce tome. Beaucoup de distractions me l'ont rendu difficile à écrire, et je me réjouis d'avoir pu compter sur vous. Merci également à Farrin Jacobs et Kari Sutherland de chez Harper pour leur sagacité ; vous connaissez si bien ces personnages ! Toute ma reconnaissance à Aiah Wieder pour son aide, ainsi qu'à Kristin Marang qui s'est occupée du site Internet et de la promotion en ligne. J'adore échanger avec les fans de la série.

Merci à ma famille et à mes amis, qui se reconnaîtront. À Kristian, adorable au-delà des mots, petit tourbillon qui grandit à une vitesse folle. Je voudrais également remercier les libraires qui se sont faits les champions des *Menteuses* depuis le tout début, en particulier Shelly de Harleysville Books à Harleysville, en Pennsylvanie, et Kenny, de Books and Greetings, à Northvale, dans le New Jersey. J'ai rencontré des tas d'autres libraires épatants au cours de cette aventure, ainsi que des bibliothécaires, des enseignants, et – bien entendu – des lecteurs fabuleux. Sans vous tous, cette série n'aurait pas connu un tel succès, et vous avez ma gratitude éternelle.

Je dédie ce tome à Caron Crooke, une merveilleuse personne. Nous sommes ravis que tu fasses partie de notre famille !

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr



et sur
www.fleuve-editions.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titre original :

Stunning



© 2012 by Alloy Entertainment and Sara Shepard. All rights reserved.

Couverture : design : © Tom Forget. Photo : © Ali Smith.

© 2014 Fleuve Éditions, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.

EAN : 978-2-823-81024-0

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).